

Victor Serge

Les hommes dans la prison

À VLADY¹

Tout est fiction dans ce livre et tout est vrai. J'ai cherché à dégager, par la création littéraire, le contenu humain et général d'une expérience vécue.

V.S.

¹ Il s'agit, probablement, du fils de Victor Serge, Vladimir Alexander Kibaltchitch dit Vlady (1920-2005), voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_Kibaltchitch et <http://www.vlady.org/dissident/index.html>. (Note du Scanneur)

Préface

« Je ne conçois la littérature que comme un moyen d'expression et de communion entre les hommes : un moyen particulièrement puissant aux yeux de ceux qui veulent transformer la société. Dire ce que l'on est, ce que l'on veut, ce que l'on a vécu, lutté, souffert, conquis. Il faut donc être de ceux qui luttent, souffrent, tombent, conquièrent. Et dès lors la littérature proprement dite ne tient plus dans la vie qu'une place assez secondaire.

« Cette théorie a été ma pratique depuis mon adolescence. Je la dois aux intellectuels russes, émigrés en Occident, parmi lesquels j'ai passé quelques années décisives de mon enfance. Ils avaient accepté de propos délibéré la faim, les luttes perpétuelles, l'exil, parce qu'ils étaient des révolutionnaires. À dix-sept ans, ayant découvert Kropotkine et Reclus, je renonçais aux études qui devaient m'ouvrir l'accès des professions libérales. Je voulais travailler. »

C'est ainsi que Victor Serge se définit lui-même dans une brève profession de foi qu'il m'envoyait tout dernièrement, de Russie. C'est fidèle à la pratique de cette théorie que je l'ai connu, dans les moindres faits de sa vie dure de bolcheviste, opposant et traqué. Et s'il en est ainsi, je me demande à qui je veux présenter cet écrivain ?

Sûrement pas au « grand public », ni aux « intellectuels » d'Occident. Je ne vois pas l'auteur des Hommes dans la prison faire bon ménage avec ce monde-là. Partageant fraternellement les convictions de Victor Serge, j'en ai personnellement fait l'expérience ; et à part quelques aimables souvenirs, je n'en garde qu'une invincible amertume.

On ne se doute pas du nombre d'abîmes qui séparent les hommes. La distance est souvent moins grande entre un lettré idéaliste et un ignare qu'entre deux intelligences supérieures dont l'une est froide et l'autre bouillante de générosité. Voilà où le mot intelligence ne signifie rien. Même chose pour ce lieu commun : le grand public lecteur. Lecteur, de quoi ?

Un préjugé millénaire attribue, à l'homme qui lit, une noblesse d'âme, et à celui qui écrit, une grâce divine. Cela est vrai, encore aujourd'hui, pour mon Orient sentimental et simple. Il me semble que cela n'a jamais été vrai pour l'Occident dont je viens de scruter les entrailles. Preuve : la totale indifférence que manifestent l'homme qui écrit et celui qui lit, devant la sauvagerie de notre temps.

Ainsi se pose la question.

Certes, le sublime de l'art existe. En dehors de toute autre question. Néanmoins, peut-on s'arrêter là ? On le pourrait, à des époques, encore inconnues, où il serait défendu à l'homme de réduire son prochain à la misère et de l'envoyer à la mort. À de telles époques, libre à chacun de nager dans le sublime. Mais, comment avoir la conscience tranquille, comment se gargariser d'art pur, quand, dans la rue, le sang caillé monte aux genoux ?

C'est, plus que jamais, l'histoire des temps que nous vivons. Et alors, pour qui fabrique-t-on du sublime ? Où est la morale du talent et de l'intelligence ? Ou, peut-être, le talent et l'intelligence sont-ils au-dessus de la morale ? En ce cas, le monde est digne du mépris qui éclate dans les paroles solennelles de tous les dictateurs d'aujourd'hui chaque fois qu'il est question de liberté, d'humanité ou de justice. C'est la voie ouverte à la barbarie, avec l'assentiment tacite du talent et de l'intelligence. L'art pur s'y trouvera-t-il bien logé ?

Je ne dis pas qu'il est plus à son aise lorsqu'on lui fait épouser le sang qui coule dans la rue. Je l'ai tenté moi-même et j'y ai mal réussi. Mais, entre deux maux, l'artiste révolutionnaire doit choisir celui qui a l'excuse de la générosité.

Car il y a l'artiste révolutionnaire comme il y a l'artiste de la tour d'ivoire. Et celui-là n'est pas forcément moins grand que l'autre. Ce qui les rend si différents, c'est la nature de leur cœur.

Le premier est incapable d'élever des hymnes à la beauté, au milieu d'une universelle laideur. Il est sensible à l'injustice autant qu'à la beauté ; citoyen du monde, frère des opprimés, autant qu'artiste. Et il a, par-dessus tout, le sens de la responsabilité à laquelle l'oblige la morale du talent et de l'intelligence.

Il en est tout autrement du second. D'abord, sa variété est infinie, aujourd'hui surtout que la tour d'ivoire frise le crétinisme. Aussi, l'artiste veut-il parfois sincèrement y échapper, s'essayant au contact de la vie. C'est alors que le drame éclate pour la plupart, pour les meilleurs.

Telle qu'elle est, en notre époque, la vie sociale nous mène à la mort non seulement par la guerre et l'exploitation de l'homme, par la terreur et la vitesse, mais aussi par le simple désir du bien-être matériel. Il est effrayant de constater avec quelle inconscience animale les meilleurs hommes troquent le confort de l'âme (ou de l'esprit, si vous voulez), contre le confort de l'exigeante et abominable charogne ! Du haut en bas de la plus humble hiérarchie sociale, c'est à qui mieux-mieux d'abdiquer, de monter sur son prochain et de jouir vulgairement de tout ce qu'une société vulgaire offre d'alléchant à l'insatiable matière. Ainsi, l'étude, la méditation, la contemplation de la terre deviennent toujours un peu plus la préoccupation des esprits fous. C'est la cruelle ruée de l'américanisme, d'où tout sentiment, toute morale sont bannis. Auto, sport, toilettes, jazz, ivrognerie, débauche, voilà la vie après laquelle bave presque tout le monde moderne.

Devant un tel présent, un tel avenir, la force morale des Arts flanche elle-même. Plus de virilité, plus de rudesse, plus d'audace. Tout sent le parfum, la salle de bain, le savon. Et tout n'est plus que bruit. Des montagnes d'énergie cérébrale qui tournent à vide autour des incidents de l'existence. On s'épuise à bien dire les choses. L'Art, ce n'est plus que du bien dire. Ses thèmes, c'est-à-dire son héroïsme : des choses. Il n'y a là rien d'étonnant : le « grand public » étant lâche et égoïste, chacun redouble de lâcheté et d'égoïsme pour l'atteindre. Le but de cette course au « grand public » : l'argent.

Il y a des exceptions. Elles sont lamentables.

Des consciences honnêtes voudraient faire quelque chose. La souffrance des hommes les émeut. Les crimes sociaux leur répugnent. Mais leur révolte ne va pas au-delà d'une certaine quiétude matérielle qui leur est plus chère que les causes les plus justes.

Là est le drame. Un drame mesquin : pourquoi parler souffrance et héroïsme, quand on n'est pas capable d'affronter une piqûre de moustique ? pourquoi

enflammer les esprits, les pousser au combat, leur faire croire qu'ils sont soutenus par l'intelligence, du moment qu'on se sent soi-même incapable de pratiquer ce qu'on prêche ? N'est-ce pas là encore une façon de tromper les vaincus, de faire de la « littérature » et de « gagner sa vie » ?

Pauvres vies, que celles de toutes ces « consciences honnêtes » ! Il y a bien plus d'héroïsme dans la vie de l'homme qui doit, chaque semaine, frapper à la porte d'une nouvelle usine, sans jamais être certain qu'il aura le jour suivant de quoi calmer sa faim.

Non, il n'y a aucun mérite à se compter parmi les artistes de notre temps. C'est une pléthore d'arrivistes, de lâches ou de faibles, fussent-ils doués de tous les génies. Parasites sociaux, encore et encore ! Leur indifférence à l'égard de l'homme qui tire le charbon de la mine les met au ban de l'humanité de demain, car cette humanité leur pose, dès aujourd'hui, la question précise que voici : puisque vous nous prouvez, par l'exemple de votre vie, qu'ici-bas seul le bien-être matériel compte, alors même que vous avez la bouche pleine d'héroïsme, pourquoi voulez-vous que l'homme de l'usine fasse exception ?

Et, sans nul doute, le monde de demain sera l'image abjecte de celui qui se croit le meilleur, aujourd'hui.

Cependant...

Au milieu des immensités océaniques de l'égoïsme humain, on n'en verra pas moins émerger les éternelles îles de l'esprit généreux, lui aussi humain. Fût-il, l'égoïsme, nombreux et envahissant comme les sables : il y aura toujours des oasis de générosité pour lui tenir tête, le démentir, plaider la cause de la vie qui ne s'épargne pas, qui se livre frénétiquement.

Ne compteront, devant la Création, que ces oasis. Le reste : sables, beaux ou laids, mais sables !

Je présente ici, à ceux qui en sentent le besoin, non pas tant une œuvre qu'un homme. L'œuvre meurt. L'homme est éternel. Les œuvres sont toujours convaincantes. Les hommes ne le sont que bien rarement. Or, notre époque, – celle qui n'a pas de parole, celle qui produit et ne profite de rien, – veut, pour accomplir sa destinée, plus d'hommes que d'œuvres, ou, plus exactement, des hommes qui représentent leur œuvre propre.

Victor Serge est un de ces hommes rares.

Il vit en Russie, à Leningrad. C'est là que je l'ai connu, lors des fêtes du dixième anniversaire de la Révolution. En ces jours de joie débordante, en partie sincère et en partie commandée, il m'est apparu comme un symbole de la stricte vérité révolutionnaire.

Il nous était facile, et d'ignorer cette vérité, et d'aimer à l'ignorer, car on est dupe bien plus par faiblesse que par bêtise. La mise en scène, la démagogie, la mauvaise foi, la fraternelle cruauté même se trahissaient d'une manière assez évidente. Mais on était si aimable avec nous ! Comment ne pas fermer les yeux et se taire, en se disant : « Bah, ça passera ! On ne fait pas d'omelettes... », etc.

C'est ainsi que l'on s'enlise dans l'erreur.

Mais cette pente, favorable aux fêtards, avait son autre versant qui menait droit au pessimisme : c'était l'erreur de ceux qui criaient à tout bout de champ : « La Révolution est perdue ! »

Combattant, avec la même énergie, l'une et l'autre tendance, Victor Serge rétablissait l'équilibre sans jamais se départir de son calme voulu, ni oublier les ménagements qu'on doit à tout camarade sincère. Il aime et estime les hommes, ceux qui souffrent et luttent. Pour lui, ce sont eux qui forment la charpente de l'œuvre à bâtir. Ce ne sont pas les institutions qui font les hommes, ce sont les hommes qui font les institutions.

Là est tout Victor Serge, le révolté. Je n'en conçois pas de plus ferme, ni de plus humain.

Certes, aux premières heures de sa collaboration à l'œuvre soviétique, il a pu commettre des fautes politiques ou tactiques. Il les paie depuis de longues années. Sa vie d'aujourd'hui, – une des millions de vies qu'étouffent le dogmatisme et la démagogie du pouvoir, – est un exemple de probité révolutionnaire et de confiance en l'avenir du socialisme. Victor Serge est le modèle du communiste-opposant loyal. Ce que cela coûte de souffrances, de privations matérielles et morales, inutile d'en donner ici l'image fugitive. C'est l'histoire, à écrire, de toute l'opposition communiste russe, depuis l'avènement de la tyrannie rouge sur la sixième partie de la terre. Elle atteint parfois les dimensions de l'épopée, embrassant la tragédie de tout un peuple broyé dans les engrenages d'une doctrine faussée.

J'avoue qu'aujourd'hui je n'ai plus d'estime ni d'amitié que pour les hommes qui, tel Victor Serge, sacrifient leur vie et celles de leurs proches à cette œuvre de redressement révolutionnaire dont dépend l'avenir du monde qui peine. Bons pères et bons époux, pour la plupart, ils auraient eux aussi le droit d'être circonspects, prudents, à l'exemple de toutes ces fameuses « consciences » qui ont une famille à nourrir. On le leur pardonnerait d'autant plus facilement qu'ils se disent matérialistes.

Je témoigne de leur bel idéalisme. Je connais leur visage. Je les ai vus coincés entre l'amour paternel et le devoir social. Il ne m'est plus possible de les oublier. Épouser leur cause, partager leur souffrance morale, les soutenir par tous les moyens, collaborer avec eux à la victoire de l'homme sur la brute ou périr en chemin, voilà la vie qui me passionne depuis toujours mais bien plus depuis que je connais l'exemple de leur sacrifice.

Tout le reste n'est que fatras « littéraire », hypocrisie, égoïsme.

Le temps est aujourd'hui aux problèmes de l'oppression et de la faim. Je croyais, en venant aux lettres, que ma révolte était celle de tous les « esprits avancés », et que nous serions nombreux à vouloir résoudre ce problème. Littérature !

L'homme qui peine est seul au monde. Il trime pour assurer le bien-être à ses bourreaux autant qu'aux « esprits avancés ». Et il arrive qu'il se crève aussi pour entretenir des parasites qui se proclament ses frères, qui dictent en son nom et le font marcher. Ainsi, d'un bout à l'autre de la terre, toutes les catégories sociales se coalisent pour river cet homme à sa peine et pour vivre de son sang. Chacun se débrouille. À chacun, une occasion s'offre, qui lui permet de respirer un peu. Lui, non ! Rien ! Il est l'homme condamné aux travaux forcés à perpétuité, d'où on ne le tire que pour l'envoyer à la mort.

Qui veut penser à cet animal humain ? Qui, – contemporain libre et bien nourri, – veut considérer son existence comme une honte ? Sont-ils, tous, morts, les hommes de

foi ? N'y a-t-il plus que foi-littérature ? foi-commerce ? Cet homme-animal n'est-il plus bon que pour décrire, peindre ou sculpter ?

Voilà toute la question.

« Je devais me libérer de cette dette, accomplir cette tâche avant toute autre. Quand, dans une maison de force, je résistais à la tuberculose, au détraquement, au cafard, à la misère morale des hommes, à la férocité des règlements, je voyais déjà une sorte de justification de ce voyage infernal, dans la possibilité de le décrire. Parmi les milliers de misérables broyés par la prison, – une prison que peu connaissent ! – j'étais sans doute le seul qui pût tenter un jour de tout dire. Il en résultait pour moi un lourd devoir. Je ne pouvais pas écrire autre chose avant d'avoir rempli ce devoir. J'en étais oppressé.

« Telle est pour moi la raison d'être de ce roman. Je souligne que c'est un roman, car l'emploi commode de la première personne du singulier pourrait prêter à malentendu. Je ne veux pas écrire de mémoires. Il ne s'agit pas de moi, il s'agit des hommes. Je ne veux même pas serrer de trop près les choses vues. J'entends être plus libre que cela, pour atteindre par la création à une vérité plus générale et plus riche que celle des choses observées au sens strict du mot. Il arrive que cette vérité coïncide presque photographiquement avec certaines choses vues ; il arrive qu'elle en diffère du tout au tout.

« Il n'y a pas de héros de roman dans ce roman, à moins que la terrible machine, la prison, n'en soit le véritable héros. Il s'agit non de « moi », non de quelques-uns, mais des hommes, de tous les hommes écrasés dans ce coin noir de la société. Il me semble, en effet, que le temps vient d'une littérature qui découvre enfin les masses, le lien entre l'individu et ses semblables et ne posera plus les problèmes de la destinée individuelle qu'en fonction de la destinée de tous. »

Ainsi pense l'écrivain Victor Serge, qui éprouve sa destinée individuelle à la destinée de tous. Ce n'est pas seulement parce qu'il a fait cinq ans de réclusion (quinze mois de cellule, quarante-cinq mois de travail forcé), mais aussi parce qu'il est de la race des hommes qui ne peuvent vivre qu'au milieu d'une humanité libre.

Amis de l'homme écrasé dans les coins noirs de la société, unissez-vous à ceux qui combattent pour une humanité libre !

Mars 1930.

PANAÏT ISTRATI.

1. Arrestation.

Tous les hommes qui ont vraiment connu la prison savent qu'elle peut étendre son accablante emprise bien au-delà de ses murailles matérielles. Il est une minute où ceux dont elle doit broyer la vie sentent avec une terrible précision disparaître tout présent, toute réalité, toute activité – tout ce qui est leur vie réelle – tandis que s'ouvre un nouveau chemin où l'on entre en trébuchant d'anxiété. Cette minute glaciale est celle de l'arrestation.

Le révolutionnaire guetté par le bague ou par la potence, qui, dans une rue animée, se sent soudainement épié ; – le militant illégal qui, rentrant le soir, sa tâche d'organisateur ou de journaliste faite, a tout à coup l'impression qu'une ombre s'attache à son ombre, qu'un pas décidé répète le sien ; – l'assassin, le voleur, le réfractaire, l'homme traqué quel qu'il soit connaissent bien l'émoi de cette minute, presque aussi amère d'être pressentie que d'être vécue, indépendamment de leur courage et de leur volonté. La différence entre les lâches et les autres c'est que les autres, la minute passée sans qu'un geste en ait décelé l'émoi, retrouvent la pleine possession d'eux-mêmes. Les lâches restent brisés.

J'ai vécu plusieurs fois cette minute. Ce fut, une fois, après cinq ou six heures d'arrestation formelle. Un agent en civil était venu me chercher à la rédaction du journal anarchiste que je dirigeais. Il s'agissait, disait-il, de signer les bordereaux des pièces saisies, le matin même, chez moi, au cours d'une perquisition. Je compris mais ne fus point alarmé. Car la prison est aussi en nous. J'avais compté, avec ce risque professionnel, prévu de peu de gravité. À la Préfecture de Police un gros brigadier de la Sûreté, brutal de geste et de parole, me dit tranquillement :

– Je vous tiens. Vous allez faire six mois au moins de prévention. Dénoncez ou je vous arrête.

Je regardais par-dessus son épaule, dans la fenêtre, des maçons travailler sur un échafaudage. Je pensai : « C'est peut-être une des dernières choses de la vie que tu vois » sans y croire, sans être effrayé. Ce n'était pas encore la minute. Je répondis avec un haussement d'épaules :

– Arrêtez-moi.

Et je restai dans cette pièce spacieuse, meublée de tables et de casiers, ornée de tableaux anthropométriques – « les formes du nez, les formes de l'oreille, comment lire et dresser un signalement » – tranquillement occupé, pendant plusieurs heures à lire d'un bout à l'autre, annonces y compris, quelques journaux. – Le soir on me fit entrer dans le cabinet très confortable du sous-chef de la Sûreté. Deux fauteuils de cuir devant un large bureau, l'éclairage doux d'une lampe de travail. Dans la pénombre en face de moi le visage allongé, régulier et fin de ce policier courtois que j'avais piloté moi-même dans la matinée, de notre rédaction à l'imprimerie. Il avait eu alors cette courtoisie intelligente des bons limiers qui savent qu'il faut tromper et séduire un peu l'adversaire. Il m'avait dit :

– Je vous comprends. Je connais très bien vos idées. J'ai moi-même, autrefois, suivi les réunions où parlait F., un bien grand orateur, un bien grand orateur... Mais vous êtes trop en avant, vous ne pouvez pas être nombreux...

Puis d'un coup d'œil froid, comme négligent, mais rapace, il avait inspecté les visages, les papiers, les choses – et fait arrêter à peu près tout le monde.

Cette fois encore il fut très poli, triste et paraissant désolé d'avoir à exercer son métier. Ce fut de nouveau, insinuante puis persuasive, l'invite à la délation. « Nous savons tout ; vous ne pourrez nous apprendre que des détails complémentaires ; nul d'entre vos camarades n'en saura rien ; vous vous éviterez des mois sinon des années de prison ; vous n'avez pas d'obligations morales envers des misérables avec qui vous n'avez rien de commun... Voyons ! »

C'est pendant qu'il me parlait que la minute vint. Je ne voyais dans la pénombre de la pièce que l'ovale mat et pâle de ce visage en face de moi. J'eus dans la gorge une sensation d'étranglement. Comme, dit-on, les noyés, je vis se succéder avec une instantanéité prodigieuse, sur l'écran intérieur, des images décousues : coin de rues, un wagon du métro, l'échafaudage entrevu tout à l'heure. Les choses s'évanouissaient. Je respirai longuement et fis un grand effort pour répondre de ma voix normale :

– Faites-moi écrouer. Mais j'ai grand appétit. Je vous serai très reconnaissant de me faire servir à souper.

Il était tard, c'était malaisé. Mais du moment que nous parlâmes de cela, je me sentis calmé, autre, étrangement *libre* et maître de moi-même. La minute était passée. J'avais franchi la limite invisible. Je n'étais plus un homme, mais un homme dans la prison. Un détenu.

J'allais vivre en prison mil huit cent vingt-cinq jours. Cinq ans.

Quelques mois plus tard, ce policier, au cours d'une perquisition chez un commerçant anarchiste, arrivait, au bout d'un appartement vide, à une pièce obscure, les volets hermétiquement clos. Brave, ne croyant pas d'ailleurs au danger immédiat, il entra ; et c'était, à la même seconde, le corps à corps frénétique avec celui qu'il traquait, anarchiste, bandit et désespéré. Plusieurs balles tirées à bout portant, dans l'entrelacement acharné de deux corps gigotant sur le plancher, mettaient fin à sa carrière.

Une autre fois, ce fut, dans une cité dorée de la Méditerranée, un jour d'éclatant soleil, de chaleur lourde et d'émeute. Nous vivions depuis des semaines dans une attente de bataille. Le soir, des foules nerveuses déferlaient en vagues douces et sombres au pied du roc de la citadelle. Dans les rues, des patrouilles de camarades en vêtements de travail croisaient en silence les patrouilles de gendarmerie. Quatre heures de l'après-midi ; l'heure chaude, aux tons oranges. Les façades crépies des basses maisons ouvrières, ocres d'habitude, paraissaient rousses. Orange ou grenat, la terre battue de la chaussée. Une rumeur confuse arrivait d'un boulevard proche parcouru des foules, barré de troupes, ravagé par des charges de police. Je sortis à pas pressés d'une maison cernée d'où venait de fuir un des meneurs de l'insurrection montante. La joie de son évasion battait encore dans mes artères. Quelle lumière ! À mon apparition brusque, deux policiers en civil me toisèrent, hésitèrent... Puis leur pas suivit le mien, pressé, – plus pressé, – plus rapproché, – plus rapproché... Il ne fallait pas se retourner. Si je pouvais arriver au coin, là-bas ! Toute ma pensée se

concentra absurdement sur ce coin de rue comme s'il devait m'offrir quelque chance inespérée de salut. Une voix me héla.

– Monsieur, hé, monsieur !

L'homme était déjà à ma hauteur, son œil noir me dévisageait familièrement. Il prononçait la formule :

– M. le gouverneur civil vous prie...

Un autre accourait. La rue me parut soudainement s'assombrir. La rue se ferma sur moi. La minute ! – Je me mis tout de suite à préparer mentalement une protestation très énergique.

... Cette fois-là, ce fut sans gravité. La police de cette ville vivait dans l'attente d'une bourrasque sociale. Elle avait peur. On sentait planer la force ouvrière. Un vieil officier de police très propre, très poli, me parla de l'esperanto dont il était fervent et me remit en liberté au bout d'une heure.

Paris, la guerre, l'attente d'être mobilisé. Camp de Mailly, front de Champagne ? Étapes qu'il faudra franchir, la chance aidant : ce serait bien dommage de rester en route. Au loin, le but : la révolution déploie ses drapeaux rouges dans les rues de Pétrograd. Un jour de grande anxiété fiévreuse. Kornilov se fait casser les reins. La révolution vivra ! Ici le vieux Clemenceau « fait la guerre ». Almereyda² est mort étranglé dans la prison de Fresnes. On arrête, on épie. Le suspect et le délateur sont partout. Fin de journée de travail, vêtements d'atelier, bonne fatigue du soir. Au sortir d'une maison amie – suspecte ! – croisé un petit homme mal vêtu, mal fichu, pâle, le regard oblique. Ce regard oblique, je l'ai déjà rencontré ces jours derniers. Pour en avoir le cœur net, je me suis retourné, j'ai marché sur lui, il s'est esquivé. Ici : un des coins les plus prenants du vieux Paris. Petite rue discrète entre de hautes bâtisses, un passage peu connu que hanta, dit-on, Balzac. La rue n'est point déserte cette fois. Un monsieur attend, au bout, désœuvré. Un autre s'éloigne à pas lents. Derrière moi, dans le corridor, le troisième.

Je porte un nom classé : « bandit » anarchiste. Je suis interdit de séjour. Je suis « russe ». Je suis suspect. Avant-hier – après la rencontre des yeux obliques – j'ai mis de l'ordre dans mes papiers, laissé à un camarade des instructions détaillées « en cas d'arrestation ». Maintenant cette paisible vieille rue au cœur de Paris, dont j'aime le silence, c'est l'étau qui se resserre de seconde en seconde. Je m'arrête. Je lève la tête vers des fenêtres familières. L'une est bordée de fleurs.

Le ciel est par-dessus le toit

Si bleu, si calme !³

L'homme aux yeux obliques vient obliquement vers moi. Je sens qu'il a peur. Mon Dieu ! que c'est idiot et lassant, tout cela ! Finissons vite. La minute est passée. Je me remets à marcher, j'écoute le pas de l'autre, je sais qu'il a peur et qu'il a tort d'avoir peur.

– Votre nom ?

² Militant anarchiste, de ceux qui (pas si nombreux) s'opposèrent à la guerre en 1914. Mort dans des conditions douteuses, c'est le père du cinéaste Jean Vigo. (N.d.S.)

³ Extrait d'un poème de Paul Verlaine *Le ciel est, par-dessus le toit...* (N.d.S.)

Il s'attend à un faux nom. Il est blême. Les autres sont encore loin – à dix pas. Mais ils se hâtent. Je me nomme.

– Ce n'est pas vrai ! Vos papiers !

Il s'attendait tellement à un faux nom qu'il fait automatiquement, du bout de ses lèvres incolores, la réponse à ma réponse ! Comme je mets la main à la poche pour y prendre ma feuille de route, mon geste est prévenu. Des mains violentes empoignent, par derrière, chacun de mes poignets. Une haleine chaude me souffle à l'oreille : « Pas de résistance ! » Trois hommes, trois lourdes brutalités, me dominant et m'écrasent. Nos visages se touchent presque. Ils se convainquent que je ne résiste pas, que je n'ai point d'arme, que je suis un gringalet. Ils respirent. Moi aussi. Nous allons par la rue bleuâtre, comme tous les autres passants... Ces trois hommes autour de moi, c'est déjà la prison, invisible pour tout autre que pour moi.

Je ne devais retrouver la liberté – après avoir failli mourir – qu'à quinze mois et à deux mille kilomètres de là, par une nuit sans étoiles, mais veloutée de neige, à la frontière de Finlande.

Un soldat décharné, portant au front l'étoile rouge – qui paraissait noire dans les ténèbres – veillait là. Les tranchées de la révolution étaient derrière lui.

2. Le Dépôt.

L'homme enfermé diffère jusque dans son aspect extérieur de l'homme tout court. Dès la première heure, la prison le marque. L'incarcération débute par la fouille. Cravate, col, ceinture, bretelles, lacets de chaussures, canif, tout ce qui pourrait, par une strangulation ou une blessure secrète, soustraire un désespéré à la loi ; papiers, calepin, lettres, photographies, tout ce qui renseigne sur un homme, les nombreuses petites choses qui s'agrègent à sa vie intime, tout est enlevé. On se sent comme dépouillé d'une partie de soi-même, réduit à une impuissance inconcevable l'heure d'avant. Les habits lâches, insuffisamment retenus, entravent les mouvements. Les chaussures ouvertes bâillent. On est fripé des pieds à la tête. Des mains de geôlier, grasses, velues, malpropres, habituées au maniement de ces défroques, ont rassemblé dans mon mouchoir menues choses et accessoires de toilette. C'est désormais le « frusquin » du n° 30.

La cellule de cette première nuit n'est probablement qu'un « violon » réservé à des habitants de passage. Quelque part dans un corridor, une niche profonde de trois mètres, large de deux et demi, sans fenêtre. Le jour une faible lumière s'y insinue à travers les vitres dépolies de la porte grillagée. La nuit, une ampoule électrique vissée au plafond y projette une pauvre lueur jaune, tout juste suffisante pour lasser les yeux, exaspérer l'insomnie. Le long du mur un banc de vieux bois, poli par le frottement de dormeurs innombrables. Dans l'angle, un w.-c. assez propre. De quart d'heure en quart d'heure, la chute d'eau s'y déclenche automatiquement à grand fracas. Chaque fois que je m'assoupis, allongé sur le banc, la nuque à plat, le crâne renversé – ainsi qu'un mort – malgré la lueur lassante de l'électricité qui perce les paupières fermées, le fracas de la chute d'eau me tire de la torpeur.

Je découvre sur le banc, gravées à coups d'épingle, des inscriptions. Il y en a aussi sur les murs, il y en a partout, à peine visibles. Il faut fixer de très près la muraille pour y discerner ces graffiti, toujours les mêmes dans toutes les cellules de prison, quatre ou cinq motifs humains où domine la hantise sexuelle comme si, pour exprimer l'essentiel de sa souffrance et de sa vie, la foule brassée par les prisons n'avait besoin que de trente mots et d'un symbole phallique. Au premier coup d'œil, la cellule est vide, muette, tombale. Au bout des cinq premières minutes, chaque décimètre de muraille ou de plancher y raconte son malheur. Mille voix étouffées l'emplissent de leur invariable murmure. On est bientôt las d'y prêter l'oreille, las de l'indigence de ce qu'elles répètent d'uniforme misère.

Nuit. La rumeur même de la ville doit s'être tue. Rien. Rien. Dormir n'est pas possible. Pourtant cet état de veille tient du sommeil et du rêve, peut-être aussi de l'hallucination. Je suis déjà dans une sorte de tombe. Je ne puis rien. Je ne suis rien. Je ne sais, ne vois, n'entends, ne ressens rien. Je sais seulement que l'heure qui vient sera pareille à celle-ci. Le contraste entre ce vide du temps et le rythme intense de la vie normale est si violent qu'il faudra une longue, une douloureuse adaptation pour ralentir les pulsations de la vie, éteindre la volonté, effacer, estomper, étouffer les images visuelles, trop obsédantes. Déséquilibre complet des premières journées. La vie intérieure poursuit son train fébrile dans le silence et le néant du temps.

La curiosité du lendemain, la sensation qu'on est au pouvoir d'un ennemi anonyme, multiple, formidable et qu'il faut tenir, ruser avec lui, le braver, ne lui avouer jamais aucune défaillance, tendent les nerfs.

... Nous montons de longs escaliers en colimaçon. Je me suis rendu compte que nous sommes dans l'une des tours moyenâgeuses de la Conciergerie. Nous : un bizarre cortège qui vient de se former dans la grisaille d'un corridor. J'ai entrevu une dizaine de visages effarés. Sur tous ces hommes les vêtements flottent, fripés et débraillés. Menottes aux poignets. Nous montons pesamment avec les gardes qui nous précèdent, nous séparent et nous suivent. Les degrés sont étroits. Des pieds maladroits battent aux marches. Un « nom de Dieu » étouffé. Je ne suis conduit que par un agent en civil, vague personnage blond qui semble ne m'avoir pas même aperçu. On donnait autrefois la question dans les caves de cette même tour. Aujourd'hui, on bertillonne en haut. C'est l'escalier du progrès.

Une sorte d'antichambre assez claire, meublée de bancs divisés en compartiments. Dans chaque casier s'assied un homme. Immobilité, silence, regards. Variété des regards : hébétés, curieux, anxieux, rageurs. L'hébétude domine. Les casiers se vident et se remplissent de cinq en cinq minutes. Après les heures de cellule, l'étroitesse de l'escalier, la grisaille des couloirs, des faces et des heures, les salles spacieuses et claires des services de l'anthropométrie, meublées d'appareils en bois, déconcertent un peu. Des employés attentifs, mais d'une parfaite indifférence professionnelle, procèdent aux mensurations du crâne, du pied, de la main, de l'avant-bras ; notent les cicatrices et les menues taches du corps humain ; scrutent et enregistrent la nuance des yeux, les plis de l'oreille, la forme du nez, la coupe des lèvres ; prennent doucement les empreintes digitales. J'observe ces hommes-machines qui sont des hommes libres occupés à dresser mon signalement scientifique de prisonnier. Ils ne m'observent nullement. Ils m'ignorent. Pour celui-ci qui m'étale, en trois mouvements économes et prestes, l'avant-bras sur une sorte de toise courte, je n'existe pas. Il n'y a devant lui qu'un avant-bras, de tant de centimètres de long, portant telle particularité. Deux chiffres, un signe algébrique à inscrire sur une fiche à sa place invariable. Chaque jour cet homme inscrit plusieurs centaines de fois ce chiffre. Il n'a ni le loisir ni l'envie de voir les visages. Mais sans doute, le soir, est-il content de contempler dans le *Petit Parisien* le portrait de l'assassin de Ménilmontant.

Après ces manipulations silencieuses, le mesuré échoue devant l'objectif du photographe. Les mêmes mains indifférentes lui relèvent le menton, lui appuyent l'occiput sur un support métallique, lui accrochent sur la poitrine une plaque portant un numéro. Une lumière violente l'effare et l'opérateur appuie sur le dé clic. Photographie d'épaves. Elles n'ont que deux ou trois variantes d'une expression : passivité animale, désarroi, humiliation, le tout mitigé selon les cas de colère, de désespoir, de défiance, d'un mutisme sournois. Des hommes expérimentés m'ont raconté comment on lutte avec l'objectif et comment on le trompe. Il en est qui ferment obstinément les yeux, grimacent, crispent leurs traits. On en vient à bout : pas par la douceur... Les habiles savent déformer à l'avance leurs traits, se composer une expression anormale, la garder naturelle et tranquille, tout le temps qu'il faut. La raideur de la pose, la fixité du regard, le débraillé des vêtements s'y ajoutent ; l'image qu'ils laissent sur la plaque diffère assez de leur physionomie normale pour qu'un œil non exercé ne puisse pas, plus tard, les reconnaître.

Une salle vaste, haute, froide, grise, à laquelle les arceaux du plafond donneraient un aspect monacal, sans ces couloirs carrelés, ces lourdes portes à verrous, ces grilles, ces guichets, le va-et-vient lamentable, en silence – dans un silence coupé d’appels ou d’indications brutales où traînent les confidences de voix apeurées. Nous sommes là quelques hommes, dont les chaussures sans lacets, ouvertes, embarrassent les pas. Nous sommes échoués sur un large banc de chêne poli par d’innombrables contacts quotidiens comme tout ici est poli, presque noir du frottement des chairs, des étoffes et des crasses ; de la fenêtre au-dessus de nous tombe un pauvre jour gris et nous sommes dans l’ombre comme des cloportes sous une pierre. Chacun pense à son drame. Chacun observe le morne mouvement de cette salle avec une curiosité lasse. Chacun chuchote à son voisin la confidence, l’interrogation, le conseil, la plainte. Nous sommes quatre : un vieil homme d’une cinquantaine d’années, à belle prestance d’officier de casino – roumain ou grec – à belles moustaches noires, à cheveux pommadés. Il se drape dans un pardessus chic de la meilleure coupe. L’insomnie a bouffi ses gros yeux noirs qui ne disent rien. De n’avoir plus ni col ni cravate sous son menton bleuâtre le fait ressembler tout de suite aux rastaquouères dont les journaux publient les photos d’anthropométrie à l’occasion des grandes escroqueries. Il tient d’un geste poli son melon sur ses genoux. J’observe ses mains noueuses et velues, aux ongles soignés qu’une seule nuit de violon a suffi à engraisser. Un pauvre hère râpé, affalé dans son coin, veule et blême, si démoli qu’on le croirait malade. Sa moustache, conquérante avant-hier, tombe, mordillée, effilochée par des mains anxieuses ; les restes d’une élégance de faubourg s’effacent de sa silhouette de naufragé. Un voyou de vingt ans, casquette et prognathisme de Bourbon d’Espagne ; le quatrième, c’est moi.

Le voyou nous a dit :

– Moi, je suis fichu, ah ! nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu...

Il dévide tout bas sa monotone litanie de jurements. Je sais déjà de lui tout ce qu’il faut savoir : qu’il a vingt et un ans et sept condamnations (« des bricoles ! mais nom de Dieu de... ça me fait bon pour la relègue... »). Alors, cette fois, encore qu’il soit tombé pour pas grand chose, ce sera au moins un an et un jour et la relégation : en d’autres termes, les travaux forcés à perpétuité⁴. De ses poches retournées, il râcle attentivement des miettes de tabac, pour les sucer.

– Penses-tu ! ça fait deux jours sans une... ah, merde !

Nous sommes quatre ; d’autres pareils à nous, quarante ou quatre cents, défilent en ce moment par les corridors, les salles, les bureaux de cet édifice. La prison-machine charrie ses épaves de compartiment en compartiment. Nous assistons au défilé des prostituées, ramassées la nuit par les agents des mœurs. Enfermés d’hier, nous ne savons pas encore ce qu’il peut y avoir de prodigieux dans la plus banale silhouette féminine. Au passage grotesque de ce troupeau disparate, les hommes rient d’habitude. Toutes les passantes de la rue semblent là, tous les types, tous les âges. Une grosse dame affairée s’indigne : ce n’est vraiment pas son tour, on la ramasse trop souvent, on lui en veut. Des radeuses à chignon solide passent, indifférentes, les mains dans les poches du tablier. Il en est qui rigolent. Passent aussi des jeunes femmes d’allure modeste, confuses, fripées, étouffant des hoquets de pleurs. Une

⁴ « La loi du 27 mai 1885, dite loi sur la relégation des récidivistes, entraîne "l'internement perpétuel sur le territoire des colonies ou possessions françaises" des délinquants et criminels multirécidivistes » in <http://criminocorpus.revues.org/181>, voir aussi les explications des Victor Serge plus bas. (N.d.S.)

gentille ouvrière, une dactylo en imperméable, une rôdeuse des Halles, écumante de rage, tenue au poignet par un garde municipal. C'est un flot, – le flot de chaque nuit, de chaque matin à pareille heure – plusieurs centaines. Une odeur de mauvais parfums et de linge sale finit par épaissir l'air. J'observe une femme bien vêtue qui tient attentivement entre ses deux mains son beau chapeau à plumes, recouvert d'une chemisette. Elle a une poitrine abondante, elle accomplit avec décision une formalité nécessaire. C'est ça la vie, hein ! Une fois par quinzaine au moins, il faut passer par là : le métier veut ça.

En réalité, les agents doivent « faire leur service », c'est-à-dire empoigner chaque nuit un certain nombre de filles ; ils prennent, cela est humain, de préférence celles dont les têtes ne leur reviennent pas ou qui manquent de complaisance. Ils traquent aussi l'irrégulière ; car chaque inscription nouvelle soumet une créature à leur loi de mâles investis, sur le trottoir des carrefours louches, d'une autorité absolue.

Les formalités se succèdent. Que de formulaires imprimés reçoivent nos noms, prénoms, signalement ! De guichet en guichet, les mêmes faces bourruées de rats-de-prison nous interrogent sans nous voir. On passe à la toise ; d'énormes registres verts maniés à deux mains s'ouvrent pour enregistrer chaque épave. Signez ! L'épave, indifférente, signe.

La variété mixte de ronds-de-cuir et de gardes-chiourme occupés ici à des besognes de greffe est d'un type singulièrement monotone ; les encolures sont épaisses, les tailles empâtées par la position assise et l'oisiveté ; deux sortes de faces : l'une rougeaude, avinée ; l'autre à boursouffure terreuse, marquée par la grisaille des bureaux de prison. Les yeux éteints par l'horrible ennui émané des formulaires, bordereaux, registres, fichiers où prolifèrent, cataloguées à l'infini, les mêmes descriptions imbécilement administratives de misérables et de miséreux. Des brutes végétales, vieux scribouillards de commissariats, greffiers des prisons provinciales casés à Paris par protection. Les uniformes passés, gras au col, polis aux coudes, n'ont plus ni forme ni couleur définie. Un relent d'haleïnes vineuses, de fumée de tabac refroidie, de vieux vêtements, d'encres, de poussières et de papiers jaunis flotte autour de ces hommes qui ne sortent – à peine – de leur totale indifférence que pour outrager ou railler avec une lourde bêtise le passant dont ils enregistrent l'écrasement. Un vieux diable leur murmure dans un souffle son nom ridicule.

– Lecornu, Alcide-Marie !

Trois rires épais (et bas), en gloussement de porcs, lui font écho. Une voix vineuse traînaille :

– Ben toi, t'as pas volé d'êt' cocu.

Mais le plus souvent le silence des greffes tombe sur l'incarcéré comme une première couche de poussière.

De guichet en guichet, de toise à fouille, de fouille à douche, de douche en case, nous passons. Je pense à des grains de sable coulant à travers un tamis compliqué, très sale, et tombant à chaque seconde dans une plus sordide pénombre. Nous avons déjà été fouillés, à l'arrestation ; plus rien ne nous reste, semble-t-il, à prendre, sinon

l'épingle, le mégot, l'infime crayon, voire la pièce d'or auxquels les avertis savent faire franchir tous les obstacles.

La cérémonie recommence pourtant, un peu plus odieuse. Deux ou trois gardiens massifs se carrent devant une file d'hommes nus. « Ouvrez la bouche ! Baissez-vous ! ... Mieux... Eh, cré nom, s'pèce d'idiot, plus bas... Jambes écartées... Allez... Avance, le suivant ! » Un pouce gras palpe une mâchoire douteuse. Un képi avachi se penche sur l'arrière-train du type à mauvaise tête qu'on fait passer sous la barre : la barre oblige à se courber de telle sorte que les objets cachés dans l'anus sont censés devoir se trahir...

Une galopade de pieds nus frappant le carrelage d'un large corridor précipite vers les douches l'équipe crasseuse des arrivants ; les premiers croisent l'équipe des précédents, nettoyés, caricaturaux. Ces anatomies grotesques – les hommes ramassés au hasard de l'infortune ont en général des nudités difformes, tarées par la misère – gesticulent, grelottantes, aux prises avec d'innombrables vêtements. Pendant que l'on se douche, les effets usagés passent à l'étuve : désinfection instantanée dont ils sortent semblables à des chiffons broyés sous une pression phénoménale, tout rayés de plis capricieux à peu près ineffaçables. Je n'ai fait qu'entrevoir cette scène grotesque du rhabillage. Nous sommes pressés, bousculés, par des « Ouste, plus vite, allez donc, pressez, pressez ! Nom de Dieu ! » La machine fonctionne si rapidement que nous nous alignons déjà dans d'infâmes baquets chauds et poisseux. L'eau presque bouillante ruisselle, la glu noire du savon colle à la peau. « Ouste, pressez, pressez ! » Une autre galopade de pieds nus claque dans le corridor.

Nouvel appel nominal : à chacune de ces opérations l'appel nominal commence le rite. Je m'intéresse pourtant chaque fois au caractère des voix qui répondent : Présent ! – étouffées, de peur physique, prestes de la prestesse spéciale, toujours un peu en retard, des timidités, éraillées et traînardes comme s'envolant à regret, nonchalantes chez les habitués. Après l'appel, nous échouons deux par deux dans les compartiments assez clairs d'un corridor spacieux. Un peu de lumière fait du bien aux yeux. Nous avons au moins une heure à attendre : repos (dans un quart d'heure, l'ennui : notre trépidation intérieure de vivre ne cessera qu'à la longue), vide du temps. J'ai pour compagnon de cage mon voisin de file le pauvre hère à moustaches tombantes qui a maintenant une allure de naufragé. Il s'est déridé en voyant l'officier-rastaquouère-roumain accouplé à un petit pédéraste frétilant. En tête à tête, on peut parler à mi-voix : cela fait au total une reconfortante rumeur.

– Ça ne va pas ? ai-je demandé.

Une moue significative me répond, accentuée d'un hochement de tête accablé.

– Tu parles d'une tuile. J'me suis fait faire aux Galeries Lafayette. J'étais prévenu, ça n'aurait pas dû m'arriver. Tu comprends, y a là un inspecteur, une vache... Y m'a tout de suite visé... Ah, là, là, maintenant ça peut aller loin !...

Cet homme porte sur lui sa chance ou sa malchance, l'instrument de sa profession : un ordinaire pardessus beige. Seulement ce pardessus n'a que de fausses poches et une fausse doublure. Les mains dans les poches, un monsieur passe dans la foule, frôlant les rayons du magasin : en réalité, ses mains, libres dans l'échancrure

du vêtement ouvert, opèrent avec célérité. Leur butin plonge dans la doublure. Si ce pardessus professionnel passe inaperçu, mon compagnon de cette heure en sera quitte pour quelques mois de prison. Dans le cas contraire :

– J’y coupe pas ! Je suis reléguable.

On est reléguable avec quatre condamnations pour vols ; peu importe l’importance du vol même. Quatre fois cent sous – ces choses là arrivent – peuvent valoir à un récidiviste de vingt ans une peine « accessoire » perpétuelle...

La porte de la cellule s’est enfin fermée sur moi. Les verrous sont tirés, le guichet clos. Je suis au rez-de-chaussée. La cellule a deux grandes fenêtres en demi-cercle, grillées, à vitres dépolies. Elle est spacieuse et malpropre. Un pilier bas la partage en deux parties inégales. Trois paillasses grises sur des bat-flanc sommaires – grises de crasse, criblées de taches variées, puant la poussière, la paille usée, la bête couchée – la meublent. Une petite table en chêne rivée au mur : le bois en est d’un brun gras où se révèlent des inscriptions. Sur la table, un pot de grès et un *quart*, gobelet de fer-blanc tenant un quart de litre. Les paillasses et le gobelet ne sont apparemment jamais nettoyés. Au bout d’une heure, j’ai voulu boire. Dans le pot maladroitement agité une tourbe verdâtre a monté, où flottent des brindilles de paille, de vagues feuilles, des poils, du fil, un bout d’allumette. Avant de se désaltérer, une élémentaire prudence recommande de laisser déposer cette « tisane » changée chaque matin. J’ai déjà l’habitude des graffiti ; ils ne m’intéresseront que plus tard, au cours des mois d’isolement, lorsque chaque signe de la cellule deviendra pour le cerveau en lutte avec la torpeur et l’affolement une parole vivante. Je ne trouve ici, du premier coup d’œil, que le nom d’un camarade, dévoyé, assassin et voleur, – homme à la mer. Les alpinistes, pour gravir la haute montagne, s’attachent les uns aux autres d’une corde vigoureuse ; il arrive ainsi que la chute de l’un entraîne ses compagnons dans le gouffre. Parmi les réfractaires et les révolutionnaires que nous sommes, si disparates, si différents les uns des autres, idéalistes, bohèmes, aventuriers, toqués, prolétaires, bandits, comme dans toutes les sociétés primitives, la *solidarité* aux yeux bandés qui ne connaît que des camarades joue ce rôle de corde salvatrice ou néfaste. Nous aussi nous avons le sentiment de nous acharner à gravir une côte. Mais le sommet, plus rêvé qu’entrevu, n’est point accessible, la chute est fatale.

Par les airs sidéraux,

Monte en plein ciel, droite comme un héros

La claire tour qui sur les flots domine...

Ballade Solness⁵, « Anarchie ! ô porteuse de flambeaux ! » Me voici soudainement transpercé d’une affreuse lucidité, devant un nom et une date inscrits sur le mur sordide d’une cellule du dépôt. Le nom d’un camarade dévoyé, assassin et voleur, homme à la mer, – mon pauvre vieux !

Je ne suis pas seul. J’ai pour compagnon de hasard un grand diable d’ouvrier, face tannée de quarante-cinq ans, longue moustache tombante. Noir, d’un noir éteint, noir des yeux, noir des cheveux – pourtant grisonnants – noir des traits, semblerait-il, à cause de leur immobilité sans expression et de la peau rêche, mate, flétrie comme du vieux cuir. Accroupis sur l’infecte paillasse, nous avons parlé, tandis que venait

⁵ Poème de Laurent Tailhade. (N.d.S.)

doucement le soir sans espoir. D'une voix morne, par petites phrases inachevées, élémentaires, mon compagnon de cellule m'a raconté son drame. Ouvrier, veuf, une fille de quinze ans. Toute la paie bue. (Pourquoi ? Il n'y a pas de pourquoi. Ou ce serait : pourquoi vivre ? Si vivre, c'est toujours le dur travail qui ne nourrit guère, et rien après.) Le retour titubant au chenil, la pesante chute sur le matelas où dort la petite. Puis il ne sait pas bien comment ça s'est passé dans les doubles ténèbres de la nuit et de l'alcool : il n'avait jamais pensé à ça auparavant, non, jamais ! – le viol. L'homme est bien près de la brute : la bête de somme, même après quarante-cinq ans de misère, de travail, a de ces bestiales révoltes de la chair. La peine coutumière en pareil cas, c'est au moins dix ans de travaux forcés.

... Six ans plus tard, je passai de nouveau dans une de ces cellules du Dépôt, peut-être dans la même. Rien n'y avait changé : pas même la vase verdâtre au fond du pot de grès. Cette fois, je fus seul. Le deuxième jour, m'étant pourvu à la cantine de papier, d'encre et de plumes, richesses inestimables qu'on attend au moins vingt-quatre heures dans un complet désœuvrement, je me mis à écrire un conte. C'est en prison une règle primordiale d'hygiène mentale qu'il faut travailler à tout prix, s'occuper l'esprit. J'écrivais donc ; le guichet de la porte verrouillée était entrebâillé ; il y avait ce silence spécial des geôles, peuplé d'une foule de bruits morts : verrous qu'on tire et pousse quelque part dans les galeries, passage d'une ronde de gardiens, nettoyage de gamelles, roulement d'un chariot apportant la soupe... Il y eut tout à coup dans ce silence le faible bruit mouillé que ferait un ballot de linge tombant sur le carrelage, accompagné d'un cri bizarre, pas bien haut, mais aigu :

– Ou-i-iiiiiii...

On eut dit d'un oiselet le cou tordu.

Un bruit de pas fusa, pas lourd, précipité, des gardiens chaussés de godillots, pas feutré des détenus du service général. Le guichet entrebâillé se ferma avec violence. J'écoutai longuement avec ce pressentiment du mal, si précis chez les vieux enfermés qu'ils n'en doutent plus. J'entendis se multiplier les pas ; chuchoter ; des pas nombreux, insolites, s'éloigner ; le ruissellement de l'eau sur le carrelage, le glissement de torchons mouillés, tout un long lavage inaccoutumé. On apporta la soupe. Le silence continuait. Le guichet se rouvrit ; j'entrevis deux civils discutant à voix basse dans la galerie : ils mesuraient du geste la hauteur des étages...

Un détenu du service général me dit le lendemain :

– Tu sais, y en a un qui s'est foutu en bas de la troisième galerie, presque devant ta porte. Y n'a pas fait « couic » !

– Qui c'était ?

– Sais pas, un Italien, qu'on dit. Un expulsé. C'est p'têt pas vrai. Mais c'qu'y y avait du sang, tu peux pas t'figurer : un plein seau. Ç'ui-là !

Les torchons sales des vieux détenus du service général avaient bien éteint ce sang : le carrelage luisait comme de coutume.

Le seuil de la prison franchi, le tutoiement est presque de rigueur entre enfermés. Au Dépôt, où le flot des passants s'écoule sans cesse, dans la brusque dégradation physique que l'arrestation impose plus encore à ceux qui n'appartiennent pas à la « pègre » qu'aux habitués des prisons, les gardiens tutoient à peu près tout le monde ; ailleurs, un rapide classement par catégories sociales leur fait réserver le parler

grossièrement familier aux détenus qui n'inspirent aucune considération. Une de mes premières observations – dont la justesse se confirma plus tard maintes fois – fut que ce tutoiement de gardiens à détenus, de policiers à voleurs, est l'indice spontané d'une communauté d'existence et d'esprit. Gardiens et détenus vivent la même vie, des deux côtés de la même porte à verrous. Policiers et voleurs hantent les mêmes milieux, s'attablent devant les mêmes comptoirs de bars, couchent avec les mêmes filles dans les mêmes garnis. Ils se façonnent les uns les autres comme des ennemis se combattant avec des moyens complémentaires d'attaque et de défense sur un terrain commun. Une longue expérience m'a appris que, s'il y a entre malfaiteurs et gardiens ou policiers des différences de mentalité et de moralité, elles sont en général, pour de profondes raisons, tout à l'avantage des malfaiteurs. Au chapitre même de l'honnêteté bourgeoise, la comparaison impose cette conclusion. La plupart des gardiens et des policiers que j'ai côtoyés étaient, eux aussi, des voleurs ou des filous, parfois des souteneurs. Une heure après mon arrestation, lisant les journaux dans le bureau d'un brigadier de la Sûreté, j'y voyais entrer un de ces mouchards professionnels qu'on appelle des « agents en bourgeois » précisément peut-être parce que leur déguisement civil – chapeau melon, canne comme une trique, gros souliers – ne permet jamais de les confondre dans la rue avec le bourgeois... Celui-ci rendit compte à son supérieur d'une filature difficile ; puis, confus, baissant la voix, raconta sa mésaventure du jour. On venait d'arrêter sa femme dans un grand magasin, en flagrant délit de vol. Le brigadier le rassura sans s'étonner. Ça s'arrangerait.

Conduit le lendemain à l'anthropométrie par un agent de la Sûreté ou par un employé de la préfecture, – nous ne desserrâmes pas les dents – j'entendis, à l'occasion d'une rencontre, mon gardien s'indigner véhémentement :

– Non, mais quelle boîte ! Quels salauds ! Tu sais pas quoi ? Je laisse mon pardessus au porte-manteau : Ben, on m'a volé mon cabriolet⁶ ! J'ai dû en emprunter un pour conduire c'client...

Je n'étais pas gai, mais j'étouffai un fou rire. Voler un cabriolet ! Ce comble du vol ne pouvait être atteint que par un policier. Les vrais voleurs y eussent vu un comble de perversité.

⁶ Dans le contexte « Corde à nœuds terminée par deux morceaux de bois que les agents de police emploient pour lier les mains des détenus. » (N.d.S.)

3. Transitions.

Du Dépôt à la Santé, la transition – le transfèrement – prend une heure d’obscurité, en « panier à salade », dit *voiture cellulaire*.

Surgis un à un du néant gris des cellules, après un vingtième trimballement par les corridors à guichets, trente hommes dissemblables comme trente malheurs s’éblouissent une seconde du grand jour de la cour et s’engouffrent dans le noir des voitures. Un garde municipal hâte l’escalade du marchepied. Un corridor de tôle, large de cinquante centimètres, partage la voiture en son milieu. Dedans, un autre cipal armé d’une clef ouvre une des étroites portes latérales. L’homme y aboutit ainsi qu’une bille roulant à un trou. La niche est si étroite qu’on ne peut s’y mouvoir, si basse qu’on n’y peut tenir debout. Recroquevillé, automatiquement assis, on sent l’obscurité fondre peu à peu. Les prunelles rétrécies captent l’infime lumière qui filtre d’en haut à travers un tamis poussiéreux. Je lis sur la paroi :

Mon cœur à ma mère,

Ma tête à Deibler⁷,

Mon corps à la terre.

H. bon pour la tronche.

Un « J’aime Louis du... » en petits caractères imitant l’imprimé chevauche l’allusion à la guillotine. La paroi est couverte d’inscriptions. Une autre : « Grivèlerie, 2 mai. Merde pour la République et vive Rochette ! » La voiture roule maintenant à travers le sourire voilé des lumières de Paris. La Seine est franchie, nous voici boulevard Saint-Michel. J’entends vivre le boulevard : jusqu’à des éclats de voix de passants. Haussé au tamis d’aération, j’essaie de voir, je vois un coin de façade : *Pâtisserie*, en grosses lettres d’or, une tête de cheval, deux étudiants qui se hâtent... Rien ne m’étonne encore de cela, je me rassieds. L’étonnant, c’est de remonter ainsi le boulevard Saint-Michel exactement comme un mort dans son cercueil.

Mon cercueil est perpendiculaire.

De cercueil à cercueil, s’engage une conversation :

– Hé, Martingale ! t’es là ?

Martingale l’atteste puissamment :

– Gy !

À mots couverts, mi-argot, mi-javanais – le javanais est une langue ignorée des philologues qu’on forme en intercalant entre les syllabes de chaque mot une syllabe conventionnelle, – Martingale et son copain se racontent une étrange histoire ponctuée d’exclamations scatologiques – en français – et de rires.

⁷ Louis Deibler et son fils Anatole Joseph François Deibler furent tous les deux exécuteur en chef de la France métropolitaine. Cette formule était assez courante, on la retrouve dans une chanson de Frehel ; Jean Genet cite lui aussi un graffiti similaire quoique plus cru « Mon cœur à ma mère, ma bite aux putains, ma tête à Deibler ». (N.d.S.)

Au passage, entrevu :

Le mur de ronde, très haut, gris ; l'enceinte pavée ; la porte, béante comme une fosse.

À l'intérieur, propreté, lumière tamisée tombant du vasistas à douze mètres de hauteur, corridors spacieux, formant de petites rues. Impression d'entrer dans un souterrain – pas possible que cette lumière fade vienne du libre ciel sur la ville ! Cité ensevelie, peuplée d'ombres. *Maison des morts*⁸, a dit quelqu'un.

Perpétuels, les mêmes greffiers vaseux écrivent dans une sorte de kiosque vitré, au carrefour où aboutissent toutes les avenues intérieures. Vagues silhouettes devant un guichet. À droite, bruits d'eau des douches, nudités, bouffées de vapeur, voix éculée d'un *gaff*⁹ :

– Veux-tu bien t'fout dessous... Foutez-moi l'camp dans l'corridor. Apparition d'un type encore mouillé, en chemise, portant à pleins bras ses vêtements : un complet de cheviotte grise, un feutre mou, un faux-col, nippes d'une correction bouffonne...

– Êtes-vous sourd ? Avancez !

Une nuque bleuâtre, sur des épaules rondes, roule devant moi et j'entends :

– Cartier, Pierre-Paul-Marie... Vous n'aviez pas assez d'un prénom, vous ?... 30... Sous mandat du juge d'instruction Billot... Inculpé d'homicide volontaire...

Le greffier qui prend des notes a une tête à longs favoris de vieux sous-off algérien, telle qu'en dessina Gavarni. Des grains de tabac dans la barbe, le képi sur l'oreille.

« Homicide volontaire. » Le terme administratif fait sourire le meurtrier qui est là. Le commis-greffier écrit en belle ronde : l'*H* s'entoure d'une boucle ailée. Je pense : éponge ou caillou, sous ce képi crasseux ?

– Cartier, Pierre, 12^e, 20, *un*.

Large escalier tournant où des fenêtres à barreaux jettent une étonnante lueur verte ; car de vieux tilleuls frôlent de leurs feuillages ce coin de la prison.

⁸ Référence aux *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski ? (N.d.S.)

⁹ Maton. (N.d.S.)

4. Architecture.

Je ne sais dans la ville moderne qu'une œuvre architecturale irréprochable et parfaite :

La prison.

La perfection réside dans l'adéquation complète à la fin poursuivie. La prison moderne ressemble aussi peu à la vieille bastille crénelée – dont chaque meurtrière, chaque créneau avouaient le souci de se défendre contre la campagne ou la cité – que la toute-puissante société capitaliste aux monarchies absolues de jadis, si limitées dans leur puissance réelle. La prison moderne se sent, installée en pleine ville ou à la périphérie, en pleine sécurité. Elle étale avec sérénité, derrière de minces murailles, ses bâtiments grêles déployés en étoile. Du couvent et de la forteresse de jadis, elle n'a gardé que le strict minimum d'enceintes, de fenêtres grillées, de portes métalliques, de créneaux purement décoratifs. Sa perfection se révèle du premier coup d'œil, en ce qu'on ne peut la confondre avec nul autre édifice. Elle est fièrement, isolément *elle-même*. Le type en est à peu près invariable. L'enceinte n'a qu'une issue, autour de laquelle se réunissent le corps de garde, le greffe, la direction. Dans l'enceinte, en étoile, les bâtiments cellulaires, tous rattachés à un rond-point central. À l'intérieur de chaque bâtiment s'étagent au-dessus d'un corridor spacieux les étroites galeries longeant les cellules. Chaque pan de muraille est comme un rucher creusé d'alvéoles rectangulaires. De chaque point de chaque galerie comme du corridor, on a sous les yeux presque tout le rucher enclos dans une des branches de l'étoile. Du centre de celle-ci, un homme seul surveille sans peine toute la prison, et son regard peut fouiller les recoins les plus éloignés. Le maximum de facilité dans la surveillance est assuré avec le minimum de personnel. Les lignes sont simples, le dessin accompli. De la toiture vitrée tombe un jour égal, de plus en plus gris à mesure qu'on se rapproche du rez-de-chaussée : l'éclairage diurne est d'une économie parfaite. Les espaces libres entre les branches de l'étoile sont aménagés en préaux pour la promenade des détenus.

La ville moderne n'a pas de forum. Elle n'a point d'arènes pour les spectacles et les joies de ses foules. Elle n'a point de maisons d'enfants. Elle n'a point, parmi tous ces caravansérails, de maisons pour le travail, la méditation, le repos de *tous* les hommes. En Amérique, ses gratte-ciel, création mécanique du génie financier, renferment à la fois, dans une confusion savamment ordonnée, sous une façade unique complètement anonyme et muette, des habitations, des banques, des cinémas, des hôpitaux, des écoles, des églises. Ses architectes n'ont presque rien ajouté aux legs du passé, si ce n'est pour ses victimes, ce rucher scientifiquement imperfectible de crimes, de vices et d'iniquités.

La prison moderne – les Espagnols disent avec candeur *Carcel Modelo*, prison *modèle* – résout victorieusement le problème de l'économie d'espace, de travail et de surveillance. Habitée d'une foule, elle réalise l'isolement total de chaque individu dans cette foule. Plus active qu'une ruche, elle sait accomplir en silence, avec méthode, autant de tâches différentes qu'on a jeté d'existences dans ses engrenages. Les chances d'évasion, elle les réduit à des proportions infinitésimales. On s'évadait

de la Bastille. On s'évadait de Nouméa, malgré l'océan peuplé de squales. On s'évade de la Guyane, à travers la forêt vierge. On ne s'évade pas de la geôle modèle.

La prison moderne est imperfectible, étant parfaite. On ne peut plus que la détruire.

5. En cellule.

Me voici de nouveau en cellule. Seul. Les minutes, les heures, les jours s'écoulent avec une immatérialité effrayante. Les mois passeront ainsi, et les années. La vie ! Le problème du temps est tout. Rien ne distingue une heure de l'autre : les minutes et les heures ont de lentes, lentes chutes torturantes. Passées, elles s'abolissent dans un néant presque total. La minute présente est infinie. Mais le temps n'existe pas. Raisonnement de fou ? Peut-être. J'en sais toute la vérité profonde. Je sais aussi que l'enfermé est, dès la première heure, un déséquilibré.

Ma cellule est de celles dont on doit constater dans les rapports officiels le parfait agencement et l'entretien irréprochable. Au 2^e étage des galeries, une porte claire, verrouillée, pareille à d'autres : 14^e division, 39. Le « 14^e-39 » c'est moi. Trois à quatre mètres de large, autant de long. La petite table de chêne rivée au mur ; une lourde chaise attachée au mur par une chaîne, afin de ne point devenir une arme à l'inconnu dont on prévoit le désespoir et la fureur. Un lit de camp d'une propreté satisfaisante se relève le jour contre la muraille et ne tient guère de place. Le lit est fait le soir au signal donné par un coup de cloche, après lequel défense d'être aperçu debout. Il est plié le matin au signal. Même en cas de malaise, défense absolue de se coucher de jour sans autorisation du médecin. Il y a encore, dans un angle, une planche servant d'étagère : on n'y voit pour l'instant que le *quart* en fer-blanc et l'écuelle de bois qui tient lieu de cuiller. Deux fenêtres en haut de la muraille du fond, basses, longues, à barreaux et vitres dépolies. Dans un angle, w.-c. anglais, en faïence, et robinet. À la porte, le guichet, une planchette pour les vivres que l'on passe. Dans le guichet, le judas, l'œil qu'on entend cligner métalliquement d'heure en heure, lorsque les gardiens font la ronde. Les murs sont peints, à un mètre de hauteur, en brun foncé ; au-dessus en ocre jaunâtre, clair. On est toujours dans une lumière terreuse.

Cela ne ressemble pas à une chambre, cela tient du w.-c. trop spacieux et de la cellule monacale. C'est habitable pourtant. Je l'ai su à la longue. Car il faut peu de choses à l'homme pour vivre ! à peine plus que les trois pieds de terre nécessaires à son repos quand il a fini de vivre. Comme dans la cellule du moine on sent ici le voisinage de la mort. C'est aussi une tombe. La prison est la *Maison des morts*. Nous sommes dans ces murs quelques milliers de morts mal morts...

J'ai pourtant vécu là, beaucoup, intensément. J'ai plusieurs fois changé de cellule. Ça n'a jamais été sans éprouver une certaine tristesse à devoir quitter des murs parlants dont je connaissais toutes les confidences, entre lesquelles des heures si pleines s'étaient écoulées. Une cellule de condamné à mort, peinte en gris-bleu de fer, m'a laissé, malgré un cauchemar infini de quinze jours, un souvenir où il y a vraiment de la clarté...

Les premiers jours sont les pires. Et dans les premiers jours, les premières heures.

Voici l'homme, entre ces quatre murs. Seul : alentour rien. Nul événement. Nulle possibilité d'événement. Désœuvrement total. Les mains sont inutiles. Les yeux se fatiguent vite de cette égale lumière jaunâtre. Le cerveau fébrile fonctionne à vide.

Il y a une trépidation furieuse dans la vie de la ville et de chacun des hommes de la ville. Hier on avait mille soucis, une activité hâtivement rythmée, on brûlait les heures, on était emporté par le métro, on remontait le flot vivant du boulevard, on était entouré dans la journée de milliers de visages, on avait les journaux, le cri bariolé des affiches, la voix persuasive des livres. Hier, il y avait au centre même de la vie, la compagne, l'enfant, les amis, les camarades. Gens et choses lancés dans un mouvement incessant, comme vous, avec vous. Et tout à coup : rien. Le silence. L'isolement. L'oisiveté. La fadeur du temps vide.

Le coureur soudainement immobilisé éprouve une sensation de choc. De même l'enfermé. Dans le désaxement complet de sa vie intérieure, tout se déforme, les premiers plans s'exagèrent. Le moindre souci peut s'aggraver, devenir hantise. L'imagination précise immédiatement en images ou sensations une foule d'hypothèses que l'esprit normal refoule dédaigneusement. De multiples observations, il résulte pour moi que l'immense majorité des enfermés vivent avec une intensité particulière dans les premières heures de l'isolement, un raccourci de toute leur future vie intérieure dans la geôle ; – qu'ils déraillent tout de suite, le brusque passage de la vie active à la claustration morte étant une cause largement suffisante de déséquilibre mental ; – que tout de suite deux ou trois hantises les dominent, qui sont habituellement : la préoccupation de leur « affaire » ; le souci des proches ; la hantise sexuelle.

Tout encellulé a pour compagne l'idée fixe. Tout encellulé vit tout de suite dans l'ombre de la folie.

... On n'apporte rien avec soi dans la cellule. On y trouve parfois un livre. Pas une feuille de papier. Aucun ouvrage. Les prévenus ont la faculté de demander du travail, mais plusieurs jours se passent avant qu'ils en reçoivent et c'est invariablement un travail dérisoirement rétribué, d'une abrutissante monotonie : tri de grains de café, confection de sacs de papier, confection d'éventails en papier, pliage de cahiers d'écolier. Le même geste insipide à répéter quelques milliers de fois par jour. J'admets que, pour abrutissant qu'il soit, ce travail est encore, quand même, une distraction physique, une diversion à l'obsession. Mais trop faible et bien de nature à faire naître chez le sujet l'horreur pure et simple du travail. Les prévenus peuvent aussi obtenir du juge d'instruction l'autorisation de recevoir du dehors des livres d'étude ; c'est le salut. Cette démarche prend malheureusement plusieurs jours. J'obtins sans peine l'autorisation, mais il me souvient qu'on refusa de me remettre deux romans d'Anatole France et de Pierre Loti, ces livres ayant sans doute paru au fonctionnaire préposé au contrôle ne pas offrir matière à étude ; et dans cette *pénitence*, selon la notion médiévale, que constitue encore la prison, même préventive, le détenu ne doit pas se livrer à des lectures purement distrayantes. L'imbécillité administrative apporta, par bonheur, des tempéraments à cette rigueur : ayant argué d'« études littéraires », je pus recevoir des anthologies...

L'administration pénitentiaire s'enorgueillit d'ailleurs d'avoir dans toutes les prisons des bibliothèques. À la Santé, elle prête un livre de 100 à 300 pages par semaine, à chaque détenu, sans choix préalable. Le guichet s'ouvre, une voix vous jette : « Livres. » Vous passez le livre qui est là depuis huit jours ; un autre, pris au hasard, dans le petit tas qu'il a sous la main, par le condamné chargé de cette distribution, vous est jeté... Le livre que je trouvai dans ma première cellule était un roman d'aventures de Mayne Reid : chasseurs de scalps, trappeurs, forêt vierge – tout

ce qu'il faut, après tout, pour entretenir les instincts au repos des « terreurs » de barrière. Le cinquième environ des pages manquaient : en revanche, les marges s'agrémentaient d'inscriptions variées et même de dessins érotiques d'un art prodigieusement primitif. La couverture et les bouts de pages étaient tellement luisants de crasse que je luttai plusieurs heures avec le vide des heures avant de me décider à toucher ce livre.

Le fond de la bibliothèque de la Santé me paraît composé de mauvais romans d'aventures, de vieux livres de distribution de prix (Albert Cim), de Mayne Reid, de Jules Verne, de romanciers amateurs inconnus et médiocres, probablement achetés par l'administration complaisante précisément parce qu'invendables au public, et d'une providentielle collection de Balzac. Plus tard je bénéficiai de la possibilité de choisir mon livre sur un tableau qui comprenait une vingtaine de titres de ce genre. J'allais oublier d'antiques petits ouvrages de morale somnifère. À en juger par la propreté relative (des pages), ce sont les moins lus ; mais la férocité de certains commentaires écrits en marge révèle que ce sont les mieux compris. Ici du moins, la morale bourgeoise ne fait plus de dupes...

J'ai su, dans le tête-à-tête avec ces livres, que la plus médiocre des pages imprimées peut avoir sa valeur. Le tout est de savoir lire et faire du livre un prétexte à méditations. Quand ce ne serait que sur la bêtise humaine...

Avez-vous vu dans les ménageries des loups en cages ? On en voit d'efflanqués, au poil grisonnant, qui tournent, tournent, inlassablement, au trot précipité autour de leur geôle. L'homme dans la geôle, avant la fin de la première heure, découvre cette ressource : la marche. Il se met à marcher. Il tourne autour de sa cellule à pas mécaniques ou intelligents suivant la qualité de l'instant. Il compte les pas. Onze ! fâcheux ! Il rythme son élan et sourit d'avoir éludé le piège tendu par un chiffre fatidique : le tour de la cellule se fait en douze pas. Il y a bien d'autres procédés : on peut calculer en secondes le temps nécessaire, retenir le nombre de tours, se livrer enfin à un calcul kilométrique des plus complexes. On peut parier avec soi-même, improvisant des jeux de hasard passionnants. Combien de pas, combien de tours jusqu'au prochain passage de l'homme de ronde, décelé par le léger dé clic du judas ? Trente-huit tours... Perdu, perdu ! Non, gagné ! juste, trente-huit. L'enfermé s'arrête avec un grand rire silencieux, un de ces rires de l'homme seul que les aliénistes connaissent bien. On peut, comme les derviches tourneurs marcher jusqu'au vertige, jusqu'à épuisement du souffle, jusqu'à s'effondrer sur la lourde chaise de bois, les oreilles bourdonnantes, les pupilles rétrécies, tandis que les quatre murailles de la cellule semblent s'étirer obliquement, se déformer en losanges, tourner autour d'un axe fantastique. On marche plus souvent d'un pas méditatif ; et le cerveau s'anémie à dévider son chapelet de combinaisons offensives-défensives. Quand cela dure un certain nombre de mois ou d'années, le regard se modifie, comme les plis du visage. Ce détenu vous regarde d'un œil distrait, vous écoute avec une complaisance détachée, et, sans cesse ramène par d'ingénieux détours la conversation à son système de défense. J'en ai connu qui le ruminaient depuis huit ou dix ans.

L'homme en marche autour de sa cellule – douze pas, jamais onze ! – a une compagne invisible, parfois cruelle mais qui plus souvent le calme, l'abêtit ou le délivre un peu du poids de l'heure : la démence.

J'eus tout de suite ma façon de marcher et de résister à l'emprise de la cellule. Sans le mérite de l'invention. Pierre Kropotkine dans ses *Mémoires* raconte les années qu'il passa à Saint-Petersbourg à la forteresse de Pierre-et-Paul. Pendant longtemps, on ne lui donna ni livres ni papier. Il imagina, pour résister au désœuvrement affolant, de rédiger chaque jour, méthodiquement, avec le sérieux le plus grand, un journal : article de fond, échos, variétés, chroniques scientifiques et artistiques, rubriques sociales... Il écrivit ainsi mentalement d'innombrables articles. Je fis de même. Ce fut pour moi l'occasion d'entreprendre un classement et une révision méthodique de mon faible bagage de connaissances, de mes souvenirs, de mes idées... Vaste travail intérieur auquel on ne s'adonne jamais dans la fièvre de l'action, mais qui fait comprendre le bénéfice des « retraites », telles qu'on les pratiquait aux siècles passés dans le monde catholique, telles qu'on les pratique encore parfois. Le recueillement amène une révision de toutes les valeurs, un apurement de tous les comptes avec soi-même et avec l'univers. L'introspection révèle les perspectives sans fin de la vie intérieure, fait pénétrer une sagace lumière dans les recoins les plus secrets de l'être.

... Mais l'invisible compagne demeure. En s'observant soi-même, on se familiarise avec elle. Elle est toujours là, guettant la seconde où défaille la volonté, où glisse imperceptiblement quelque ressort de cette complexe horlogerie cérébrale que les métaphysiciens appellent l'âme : une obsession envahit alors le recueillement, et se met à tarauder, à tarauder, à tarauder le cerveau las.

Ça se dit : *Avoir le cafard.*

Image juste. Le gauche insecte noir se promène en zigzag sous la coupole du crâne.

Les murs parlent. Chaque surface révèle à l'œil attentif des signes tracés le plus souvent à coups d'épingle ou, dans les coins sombres, à fins traits de crayon. Quatre motifs invariables résumant élémentairement ce qu'il y eut d'essentiel dans la vie des habitants successifs de cette cellule. – L'homme et la femme. Cœur transpercé d'une flèche. « *Fred du Bar Catalan à Tina du Passage pour la vie.* » Ou, en abrégé : « *Grand-Jean de la Bast à Line-Souris p. l. v.* » Se prendre, se donner pour la vie, c'est le rêve rituel que des mains de souteneurs inscrivent orgueilleusement sur ces murs. Est-ce réellement que l'idée du don définitif s'impose à leurs esprits ? Je crois plutôt qu'ils subissent avec une certaine complaisance la violence féline de l'amour : la violence est du domaine de l'absolu. – Autres motifs sur l'amour, commentaires brutaux du premier, le signe phallique, le maladroit dessin d'enfant pervers, esquissant le contour pointu ou charnu de seins, la fente des lèvres secrètes, plus rarement la croupe ou la silhouette entière de la femme. Du visage ne perdure que le chignon caractéristique. Des dessins naïfs évoquent l'accouplement avec la pauvre fantaisie lubrique des cartes postales transparentes... Comment ne pas penser devant ces emblèmes obsédants qu'une sorte de culte phallique se perpétue nettement dans les bas-fonds de nos grandes villes ? L'éternité de l'amour s'écrit ; la permanence du rut et tout ce qu'elle comporte ici de souffrance est criée par ces dessins. M.A.V. ou M.V. veut dire *Mort aux vaches*. La phrase ou l'abréviation suit la plupart des signatures. Car il y a deux devoirs fondamentaux : aimer la femme, haïr l'ennemi. – Autre devoir, la solidarité. L'homme trahi jette à tout hasard, comme le capitaine d'un vaisseau qui coule jette une bouteille à la mer, son avertissement :

« *Dédé du Montparnasse est une tante.* » C'est signé d'un B.H. suivi de cinq points, et daté. Ou encore : « *Riri donné par l'Alsacien, 2 ans, vols* », histoire concise ! Beaucoup de noms suivis d'un tel énoncé laconique de faits.

Dans un angle du parquet de ma première cellule je trouvai profondément gravés ces mots : « *Plus que sept mois et je la tuerai.* »

Au-dessous une sorte de petit calendrier. L'enfermé chaque jour traçait un trait, à la fin du mois une croix. Il avait passé dans cette cellule cinq mois et deux jours.

... Les murs parlent aussi avec des voix actuelles. À peine la ronde est-elle passée qu'un faible bruit, grignotement de souris, fait dresser l'oreille. Trois petits coups discrets, une pause, trois petits coups encore. Un homme de l'autre côté de la cloison de pierre m'appelle. Je réponds : trois, pause, trois. Alors, réguliers, les coups s'espacent en longue série nette. Autant de coups qu'il en faut pour indiquer la lettre de l'alphabet. 16, p ; 9, i ; 5, e ; 18, r ; encore 18, r ; 5, e. Le frappeur s'appelle Pierre. Il faut une attention concentrée pour ne point se tromper dans le compte de ces petits coups pressés qu'on écoute en surveillant de l'oreille les bruits du corridor pour ne pas se laisser prendre. Au bout de longues minutes « Pierre de la bande des Quatre » m'a dit : « Bonjour. Tombé pour meurtre. Et toi ? »

Moi, je n'ai rien à dire à Pierre de la bande des Quatre. Cette conversation en bruits de souris, ce calcul alphabétique me lassent. Je frappe : « Adieu ! »

Et je retombe à mon silence. – Travaillons.

On apprend vite à connaître l'heure par les bruits de la prison. Un long remuement de gamelles annonce la prochaine distribution de pitance. Bientôt quatre heures, fin de journée. Des portes sont ouvertes et refermées précipitamment : passage du vaguemestre.

Tout à coup l'homme en marche s'arrête net, médusé. Une voix vient d'annoncer au bas de la galerie, à la table du gardien de service :

– Le 13^e-21, liberté !

Et, sûrement, le 13^e-20 comme le 13^e-22 sont secoués, là-haut, dans leurs alvéoles de ciment, d'un frisson glacé. Anxieux, le cœur serré, ils écoutent blottis contre la porte. Au loin, un pas pesant gravit l'escalier, se rapproche par la galerie. Voici, voici. À grands fracas la porte de la 13^e-21 s'est ouverte. Ce dialogue s'engage :

Une voix de basse indifférente :

– 13^e-21, Michaud, Oscar-Léon, c'est bien vous ?

Une voix palpitante, empressée, étranglée :

– Oui, monsieur le gardien, oui, c'est moi.

Le pauvre hère a entendu. Il sait. Mais il ne croit pas encore. Il a peur. Devant ce gardien moustachu à teint de brique, qui tient sa destinée écrite sur un bout de papier le pauvre hère voudrait s'aplatir en complaisances séductrices. Et il voudrait aussi lâcher son cœur prêt à bondir de la poitrine, crier :

– C'est moi ! *Moi ! Moi !*

La voix de basse reprend calmement :

– Prenez vos frusques. Liberté provisoire.

L'autre voix confuse, avec effusion, d'un ton d'écolier reconnaissant :

– Merci, m'sieur.

Ils s'en vont. On entend le pauvre hère raconter avec volubilité son histoire. Le 13^e-20 et le 13^e-22 se redressent taciturnes, le même pli sans doute barrant leurs fronts durs. Le 13^e-20 en a pour deux ans au moins. Le 13^e-22 en a pour dix ans...

Autre cri, au fond du corridor :

– 13^e-23, liberté !

Le 13^e-20 se mord les lèvres, se tord les poings. Le 13^e-22 jette autour de lui, sur la cellule assombrie de seconde en seconde, un regard égaré ; sa rage montante se condense en imprécations vagues :

– Ah ! les vaches ! Nom d'une bique !

Alexandre Dumas raconte dans un de ses romans une horrible exécution à Venise. Trois misérables devaient subir un supplice raffiné. Ils marchèrent calmement à l'échafaud, prêts à mourir, presque morts déjà au fond de leur âme. Un courrier apparut soudain, apportant la grâce de l'un d'eux. Alors ce fut chez les deux autres une révolte frénétique. Voir survivre leur était pire que la mort. Cette page de roman est d'une atroce vérité psychologique. – Ici, chaque annonce de libération procure à la plupart de ceux qui l'entendent une insurmontable secousse nerveuse. Les frustes en souffrent, malgré l'habitude, comme d'une soudaine blessure. Ceux qui se sentent frôlés par la libération, pour avoir été les voisins de celui qui s'en va, ressentent l'outrage d'une iniquité.

Les appels au parloir ont le même écho. Une effroyable jalousie ronge le cœur des abandonnés et des trahis quand leurs frères d'infortune sont visités par des proches. J'ai connu deux compagnons de cellule dont l'un vouait à l'autre une haine mortelle. Celui-ci avait été livré, par sa maîtresse, à la police. Celui-là recevait chaque jour de la sienne des lettres passionnées...

Au soir tombant, d'autres cris déchirent le silence.

L'heure s'écoulait morne. Tout à coup, du dehors, une voix vibrante a clamé :

– Bonsoir, les amis, bonsoir !

Une seconde d'attente. Toute la prison écoute. La voix véhémence plane et tournoie avec fureur :

– Didi de la Chapelle vous dit bonsoir ! Courage et du sang !

C'est l'adieu de ceux qui s'en vont. Parfois la révolte, punie le soir même de cachot, de quelque exaspéré qui reste. Appel, exhortation, promesse.

La farouche exhortation porte profondément. Ce cri-là, monté des bas-fonds de Paris atteste en vérité une tradition de courage et de sang.

Parfois parvient, le soir surtout, à l'encellulé quelque bruit de la rue. Une automobile a corné. La lointaine sonnerie d'un tramway retentit. L'image surgit, instantanée, de la rue allumée et de ce tramway. On voit les mains gantées de laine du wattman se poser sur le volant. On voit tout. On respire l'odeur de l'asphalte et de l'essence. Et tout s'abolit.

Dans le guichet rapidement ouvert de la porte, deux yeux sous une visière de képi apparaissent, disparaissent. On se sent muré vif. Selon que l'on est vieil enfermé ou novice, la tranquille grisaille de l'heure reprend plus ou moins vite sa tonalité normale.

La ville et la vie ne sont qu'irréalité.

Le réel, ce sont ces murs. Et ces cent soixante-deux petits traits de l'angle obscur du parquet sous la phrase gravée par un inconnu : « *Plus que sept mois et je la tuerai.* »

6. Le régime.

Un coup de cloche donne, à sept heures du matin, le signal du lever. Un quart d'heure plus tard, la porte de la cellule est ouverte par le gardien de service pour une rapide inspection. La couchette est relevée contre le mur, la literie réglementairement pliée. Un détenu en bourgeron¹⁰, accompagné d'un gardien qui ouvre devant lui le guichet des portes, y jette la *boule de son*, pain noir de 700 grammes, mangeable, la faim aidant. Une heure après, soupe du matin. La gamelle, qu'une main noirâtre passe par le guichet, ne contient en général qu'une portion assez abondante d'eau tiède, jaunâtre, où flottent quelquefois, pas toujours, de rares débris de chou. C'est légèrement salé. Quand on a très faim, et l'hiver, si la « soupe » est assez chaude pour réchauffer l'estomac, on y trempe le pain noir. Le plus souvent, les affamés mêmes jettent au w.-c. cette eau fade qui n'est ni aliment ni breuvage, plutôt rincure. L'administration délivre pourtant aux cuisiniers des quantités fixées de légumes secs, de graisse, voire de légumes frais. Mais, outre que l'application des prescriptions réglementaires n'est contrôlée que par un personnel intéressé à une pratique différente de la théorie, quantité de fricotages successifs, superposés finissent par réduire à la portion la plus congrue l'ordinaire des enfermés. Mal payé, le gardien de service à la cuisine ne se prive pas d'y chaparder. Avant lui, le sergent fourrier n'a pas délivré les quantités de vivres – pesées pour la forme, très vite, sous l'œil bienveillant du collègue ou complice du chef-cuisinier-détenu – sans quelque grattage préalable. Les cuisiniers-détenus soignent ensuite leurs intérêts. Il est naturel qu'ils se nourrissent le mieux possible et confectionnent pour des copains choisis des plats fins ou des paquets de provisions. Ils ont besoin d'argent. Un commerce habile d'oignons et de graisse, entretenu avec les condamnés pourvus d'emplois de confiance et même avec des gardiens pas fiers, leur procure les ressources désirées : ce qui reste d'aliments dans une soupe si bien écrémée sert d'abord au ravitaillement des gars du service général, puis à celui de leurs « poteaux ». En octroyant une faible récompense au distributeur habituel de soupe, on peut obtenir des gamelles dûment remplies de choux. Les pas-débrouillards et les sans-le-sou ne reçoivent que l'eau jaunâtre.

Vers quatre heures, deuxième repas. La même soupe, plus une écuelle de légumes, alternativement haricots, purée de pois verts, purée de pomme de terre, riz. Ces légumes sont cuits à l'eau, salés, apparemment sans graisse ; c'est bien la pitance, aliment sans saveur qu'on absorbe par nécessité. Les purées sont gélatineuses, luisantes comme une colle. On sert parfois des haricots rouges qui cassent la dent et font, jetés dans la gamelle de quelques centimètres de hauteur, un joli bruit métallique. Le jeudi et le dimanche, le peu de jus de viande que contient cette pitance administrative, suffit à la rendre délectable. Ce jour-là, aux légumes du soir s'ajoutent « 80 grammes de bœuf cuit », quelques minces rognures de viande froide enfilées, sur une baguette de bois blanc, ou un robuste tendon.

À la Santé, le régime alimentaire des prévenus est sensiblement plus mauvais que celui des condamnés de maisons centrales. L'administration tient évidemment compte des raisons suivantes. Les prévenus se divisent, au point de vue du régime

¹⁰ Blouse. (N.d.S.)

alimentaire, en trois catégories : riches ou de condition moyenne, assistés, abandonnés. Seuls lui importent à vrai dire les premiers, fréquemment visités par des avocats en renom, protégés par des députés, susceptibles d'attirer sur la Maison l'attention de la presse ; mais ils jettent ou refusent dédaigneusement la pitance. Ils sont autorisés à se faire apporter leurs repas du restaurant, ils reçoivent des bouteilles de vin et d'amples paniers de provisions. – Les moins fortunés, assistés, pourtant par des parents, se nourrissent de ce qu'on leur envoie du dehors et d'achats à la cantine, la pitance n'a pour eux qu'une importance secondaire. – Les abandonnés, sans argent, sans parents, boivent rageusement l'eau jaunâtre et tiède du matin, ont dévoré leur boule de son dès midi, sollicitent du docteur un quart de pain supplémentaire. Ces droit-communs, dont un avocat d'office expédie distraitement la défense inutile, n'ont pas de réclamations à formuler : on le leur fait bien voir. La moindre réflexion leur vaut quelques jours de cachot. Le gardien des punis leur dit avec un haussement d'épaules :

– Crève si tu veux ! Moi, je m'en fous !

Ils sont fixés. Ils crèvent, en effet, tout doucement, sans rien dire ; parfois rêvant des travaux forcés d'où l'on s'évade, où l'on se venge.

(« Ah ! je te jure, si l'chaouch m'enquiquine, je lui fous ma pioche dans l'ventre... »)

Les cris du soir – Courage et du sang ! – leur traversent la moelle épinière de longs frissons vivifiants.

La ressource existe de se présenter à la visite médicale. On obtient un supplément de pain, une ration d'huile de foie de morue, des pilules, des pilules de Dieu sait quoi !

Les moralistes comparent parfois l'exercice de la médecine à un sacerdoce. Mission du médecin, du prêtre, de l'avocat ; assistance aux malades, aux désemparés, aux victimes et aux coupables. Les murs de la prison franchis, qu'il reste peu de chose de ces vieilles hypocrisies ! Victime ou coupable, – subtile distinction ! – le prévenu qui ne peut payer n'a pas en réalité d'avocat. Quand, au quatrième ou cinquième mois de pré-tuberculose, les amygdales de l'affamé s'enflent douloureusement, quand l'otite lui entoure les oreilles d'une constante névralgie, il se fait inscrire pour la « visite du docteur ».

Un gardien rassemble vers onze heures les malades. Une dizaine de prévenus se rencontrent, une joyeuse surprise dans les yeux sournois et s'alignent dans le corridor du rez-de-chaussée. Tandis qu'on attend les derniers inscrits, l'homme à la joue enflée fait discrètement la connaissance du variqueux qui se plaint de ne pouvoir marcher ; un poitrinaire toussote en contemplant dans son mouchoir le crachat sanguinolent de l'exhibition duquel il escompte l'octroi d'une drogue réparatrice. Un financier véreux, enchanté d'échapper pour quelques minutes à la solitude cruelle aux ex-viveurs, engage une conversation hâtive avec le grand Jadin à l'œil narquois (« Tu sais, Jadin, du cambriolage de Bagnolet... »), lequel ne se rend à la visite que pour de fines combines...

« En route ! » – en file indienne sous la conduite d'un gardien. Devant la cellule du rez-de-chaussée servant de cabinet médical, nouvelles rencontres, échanges de furtifs signaux, passage de main en main de missives très confidentielles recélant plus d'un secret de crime – et aussi plus d'un message d'amitié. Rencontres et correspondance

font tout l'intérêt, même purement médical, de la visite au *toubib*. Des neurasthénies se calment dans ces minutes de contact avec *d'autres hommes*.

Une table blanche. Dessus, un grand registre. Attablé derrière, un monsieur en blouse blanche, flanqué des deux côtés de détenus-infirmiers debout. Une sorte de tribunal administratif. Un gardien appelle les malades.

– Pirard, Marcel...

Pirard, Marcel, se détache de la paroi grise du corridor et surgit devant la table du *toubib*, encore occupé du précédent (Crispin, Gustave-Léon, 22 ans, bronchite), pour lequel il écrit attentivement dans le grand registre, à la colonne des *prescriptions* : « teint. iode ». Huitième *teint. iode* pour aujourd'hui : novembre ! Sans détacher les yeux de son registre où il lit les mentions consacrées à Pirard, Marcel, le *toubib* questionne :

– ... quoi vous plaignez-vous ?

Pirard, Marcel, charretier de son métier (au registre : « coups et blessures » ; il a cassé le manche de son fouet sur l'échine d'un tâcheron malhonnête), a, deux jours durant, préparé sa leçon. La cellule le rend fou. Il ne peut plus dormir, il a des sueurs froides, des cauchemars, des bourdonnements d'oreille, il n'en peut plus ! Il voudrait qu'on le « doublât », c'est-à-dire qu'on lui donnât un compagnon, un homme vivant à qui parler, tandis que ces murs, ces murs nus, vides, muets, froids, le détraquent... Mais comment tout dire en cette minute qui file !

– M'sieu l'docteur, j'sais pas c'que j'ai : je déménage...

Les deux infirmiers – deux augures – debout derrière le médecin, ont un léger sourire indigné. Encore un carottier ! (« Y déménage ! Non, mais ce que ça nous est égal, mon vieux ! »). Le docteur a d'abord levé la tête, mais s'est aussitôt rappelé qu'il y a quarante-sept hommes inscrits à la visite ce matin et que c'est le vingt-troisième seulement. Sans même avoir vu Pirard, Marcel, le docteur précise lui-même :

– Maux de tête ?

– Oui, c'est ça, m'sieu l'docteur ! murmure Pirard, Marcel, ravi.

Déjà, on le pousse doucement dehors. Le docteur inscrit à la colonne *prescriptions* : bromure. On appelle Maekers, Henri. Chaque visite dure 40 à 60 secondes. Le temps nécessaire à remplir d'un gribouillage rapide la colonne des *prescriptions*. – Pirard, Marcel, regagne sa cellule avec abattement. Il continue à « déménager » sans bruit jusqu'au jour – si son instruction se prolonge – où nous l'entendons se ruer en fureur contre la porte, se cogner la tête aux murs, hurler comme un fauve. Alors, on l'assomme un peu, on le douche, on le fourre au cachot ; puis on le « double » sans intervention médicale.

Je n'ai jamais vu le *toubib* ausculter un patient.

Mais il arrive qu'un détenu soit trouvé mort dans sa cellule – de mort naturelle.

Le règlement ordonne une promenade de vingt minutes chaque jour : on a le droit de la refuser. Je l'ai quelquefois refusée par horreur des crachats.

La promenade a lieu dans des préaux de quatre à cinq mètres de large sur huit à dix mètres de long. L'ensemble des bâtiments de la Santé forme un vaste quadrilatère dont les préaux de promenade occupent le milieu. Une vaste cour est divisée en

compartiments à peu près égaux, tous fermés, certains fermés de trois côtés de muraille, sur le quatrième d'une grille donnant, à deux mètres cinquante, sur les fenêtres des cellules intérieures du rez-de-chaussée. Un promenoir couvert circule au-dessus de ces préaux, fort semblables à de médiocres cages à ours. En haut, le gardien ; vingt hommes peuvent prendre l'air sous ses yeux sans sortir de leur complet isolement. Une partie des préaux est couverte.

On traverse dans un fracas de portes claquées les corridors ; on voit filer devant soi un voisin de cellule ; on se trouve subitement dans la cage à ours. Paysage de murs couleur de terre ; au-dessus, les bâtiments rectilignes, couleur de terre aussi, avec leur infinité de petites fenêtres grillées. On observe celles qui sont ouvertes ou fermées.

De sept à dix heures, neuf hommes ont passé par ce trou ; le dixième trouve le ciment littéralement criblé de mégots, de muquosités verdâtres. J'ai souvent résisté à la tentation de ces vingt minutes de respiration à ciel ouvert, tant la répugnance nerveuse que me causaient ces glaires était grande. – On tourne vingt minutes dans les cages parmi les crachats. Il arrive qu'un billet roulé en boule saute par-dessus la muraille, ou qu'une voix appelle du côté de la grille... Rentrant, l'on est pris à la gorge par l'odeur de renfermé de la cellule.

Deux fois par semaine, les parents des enfermés se rassemblent un peu avant l'heure devant les portes de la prison, formant de ces attroupements singuliers, comme il en est aussi, aux jours de visites, aux seuils des hôpitaux. Dans ces groupes où l'on se parle bas, où commencent des désolations, où s'isolent les mutismes accablés, les femmes sont le nombre, et les femmes âgées dominent. Toutes ont l'air de veuves. Tous les vieux venus du faubourg avec un panier à provisions ont des faces endeuillées. Une gêne plane sur les gestes, une honte voile les regards. Des sympathies se nouent. La mère du cambrioleur dévisage fortuitement, d'un regard chargé d'inexprimable commisération, la mère de l'assassin. Personne n'ose parler à voix haute ; les mains désœuvrées tremblent autour des paquets de vivres et de linge. Des braves gens ont peur d'être reconnus là par un voisin qui passerait.

Le parloir est fait de deux séries de compartiments grillés, se faisant vis-à-vis, séparés par un intervalle d'un mètre environ de largeur. – La mère s'assied dans le compartiment côté greffe. Le fils s'assied dans le compartiment côté détention. Ils ne peuvent se toucher. À peine peuvent-ils se voir, à peine s'entendre. Chacun colle son visage au treillis poussiéreux. Des deux côtés les yeux s'enfièvent à vouloir distinguer dans la pénombre les traits familiers. *L'autre est là*, charnel et spectral, présent et inaccessible. Ces compartiments cloisonnés se suivent en longues séries parallèles. Un tumulte confus de voix, de sanglots, de soupirs, de cris, d'exclamations, d'objurgations, de recommandations, les emplît, qu'il faut dominer pour lancer un mot de grille à grille. On sort de ce hurloir la tête bourdonnante, pleine de clameurs. Mais que de pardons, que de promesses, que de douleurs, que d'espoirs désolés croisent là leurs essors pénibles – et s'abattent là, lourdement, les ailes cassées, dans la glu...

Un homme, une femme. Lui : de splendides épaules d'athlète, un cou bas, un front bas de force ramassée, une sorte de feu noir dans les trous profonds de l'arcade sourcilière. Lui, la terreur. Meurtrier. Elle, souple et féline de la croupe aux seins, au

chignon doré. – Elle l’amour, vendu la nuit, donné le jour, fausse « sœur » venue aujourd’hui contempler son homme et lui crier :

– Je suis tienne, tu vois ! Jusqu’au fond de moi ! T’es mon homme ! Elle est tout entière collée au tamis, projetée vers lui. Puisqu’il a, pour elle, rougi son couteau ! Lui, les dents serrées, fixant un regard trouble sur cette bouche offerte, donnée, mais irréaliste, murmure avec l’affectation du dédain de l’amour qui sied aux mâles :

– Tu m’enverras du tabac.

À droite, il y a une mère et son fils.

Vingt minutes. La mère un peu plus pâle sort, d’un pas hésitant, de sa cage. Elle est comme ivre. Le chapeau lui a glissé sur l’oreille. Les yeux humides brûlent, la lèvre inférieure tremblote. – Elle aurait honte de pleurer là devant « les gens ». Elle est pressée de sortir : « La rue me fera du bien ». Elle pense – et les murs de la geôle tournoient autour d’elle, anguleux, cassés, obliques, tombants...

– « Ainsi, c’est vrai, tout est vrai, tout ce que les journaux ont raconté. Mon Dieu ! Mon pauvre petit Marcel ! Mon pauvre petit Marcel !... »

... Il s’en va, de son côté, titubant un peu, lui aussi, accrochant encore les yeux à l’image d’un douloureux visage de vieille maman naufragée. Sa confession hurlée continue de trembler dans sa gorge. Mais c’est fini ; fini. Quel soulagement ! Elle sait tout maintenant, tout : qu’il a fait ça pour devenir aviateur...

Dans sa cellule, il trouve le présent des mains maternelles : un pot de confiture, du pain blanc, une boîte de sardines que l’on vient d’ouvrir. Une chemise propre. La chemise est tachée d’huile.

Dans les cellules voisines, des jalousies d’abandonnés sont secouées par le fracas de la porte verrouillée.

De temps à autre passent des inspections. Dans l’encadrement de la porte se carre un monsieur à képi galonné. Derrière lui, le gardien de service, le gardien-chef chamarré du poignet à l’épaule ou quelque gros brigadier.

– Avez-vous des réclamations à présenter ?

Je n’en ai pas. Personne n’en a. Nul ne tient à se mettre à dos des autorités toutes puissantes. Le mince garçon blême que son gardien a l’habitude de traiter matin et soir de « s’pèce de salopiau ! », – bien heureux quand il ne lui fourre pas « en douce », un perfide coup de clef entre les épaules, – considère, plein de déférence, le képi brodé de trois doigts d’argent, louche vers le muflé carré de son tortionnaire, regarde avec des yeux haineux de bête aux abois – et se tait.

Défense de siffloter, de chantonner, de se parler à haute voix, de faire aucun bruit. En cellule la discipline est, semble-t-il, facile à observer. Les punitions de pain sec, privation de cantine, cachot même, sont pourtant distribuées chaque jour à un lot constant d’encellulés, la plupart coupables d’avoir tenté de communiquer entre eux soit par la frappe, soit par écrit, soit autrement encore. L’usage du « téléphone », par exemple, est sévèrement réprimé. Les water-closets communiquent avec des tuyaux d’écoulement reliant perpendiculairement les étages ; de sorte qu’en parlant dans

l'orifice on peut être entendu aux étages inférieurs et supérieurs. Par ce « téléphone » original, de véritables conversations sont possibles, quoique troublées par d'intempestives chutes d'eau et exigeant une grande habileté : le tout est de parler assez haut pour être entendu à l'étage sans l'être dans la galerie de surveillance...

Le règlement pourrait se résumer en trois mots catégoriques : *Défense de vivre !*

Mais peut-on faire défense de vivre à des vivants ? Du poids de ses puissants édifices de pierre, de ciment et de fer, la prison massive affirme qu'on le peut.

L'affluence des détenus ne permet pas à l'administration pénitentiaire de respecter le principe de l'isolement. Le menu fretin des délinquants échappe, faute d'un nombre suffisant de cellules, à cette torture particulière. On met trois hommes ensemble. Il n'y a qu'un lit : deux étendent leurs matelas sur le parquet. Je n'ai passé que deux jours à ce régime. Certes, quels que soient ses inconvénients, il présente généralement un grand avantage : la démence, résultat inévitable de l'isolement désœuvré, en est quelque peu reculée. Mais, pour l'homme capable de se maîtriser et de fournir un effort cérébral systématique, mieux vaut la solitude. Le triplage peut même lui devenir intolérable.

Le hasard réunit trois hommes dans une cellule. Quels que soient leurs disparates, il faut qu'ils se supportent, dans une promiscuité de tous les instants, vingt-quatre heures par jour. – Rare le jour où sur trois l'un au moins n'a pas le *cafard*. Celui-là, rageur ou morne, aux prises avec lui-même, exhale une sorte d'invisible poison. On a pitié de lui. On souffre avec lui. On le déteste. On est gagné par son mal. – S'il y a parmi les trois un privilégié, bien assisté par ses proches, une jalousie haineuse plane sur chacun de ses mouvements, tandis qu'il boit le vin de l'iniquité, tandis qu'il lit la lettre qu'un autre ne reçoit pas. – S'il y a un famélique abandonné, il arrive que la faim et la haine s'installent avec lui, aux côtés des deux autres enfermés. La présence d'une brute remplit la cellule de reniflements, de crachements, de rots, d'odeurs nauséabondes, de gestes infects.

Le cube d'air, à peine suffisant pour un, est si insuffisant pour trois qu'au vrai l'air ne se renouvelle jamais. On se lève, le matin, dans une odeur rance, faite d'exhalations avariées. L'âcreté, d'abord bienfaisante, puis asphyxiante, du tabac s'y mêle. Un brouillard bleuté remplit ces quatre mètres d'espace où déambulent et gesticulent, fantomatiques, trois hommes. L'être humain dégage une senteur animale qu'il faut beaucoup d'hygiène pour ne point corrompre. La cellule s'emplit d'une chaude puanteur.

Chacun y satisfait ses besoins à la face des deux autres. – Mais la pire promiscuité n'est peut-être pas celle des corps. C'est de ne pouvoir demeurer en tête à tête avec soi-même. De ne pouvoir soustraire son visage à la lecture d'autrui. De livrer, avec ses tics, le secret d'une vie intérieure bêtement troublée à chaque seconde. De ne pouvoir travailler.

7. L'ensevelissement et la victoire.

Comment s'éteint la pulsation de la vie ? C'est inexprimable : à la longue. Indéfiniment répétées, les mêmes sensations s'émoussent. On perd le compte des heures et des journées. Ce qui émouvait ou affolait aux premiers jours n'émeut plus. Noyade ? Enlèvement ? Une torpeur s'insinue dans les veines, entre les tempes : toute la vie prend la teinte d'ocre pâle de la cellule. Pas plus qu'on n'échappe à ses quatre murs, on n'échappe à la torpeur. Le rythme de la vie intérieure se ralentit. Je reparlerai des exaltations. Leur rythme est lent aussi ; elles viennent et passent sur ce fond uniforme sans rompre la grande torpeur.

L'homme redevient puéril. Des joies lui reviennent de la septième année d'enfance. Grégori Gerchouni, qui fut un révolutionnaire intrépide du temps de la première révolution russe (1905), a raconté quelle joie ce lui fut de recevoir, dans sa cellule de condamné à mort, un morceau de savon. Il n'en faut pas tant ! J'ai connu – et d'autres hommes m'ont dit l'avoir vécu aussi – le drame profond de l'apparition et de la disparition d'un rayon de soleil. – Dans un angle, au plafond, vers dix heures du matin, apparaît un rectangle de soleil : quelques centimètres carrés. La cellule et l'encellulé en sont instantanément transformés. Le rectangle s'allonge, devient un rai. Cette présence de la chaude lumière, qui n'éclaire pourtant ni ne réchauffe, procure une émotion à vrai dire indicible. Le pas redevient alerte, l'échine se redresse, la journée se colore d'un heureux présage. Mais le rai de soleil s'allonge, s'amincit. Ce peu d'or vital devient un fil ténu près de se rompre. Sourde anxiété. Le fil s'est rompu. L'homme puéril a froid.

Bientôt l'on découvre qu'il y a le rêve. Opium. Et ce chemin aussi mène à l'aliénation mentale. Comme tous les chemins de la cellule.

L'irréalité du temps est palpable. La seconde tombe avec lenteur. D'une heure à l'autre, quel espace incommensurable ! Quand à l'avance on se dit que doivent s'écouler ainsi, identiquement six mois – ou six ans – c'est un effroi, comme devant un abîme. En bas, des brumes dans l'ombre.

Pour ne pas perdre la notion du calendrier, il faut compter attentivement les jours, marquer chacun d'un trait. Un matin, on s'aperçoit qu'il y a quarante-sept jours – ou cent vingt ou trois cent quarante-sept ! – que c'est, en arrière, un chemin droit, sans le moindre accident, incolore, insipide, insensé. Pas un point de repère ne s'y offre au regard. Des mois ont passé, identiques à des jours ; des jours passent identiques à des minutes. Le temps à venir est effroyable. Le temps présent est lourd de torpeur. La minute est parfois merveilleusement – ou atrocement – profonde. Cela dépend dans une certaine mesure de soi-même. Il y a des heures rapides et de très longues secondes. Le temps passé est nul. Aucune chronologie de faits ne l'arrêtant, la durée extérieure n'existe plus.

On sait que les jours s'ajoutent aux jours. On sent la torpeur de plus en plus égale, le souvenir de la vie s'atténue. Ensevelissement. Chaque heure est comme une pelletée de terre tombée sans bruit, doucement, sur cette tombe.

La première journée de cellule contient en raccourci les mois, les années, les décades qui la suivront, jusqu'à la mort qui est peut-être au bout et dont on vit maintes fois l'angoisse. Les effets du régime cellulaire se développent suivant une courbe uniforme ; je suis enclin à admettre que seul le rythme de leur développement varie selon les individus.

Trois phénomènes surtout les caractérisent. – *L'exaltation*, dont les causes peuvent être futiles jusqu'à l'insignifiance totale. J'ai connu des détenus qui, dans l'attente d'un échange de regards pendant une corvée, vivaient vingt-quatre heures ou plusieurs jours le rayonnement de la joie intérieure. Une visite d'un quart d'heure suffit à remplir de longs jours d'attente, puis de longs jours de souvenirs. Un mot, un geste, un détail alimente infiniment la flamme intérieure. Quels événements, les lettres ! Les anciens combattants doivent se souvenir de ce qu'étaient pour eux, dans les tranchées, semblables à bien des égards aux prisons, ces petits rectangles de papier couverts d'écritures familières et venant de *l'autre monde*, – du monde étrange, comme un conte, des vivants... Ils savent quels fronts s'assombrissaient après le passage du vaguemestre, quels visages rayonnants ou tragiques s'inclinaient sur les lettres. – L'exaltation de l'enfermé revêt les formes les plus variées. Ce sont, je crois, le plus souvent, l'exacerbation des attachements et du désir sexuel, des sentiments affectifs, de l'instinct de conservation, de la foi religieuse ou de la conviction. L'exaltation est suivie, par voie de réaction, de périodes d'atonie. Accablement ; torpeur grise, indifférence. Je crois que l'exaltation est propre à la *période* – plus ou moins longue – *de lutte* et finit, quand l'homme échappe à quelque détraquement décisif et n'offre pas une résistance au-dessus de la moyenne, par être à peu près définitivement supplantée par un état de vie ralentie, végétative, ne comportant plus ni vive souffrance ni vive joie. J'ai ainsi connu des condamnés étonnamment placides dans leur 6^e, 7^e ou 10^e année de réclusion.

L'obsession naît de l'exaltation. Une idée, une image s'imposent au cerveau à la fois anémié et enfiévré. Dans l'absence de contact avec la réalité extérieure, dans l'irréalité de cette existence morte, dans la ruine des anciens équilibres mentaux, l'idée fixe s'installe, souveraine. – Il y a ceux que hante, hallucinant, un souvenir charnel : presque tous les mâles. Ceux que de persistantes hantises sexuelles amènent à une lubricité morbide. Ceux que la jalousie tenaille jour et nuit, nuit et jour. Quand on leur parle, ils ne comprennent pas tout de suite, « reviennent de quelque part » avec une subite rougeur, sont ravis de la diversion inespérée. À peine moins nombreux, il y a les obsédés de l'Affaire qui ne cessent de peser, soupeser, analyser, approfondir les minutes de leur dossier imaginaire. Ce sont les vrais « coupables », noyés qui se cramponnent à des fétus de paille. Ils rédigent, infatigables, de longs mémoires, soulignant à doubles et triples traits des arguments « essentiels », arguant du Code appris par cœur, entassant les moyens de défense, jusqu'à l'absurde, parfois jusqu'à l'aveu indirect, mais irréfragable, de ce qu'ils nient. – Il y a ceux que dévore l'obsession de la mort – et ils mourront dans la prison. Car la peur de la mort est déjà l'attrance de la mort, la défaillance de l'organisme, la mort même. – Ceux qu'une anxiété désespérée tend sans cesse vers quelqu'un, ailleurs, par delà ces murs. Obsession de l'accident, certitude absolue – insensée – de la mort d'autrui. – Il y a les obsédés de la haine, exécrant un juge, une « bourrique », une « tante », une « femelle ». Ce sont eux qui, après la prison, tuent. Ceux-ci ne meurent jamais en prison. On peut vivre de haine et de meurtre.

Les *manies* et les *superstitions*, coutumières à divers degrés, chez tous les enfermés, sont phénomènes connexes à l'obsession. Le lien entre ces aspects variés de la rupture de l'équilibre intellectuel, de l'anémie de l'intelligence et de la volonté, est parfois apparent. Obsédés par le souci de leur défense, nombreux sont les prévenus qui, très promptement, – en quelques mois, – sont atteints d'une sorte de manie de la procédure. Ils connaissent à fond le Code. Ils citent les paragraphes, les articles, les interprétations, la jurisprudence. Ils y découvrent de nouveaux moyens de défense. Ils sont incapables de soutenir une conversation de quelques instants sans la ramener à l'Affaire et citer tel paragraphe de la loi. Les auteurs de mémoires ont la manie d'écrire. Longtemps après leur condamnation, parfois dans la sixième ou dixième année d'une peine, ils écrivent, écrivent encore – sollicitant la révision, – et cela confère un sens à leur vie ; – et ils récitent par cœur, avec une ardeur volubile, leurs arguments irrésistibles. L'insuccès ne les décourage pas. Mais une autorisation d'écrire refusée les plonge dans la fureur ou le désespoir. – Une foule de petites manies moins absorbantes finissent par régler la vie du détenu, nées, celles-là, de l'impossibilité de donner emploi à la volonté normale. Le peu d'objets personnels qu'il possède sont classés, disposés d'une façon invariable : un bouleversement de cet ordre ménager le met hors de lui (bien informés de cette faiblesse, les gardiens usent largement de ces exaspérantes petites provocations que constituent les fouilles de cellules et d'ateliers). Il enfile ses vêtements d'une certaine façon, il a sa façon de se boutonner. En cellule il a sa façon de marcher ; tant de pas dans tel sens. Jamais dans un autre...

Plus malaisées à connaître sont les superstitions intimes sur lesquelles des confidences seules peuvent faire la lumière. Mon impression est qu'elles sont très communes, surtout chez les hommes qui ont un certain développement intellectuel. – Il semble que plus le mécanisme cérébral est complet, affiné, perfectionné, et plus il est sujet à des détraquements. – Les brutes y échappent le mieux. Rare est celui qui n'a pas la superstition des dates fastes ou néfastes ; – des rencontres ; – des rêves ; – des nombres ; – des incantations mentales. « Si je compte trois fois jusqu'à onze avant le prochain claquement de porte, ce sera bon signe. »

Le développement du mysticisme est fréquent, mais comme un phénomène nettement anormal. Le retour aux pratiques religieuses chez les prévenus et les condamnés ne s'explique d'habitude que par le besoin de distraction et l'espoir d'une protection ou de minimes avantages. Les vrais croyants sont aujourd'hui assez rares. Un certain mysticisme assez pauvre est, en prison, le partage de presque tous ceux auxquels se posent les grands problèmes de la vie. Le régime tend, de façon continue, à diminuer la raison, à abolir la volonté, à oblitérer la personnalité, à déprimer, accabler, user, torturer. Pour ne pas retomber plus ou moins à des formes primitives de l'esprit religieux, il faut un travail intellectuel assidu à peu près impossible – ou des convictions faites, d'une vigueur exceptionnelle.

La seule réaction saine de l'organisme contre ces emprises incessantes, multiples, insidieuses, harcelantes de la folie, c'est la joie.

Nous avons tous une énorme puissance de vitalité. Un tel amour de la vie nous pénètre qu'il suffit parfois de la moindre impulsion extérieure, pour qu'instantanément monte en nous la flamme de la joie. Et nous sommes élevés au-dessus de nous-mêmes, du présent, du désespoir, de la prison. – Je demandai autrefois à un camarade dont je connaissais bien la vie d'écrasé, remplie par la

misère, une lutte sauvage dans les bas-fonds des grandes villes, et la prison, – au droit commun naturellement, – quelle avait été l'heure la plus heureuse de son passé. Il me répondit :

– C'est à la Maison d'arrêt de V..., une nuit de Noël. J'étais seul. Il faisait chaud. J'avais un bon livre et du vin... Je me suis tout à coup senti si bien, si calme, si content de penser, si content de vivre...

Chez ceux qui se défendent avec succès contre le détraquement, l'intensité de la vie intérieure amène à une conception plus haute de la vie, à une conscience plus profonde du *moi*, de sa valeur, de sa force. La victoire sur la geôle est une grande victoire. On se sent par moments étonnamment *libre*. On sent que, si cette torture ne vous a pas brisé, rien ne pourra plus vous briser. On oppose en silence à l'énorme machine pénitentiaire la fermeté et l'intelligence stoïque de l'homme plus fort que la souffrance de sa chair et plus fort que la folie. – Et, quand un large rai de soleil inonde la fenêtre à barreaux, quand une bonne nouvelle arrive du dehors, quand on a réussi à remplir la morne journée de travail utile, il advient qu'une joie inexprimable monte en vous comme un hymne.

Les gardiens s'étonnent d'apercevoir à travers le judas un front rayonnant et des lèvres au mutisme insolite : car toute la joie de vivre y affleure en un cri retenu.

8. On vit pourtant...

La cellule où je devais vivre le plus longtemps – un an – m'éblouit quand j'y entrai. Une haute et large fenêtre rayée de noir par les barreaux, y déversait, me sembla-t-il, une abondante lumière. Deux mois de séjour dans une cellule plus terreuse m'avaient déjà atrophié la vue. Les vitres ondulées ne laissaient entrevoir que confusément, de l'autre côté du chemin de ronde, la muraille grise. Le vasistas ouvert, je pouvais en me plaçant d'une certaine façon découvrir, haussé sur la pointe des pieds, un triangle de ciel : moins d'un décimètre carré. L'été surtout, je contemplais souvent, comme du fond d'une fosse, ce ciel émouvant : qu'il fût de ce bleu léger – nuancé de gris cendré – des ciels de Paris après la pluie ; – blanc et lourd quand stagnant les brumes ; – lumineusement, implacablement bleu, de ce bleu dur qui a fait clamer un poète.

Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?

Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !¹¹

et qui me bouleversait brutalement, toute « littérature » abolie. C'était une sensation inexprimable. Quelle part y était plus grande, de joie, de souffrance à la fois réfrénée et cultivée, de sérénité à la fois profonde et active ? – Peu importe.

L'hiver, un squelette d'arbre défeuillé dressait au-dessus de la muraille les ratures confuses de ses branchages. Je pensais : « C'est le boulevard. » Je ne savais pas lequel. Le chauffage central ne fonctionnait guère. On était transi plusieurs heures par jour. L'électricité s'allumait tôt ; mais la lampe, faible et placée trop haut, ne laissait tomber sur le livre qu'une lumière insuffisante. Les yeux brûlaient. Cela valait mieux pourtant que le jour noyé de cendres.

Mon tour de promenade survenait parfois de bon matin, vers huit heures. Tourner d'un pas agile, en cage, mais à ciel ouvert, dans l'air froid, dans la pénombre du petit jour. Horizon fermé : le quadrilatère des bâtiments rectilignes, massifs, noirs ; sur ce fond de maçonnerie obscure rougeoient les rangées de fenêtres oblongues à barreaux. On dirait une bizarre fournaise vue du dehors. – Il arrivait qu'un cri pantelant s'accrochât quelque part à ces barreaux. Un homme, hissé dans son alvéole de briques et de ciment, par un véritable exploit d'acrobate, à sa fenêtre, hurlait à la lumière, à l'air libre. Les hurlements s'éteignaient, reprenaient, expiraient ainsi qu'une flamme courbée par le vent, qui va s'éteindre. On devinait la lutte des *gaffs* et du désespéré, assommé d'abord, entraîné ensuite vers le cachot.

Autre événement, le passage du chat. Ce chat de prison était une bête exécration, exécrationnellement intelligente. Il se faufilait avec une insolence experte dans les préaux. Jamais il ne prêtait attention à un homme ; il dévorait sans se presser les restes d'aliments qu'on lui apportait. Et s'en allait, inexpressif, indifférent, sans un ronron amical pour l'homme penché sur lui avec l'insondable surprise de palper une petite vie tiède, élémentaire, libre et vaguement féminine. Quand on n'avait rien à lui offrir,

¹¹ Poème de Mallarmé, *L'Azur*. (N.d.S.)

le chat passait sans un regard. Les pierres de la prison semblaient avoir déteint sur son pelage d'un blanc sale.

À la veille et au début du printemps il y avait parfois – chance exceptionnelle – la merveilleuse chaleur du premier soleil printanier. Si l'on fait tomber un rai de lumière sur une goutte d'eau soumise au microscope, on voit les infimes organismes qu'elle renferme se rassembler dans la lumière. Une cour de prison tachée çà et là de soleil m'a souvent rappelé cette expérience ; et les hommes grelottants dans leur rayons de soleil, blêmes et joyeux, m'ont fait penser à des vibrions...

Le profil des murs ne permettait presque jamais que le préau fût tout entier baigné de soleil ; mais un coin de la cage cimentée était doré. Là se tenait l'homme : vieillard au collet relevé, souriant, les yeux glauques, à la chaleur revenue ; jeune condamné heureux de dégourdir ses membres en quelques mouvements de gymnaste ; malade frileux, contenant ses frissons, aspirant par tous ses pores la bienfaisante lumière. J'éprouvais dans tout l'organisme la sensation d'un brusque « coup de fouet ». L'imagination battait la prétentaine. Afflux de vellétés, de volontés, de souvenirs, de rêves, de projets de travail ; réveil des rythmes intérieurs...

Vibrions que nous sommes !

Puis, au-dessus du mur de ronde, à l'endroit où les branches raturaient confusément la blancheur du ciel, apparaissaient les taches vertes du feuillage.

Un jour, un de mes bien rares visiteurs chercha des yeux ce feuillage lointain et s'exclama :

– Pourtant les marronniers sont en fleurs !

Nous fixâmes ensemble à travers la vitre laiteuse ces taches vert-clair, et nous finîmes par leur discerner des bordures blanches comme d'immobiles flocons de neige. Il y avait là des fleurs. Tant qu'elles furent là, quoique à demi invisibles, je les saluai plusieurs fois par jour. Je reconnus plus tard, au vert intense, noirci, du feuillage, qu'elles n'étaient plus ; mais de toutes les fleurs que j'ai vues de ma vie, celles-là – que je n'ai point vues – m'ont laissé le plus prenant souvenir.

... Nos yeux ont besoin de couleurs. De n'avoir pendant des saisons entières aperçu d'autres couleurs que cette tache verte d'un inaccessible feuillage, je finis par éprouver un obsédant *désir de couleurs*. Les lettres que je recevais étaient parfois contenues dans des enveloppes doublées de papier de soie rouge, violet, bleu, vert. Ces lambeaux de couleurs servirent de signets pour mes livres. Ce me fut une joie des yeux que de découvrir entre deux pages un rectangle rouge. Pareil à un enfant, j'éparpillais parfois sur ma table ces couleurs. Ou je fermais les yeux pour me souvenir d'une étoffe éclatante...

9. Rencontres.

Aussi complet qu'on veuille l'isolement, des communications finissent par s'établir entre encellulés. On fait des rencontres, on entrevoit en se rendant à la promenade des voisins. Dans le préau une « babillarde » roulée en boule et alourdie de mie de pain vous est jetée. Des sympathies naissent, des correspondances se nouent...

J'eus pendant de longs mois pour voisin un blême condamné, large et trapu, qui avait une grosse tête de Pierrot désolé. Je ne désirais point de relations. Il força mon indifférence en m'appelant, pendant une promenade.

– ... coûte ! y a bon !

Nous étions dans deux préaux différents, des deux côtés d'un mur mitoyen. Chaque fois que le surveillant, en marche dans la galerie circulaire au-dessus de nos têtes, passait à l'autre bout de la vaste cour, nous avions bien trente secondes pour causer. « Y a bon ! »

J'entendais mon voisin rire tout bas, de l'autre côté du mur.

– T'écoutes ? – Oui ? Ben, y a ton copain B... qu'a tué le chef de la Sûreté... *Oremus*¹² !

De « mon copain B... » je ne savais rien depuis plusieurs mois, sinon qu'on le traquait de refuge en refuge et qu'il vendrait chèrement sa vie. – La voix joyeuse refoula mes interrogations :

– J'en sais pas plus, mon vieux. C'est un gars du service qui m'a dit ça. Y rigolent tous. Y sont joyeux comme des p'tites femmes d'puis qu'y savent ça. T'les entends les mômes, chaque soir ?

Je les entendais... Les soirs étaient beaux, lourds, étoilés, de ces soirs d'été où l'on se sent enveloppé de toute la chaleur et l'ardeur élémentaire de la vie. À dix mètres de nos fenêtres, sous le pesant feuillage des marronniers, des couples se perdaient dans l'ombre du boulevard désert. Et nous entendions souvent des rires perçants de jeunes femmes, de ces rires prolongés qui sont des détentes nerveuses dans la défense et la caresse et le trouble jeu du désir.

– Tu les entends, dis ?... C'qu'elles s'en paient, hein ? les garces, du bonheur !...

Comme pour sceller entre nous l'entente d'une joie commune liée à une commune souffrance, mon voisin conclut sans transition :

– ... Ça fait tout de même rudement plaisir qu'y soit bouzillé, *l'autre*.

La glace était rompue. Nos relations devinrent amicales. Apache authentique, le Pierrot désolé purgeait sa quatrième condamnation pour vol : dix-huit mois, je crois. D'autres procès s'instruisaient contre lui. Une condamnation à deux ans était en suspens appel interjeté. Au bout, rien, sauf la mort ou le miracle. Il croyait doucement, sans ardeur, au miracle : l'évasion ; et il faisait durer « le plaisir » d'être ici, à la Santé, vêtu de droguet élimé, passant ses journées à confectionner des

¹² Prière, oraison. L'événement évoqué est la mort de JOUIN, sous-chef de la Sûreté, tué par Bonnot le 24 Avril 1912, à Ivry. (N.d.S.)

éventails en papier, réussissant à fumer un peu en cachette, recevant des lettres de « sa femme ».

– Tout ça ensemble, t’comprends, çà m’fra bien cinq ans et la Guyane. Une fois là, j’tâcherai de les mettre...

– Combien de fait, déjà ?

– Huit mois, mon vieux, et sans bouffer...

Il gagnait quelques centimes par jour, qui s’en allaient en tabac illicite. Mais, trois fois par semaine, j’entendais le vaguemestre déverrouiller bruyamment sa porte, – et je savais alors sa joie muette, fusant en un long petit rire étouffé, sa joie de Pierrot désolé, sa joie allumée par un petit carré de papier rose...

Elle illuminait tellement son existence sans issue, cette joie, qu’il m’en fit la confiance détaillée. Non sans s’être préalablement assuré qu’il n’allait rouvrir aucune plaie, attirer aucune blessure (« T’as une femme aussi, pas ?... j’entends le vaguemestre tous les jours, quand y vient chez toi... Je m’suis dit : Y a qu’sa femme qui peut lui écrire si souvent... »). Il me jeta, par-dessus le mur du préau, quelques-unes de ses précieuses lettres. Elles étaient écrites d’une grosse écriture inexperte, pleines de « mon p’tit homme chéri » et de « ta femme pour la vie ».

La femme qui les écrivait errait chaque jour, à partir de cinq heures, provocante et l’œil aux aguets, le long du boulevard Sébastopol. Et elle savait son amant perdu. Et elle savait que « c’est la vie ».

Je fis plus commodément – et moins intimement – la connaissance de deux autres voisins. Les gardiens cédaient parfois à la sollicitation d’un isolé trop las de sa solitude et lui donnaient à la promenade un compagnon de préau. Cela m’arriva deux ou trois fois en un an. Je connus ainsi un voisin d’en face qui m’intriguait, petit vieillard tout blanc, propre, un peu miteux, ressemblant fort aux portraits de M. Combes¹³. – Quand il me sut anarchiste, il me serra la main avec effusion. Il observait minutieusement dans la « cage à ours » les règles de la civilité puérile et honnête. Ses petits yeux d’un bleu d’eau morte fixaient sur moi un regard mouillé tandis qu’en se frottant les mains il répétait comme il eût fait dans un salon :

– Enchanté, monsieur, enchanté vraiment...

Ce sosie du « petit père Combes », jadis avocat, avait connu, lors du procès de Lyon¹⁴, Kropotkine et Pierre Martin ; leur souvenir l’emplissait d’un respect qui n’était peut-être en l’occurrence que de la politesse. Puis, lancé dans les affaires, il s’était attiré, après de longues années de spéculations financières, un grand nombre de plaintes en escroquerie, infraction à la loi sur les associations, etc. L’instruction de ses nombreux procès durait depuis deux ans. Il m’exposa que, connaissant le Code, la procédure, la jurisprudence, le dossier, les recours, les moyens dilatoires, mieux que personne il la prolongerait encore d’un an au moins.

– Vous comprenez, monsieur ? À mon âge on n’aime pas les changements. Ici, au moins, je suis tranquille, on me respecte. Le gardien-chef est très gentil. Je reçois mes vivres du restaurant...

Comptant avec une condamnation à cinq ans – il n’en parlait qu’à mots couverts – il espérait faire plus que la moitié de son temps au régime de la prévention et obtenir ensuite la libération conditionnelle.

¹³ Émile Combes (1835-1921), homme politique de la III^e République. (N.d.S.)

¹⁴ Procès tenu à Lyon en 1883, dit procès « des 66 ». (N.d.S.)

Des années plus tard, j'entendis, dans une autre prison, prononcer son nom, comme celui d'un des plus habiles hommes de France. Je m'enquis de son sort. On me dit qu'il était mort en prison, avant la fin de ses procès, mais ayant couronné sa carrière d'une suprême action d'éclat. Cet escroc réussit, paraît-il, à inspirer une si grande confiance au gardien-chef que ce dernier, alléché par la perspective d'un « bon petit placement », lui confia ses économies... Les économies de M. le gardien-chef servirent naturellement à payer le vin blanc du vieil ensorceleur.

L'autre voisin que je connus dans des circonstances analogues était un monsieur de haute taille, à prestance d'ancien officier. Une large barbe en éventail ornait sa poitrine. Mais la face grêlée au front était terreuse, avec de noirs petits yeux d'astuce. Ancien haut fonctionnaire colonial, – disait-il, – inculpé de détournements et de port illicite de décorations, il portait un nom historique, – un nom créé en ce siècle exprès pour séduire l'opulente roture des héritières des rois yankees du lard ou du cuir. L'occupant de la cellule 24 (je crois), 10^e division, était le dernier descendant direct d'un croisé, roi de Jérusalem, puis empereur de Constantinople ; et d'un cardinal ministre des Finances de Louis XVI.

On ne se doute généralement pas de la place que tient le Gotha dans le monde. J'ai vu figurer sur diverses listes de repris de justice le descendant d'un surintendant des finances de Philippe le Bel.

La vieille roche !

L'égoïsme maladif des enfermés s'exprime parfois avec une inconscience proche de la perfection. Je me souviens de ce voisin de hasard qui me héla, à la promenade. J'entrais ce jour-là dans mon huitième mois de cellule.

– Combien d'temps qu't'es là ? m'avait demandé sa voix.

– Huit mois.

La question, comme il arrive souvent, n'était faite que par décence. Il faut feindre de s'intéresser à autrui avant de parler de soi. Mais parler de soi est l'essentiel. *Moi, moi, entends-tu, je suis là depuis...*

De l'autre côté du mur l'homme poussa un soupir. Une courte pause : le gardien passait. Puis, fébrile, avec une inexprimable expression de souffrance, la voix me répliqua :

– Et moi huit jours. Ça fait déjà huit jours ! C'est dur !... Huit jours ! Huit jours...

– Il y en a, dis-je, qui font huit ans et qui se taisent.

Les prévenus ne peuvent recevoir de journaux. Leur correspondance est censurée par le juge d'instruction. Défense d'y traiter d'autres sujets que d'affaires de famille. Mes communications avec l'extérieur étaient extrêmement rares. Mais je sentais parfois autour de moi, dans la geôle même, la présence active, quoique invisible et silencieuse, d'une franc-maçonnerie. Quand un événement susceptible de

m'intéresser se produisait au-dehors, je l'apprenais d'abord grâce à cette occulte camaraderie.

On venait de tuer deux hommes que j'avais connus : deux belles révoltes gâchées. À la distribution matinale de la soupe, un œil grave me fixa une seconde. Vingt minutes après, lorsque je repassais ma gamelle à travers le guichet, un journal roulé en boule chut à mes pieds.

Je crus lire des nouvelles d'une autre planète. On se battait en Albanie. Les Monténégrins à Scutari. M. Poincaré. Lord Grey... Les guerres, les épidémies, les catastrophes, les crises d'États passaient sans apporter la moindre perturbation au bon fonctionnement de cette parfaite machine : la prison.

Il est des rencontres muettes. Je me trouvais un matin dans un préau dont le côté grillé donnait sur la haute fenêtre d'une cellule. Je pouvais y voir assez distinctement la silhouette d'un homme, grand, barbu, au déclin de l'âge mûr, qui marchait d'un pas rapide autour de sa cage. À chaque demi-minute, il repassait devant la fenêtre, sans me voir. Sa tête, apparaissait alors de profil, en pleine lumière : grand front un peu fuyant, nez busqué, lèvres épaisses, un visage de force, mais quelque chose d'incomplet dans l'expression, comme l'aveu involontaire d'une défaillance. – Le marcheur ne regardait rien. Tête baissée, il allait.

– Vous ne le reconnaissez pas ? me demanda le gardien venu me quérir pour me ramener à ma cellule. C'est T..., vous savez, l'assassin...

L'assassin ? Depuis, j'ai connu bien des hommes qui avaient du sang sur les mains ; j'ai appris qu'ils ne diffèrent en rien des autres. – Un assassin ordinaire. Celui qui, pour ramasser entre deux piles de vieux linge campagnard une liasse de billets de banque, serre longuement de ses mains noueuses le cou d'une vieille femme. Je scrutai ce visage, par hasard un peu plus tourmenté que les visages banals, avec un plus grand front, une vie plus concentrée, plus ravagée, contractant les muscles, creusant les rides. Une tête barbue de vieux brasseur d'affaires, telles qu'on en rencontre dans les banques et les usines, environnées d'une rumeur de travail. Pour achever la ressemblance, T... s'arrêtait devant la fenêtre, – mettait son lorgnon, relisait une lettre. – Nos regards se croisèrent sans qu'il me vît sans doute. Il avait un regard brun, égaré et absent, plutôt doux : l'air malade d'un homme tourmenté de migraines.

10. L'aumône et l'aumônier.

Un seul visiteur franchit le seuil de la cellule : l'aumônier, abbé, pasteur ou rabbin. Il apporte ici l'aumône de sa présence, l'aumône de sa parole et de son geste. Sa foi n'importe pas plus que la croyance ou l'incroyance de l'encellulé. Gardiens et fonctionnaires se fondent, se confondent avec les murs mêmes, les guichets, les grilles, les verrous. On sent par toutes les fibres de l'être qu'ils s'intègrent à la machine pénitentiaire. Réciprocité : il n'y a plus pour eux de créature humaine. Il y a tel matricule, l'occupant de telle cellule. La cellule compte et le troupeau d'enfermés, l'homme pas. – L'aumônier est un homme. Et pas un ennemi. Il ne s'intéresse qu'à l'homme. Sa préoccupation officielle est bizarrement anachronique. Il a le souci de cet indéfinissable on-ne-sait-quoi, l'âme.

– L'âme ? me disait en riant un réclusionnaire de dix-huit ans, « catholique » totalement incroyant, moi j pense que c'est l'trou noir où loge le cafard.

Ceux qui, à l'arrivée, se déclarent catholiques, protestants ou israélites reçoivent la visite de l'aumônier de leur confession. Sur les « libres penseurs » la porte de la cellule se ferme un peu plus tombale : ils ne voient personne.

Mon agnosticisme n'étonna ni ne révolta l'aumônier protestant, vieil homme de lourde prestance, qui portait haut une belle tête de bourgeois huguenot. Depuis peut-être un quart de siècle, ce pasteur, homme d'une grande bonté, d'un esprit libre et large, remplissait sa déconcertante mission d'aumônier des prisonniers et de fonctionnaire de prison.

Je me souviens de sa voix basse, de son lourd hochement de tête, de son profond soupir, comme il me disait par une grise fin d'après-midi :

– Ils sont nombreux ceux que j'ai accompagnés à l'échafaud pour le leur cacher quelques secondes de plus avant la fin, et pour que la dernière voix qu'ils entendissent fût la mienne, leur criant : « Que Dieu vous soit en aide ! » – Nombreux...

Tout le dédoublement équivoque du métier de l'aumônier m'apparut là, comme toute la duplicité révoltante de la fonction. Révoltante d'autant plus que l'homme était sincère et bon, résigné à son sacerdoce, avec ce fond de dureté que procure aux bourgeois intelligents la conscience de leur devoir social. – La guillotine sans doute n'est pas chrétienne. Mais il faut la guillotine aux chrétiens. La mort de Pierre Durand sur cette planche basculante, à l'heure fixe, « par arrêt de justice », est chose atroce. Mais la justice est sacrée qui ordonne cette mort. Le devoir évangélique est de compatir à la suprême angoisse de Pierre Durand. Le devoir « social » est d'assurer le bon fonctionnement de la guillotine. La compassion chrétienne y contribue de même que le graissage du couperet.

Une fois par semaine, M. l'aumônier s'en vient vers la prison. Lesté d'un bon déjeuner, les mains dans les poches d'un pardessus de bonne coupe approprié à la saison, l'esprit occupé par les choses coutumières de la vie, M. l'aumônier traverse la

ville. Il s'intéresse peut-être au passage à la vitrine d'un libraire, à des silhouettes élégantes, aux dépêches de la matinée, aux cotes de la Bourse. Il dispose mentalement sa journée :

– 3 à 5 heures, prison. Être à 5 h 30 à la rédaction de la *Revue des Églises*. 6 h 30, la visite promise à cette dame.

Il songe, en approchant, que quatre-vingts hommes l'attendent dans leurs cellules. Dont : un condamné à mort qu'on ne graciera pas ; deux ou trois condamnés à mort probables, une dizaine de « perpétuitaires », le petit D... qui est si malade, B... qui ment toujours et quémande des interventions, H... qui prie et nie, Z... qui se détraque de plus en plus... Le ressouvenir de ces souffrances qu'il voit et ne peut guère soulager assombrit M. l'aumônier. Quatre-vingts ! Et la prison est grande. De la 5^e division à la 14^e, cinq ou six minutes. M. l'aumônier a le souffle court.

Au greffe, M. l'aumônier serre des mains de geôliers.

Le brusque fracas des portes déverrouillées fait toujours battre anxieusement le cœur de l'adolescent voûté, à jaune figure de renard malade, qui est l'occupant de la 8^e-6. M. l'aumônier vient de lire la fiche de son cartable : « 19 ans, vol qualifié. » Le nom ne dit rien. Triste. – Entrons. L'homme traqué, dans sa cage, salue avec confusion. Puis il répond qu'il est innocent. Innocent. Qu'il a faim : on crève, la soupe c'est de l'eau. Que ses père et mère ne le reconnaissent plus pour fils. Qu'il est sans nouvelles de sa femme qui a fait une fausse couche. – Il est doux. « J'suis éteint, dit-il en souriant, c'est trop d'choses à la fois. » – C'est vrai, trop. À chaque petite phrase, il tombe dans l'invisible balance qui est entre ces deux hommes, il tombe dans le plateau du coupable des blocs de souffrance. M. l'aumônier n'y peut rien. Vol qualifié, songe-t-il : cinq ans de réclusion ; avec les circonstances atténuantes, deux ans de prison. Et les bataillons d'Afrique, sans doute.

– Voulez-vous une Bible, mon ami ?

Oh ! oui ! le 19-ans-vol-qualifié veut une Bible, un livre, un gros livre. » Lisez le *Livre de Job*. Lui aussi se crut abandonné de Dieu même...

Le 19-ans-vol-qualifié lira le *Livre de Job*. Mais M. l'aumônier sait très bien, au fond, que si l'Éternel tira Job de la captivité et le bénit « tellement qu'il eut quatorze mille brebis et six mille chameaux, et mille couples de bœufs et mille ânesses » et qu'il eut aussi « sept fils et trois filles »,

« ... et vécut après ces choses cent quarante ans, »

« ... puis mourut âgé et rassasié de jours, »

comme il est écrit au chapitre XLII, versets 12, 13, 15 et 16 du livre sacré, – le pauvre bougre qui est là est plus pauvre que Job et nul n'abrégera sa peine d'un jour...

La cellule voisine sent mauvais. L'homme qui tousse là n'ouvre jamais la fenêtre. Très propre pourtant, sans âge, impassible, comme abstrait de sa propre vie. C'est un assassin qui ne peut pas nier et qui va vers l'échafaud. Chose réglée. Sa plus grande préoccupation est celle de l'âme. Avant que cette porte ne se fermât sur lui, il ne se doutait pas qu'il eût une âme. Il ne pensait guère. Le jeu, les courses, les femmes, Mitsi (dont il trancha un soir la gorge, d'un coup précis de rasoir). Maintenant, il prie beaucoup. Ses yeux se sont agrandis, ronds, enténébrés, vitreux.

– Je passe dans deux semaines, dit-il, cette fois.

M. l'aumônier entend l'allusion aux assises. Avec sa vieille expérience, il pourrait dans cette minute supputer assez exactement le nombre de jours qui restent à vivre à

cet homme : il y a les trois jours francs pour se pourvoir en cassation, l'examen du recours en cassation, le recours en grâce au Président de la République, les détails d'apprêts de l'exécution. On est en avril, tout cela nous mène en juillet... Ce raisonnement s'esquisse dans la cervelle de M. l'aumônier. Sa main rousse et ferme se pose sur l'épaule de l'Homme-qui-sera-guillotiné :

– Voulez-vous que nous priions ensemble pour vous, mon ami ?

80 ! M. l'aumônier n'en verra pas plus de 30 aujourd'hui. En deux heures, le temps de parcourir la prison défalqué, c'est trois minutes et trente secondes par visite. À cinq heures, M. l'aumônier s'en va. À cinq heures, Pirard, Marcel qui « déménage » d'être seul avec lui-même sent tout à coup s'appesantir sur lui, comme un accablement, l'idée que M. l'aumônier ne viendra pas aujourd'hui, l'idée que personne ne viendra de huit jours encore. Pourquoi, oui, pourquoi, refuse-t-on ce soir à Pirard, Marcel, ce viatique : trois minutes trente secondes de présence humaine ?

Deux fois par mois, le dimanche matin, M. le pasteur officie. La prison a une église, un temple, une synagogue rudimentaires : tout ce qu'il faut pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Le temple est cellulaire, et cette invention apporte simultanément à la prison et à la pratique de la religion un perfectionnement remarquable.

L'hémicycle a plusieurs rangs d'alvéoles superposées. Dans chacun de ces compartiments divisés par des cloisons de chêne, s'encastre un homme. On dirait d'un cercueil vertical. On ne voit, devant soi que la chaire du pasteur et les deux fenêtres du fond. Dans l'une de ces fenêtres on aperçoit un rebord de corniche. Des oiseaux viennent se poser là. La vie ! Au pied de la chaire le gardien de service s'ennuie.

À son étrange troupeau de gens blêmes, immobiles dans leurs alvéoles, le Pasteur parle de l'Écriture sainte et des choses terrestres. Il cite quelquefois le mot de saint Paul, très opportun devant des affamés doublés de criminels (« la paresse est la mère de tous les vices ») : *Qui ne travaille pas ne mange pas !* Sa voix de basse est profonde ; et ce qu'il dit de la légende divine porte dans les esprits désaxés par l'existence infernale ; ce qu'il dit de la morale bourgeoise porte dans les esprits de malchanceux vaincus jusqu'au fond de leur âme. Il y a aussi ceux qui viennent au temple pour glisser une « babillarde » de main en main « au 7^e dans le rang, attention – et t'fais pas poisser ! » Ceux-là gardent un visage muet d'hypocrisie respectueuse. Mains jointes, pendant la prière, ils baissent la tête.

« Notre père qui es aux cieux ! Que ton nom soit sanctifié. Que ton règne arrive. Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » En sortant, quelqu'un murmure :

– Fumiste, va ! tu bouffes, toi !

Retour du temple.

Mon voisin à grosse tête de Pierrot désolé trouve auprès de sa porte le seau noirâtre où gît un torchon pourri, destiné au lavage du plancher. Ce rite hygiénique est dans notre coin, dominical. Le seau passe de cellule en cellule de plus en plus visqueux. On traînaille des deux mains sur le plancher la loque nauséabonde, qui

s'effiloche et noircit toute eau. De longues heures après l'humidité pénètre les vêtements, faisant courir le long de l'échine des frissons.

Matricules conscients, nous attendons devant nos portes que le *gaff* « s'amène » et nous enferme. Mon voisin se penche sur le seau, me regarde en-dessous et, goguenard :

– « Notre père qui es aux cieux... » Il est gentil, le père ! Chameau !

11. Peine capitale.

Multiple présence de la mort. Inflexibilité du sort devant lequel s'avoue une impuissance totale comme devant la fin. Perception devenue nette de l'écoulement du temps, qui est une conscience de la mort. Le vouloir-vivre défaille. Le *cafard* tourmente la cervelle fatiguée. Poids énorme de la perpétuité, appréhension, aux tonalités de certitude, de mourir là. Supplice enfin de la fin des suppliciés.

Chaque fois que l'on guillotine un homme, le couperet descend avec lenteur sur des milliers de nuques courbées dans l'attente et les frôle, faisant naître dans cette foule prostrée de grands frissons d'effroi striés de minces frissons pervers et d'attrance et de défi.

J'ai vu se rassembler une foule de Paris, autour d'une exécution exaltante et révoltante¹⁵. La rumeur du boulevard nocturne était venue, de plus en plus basse, de plus en plus trouble vers les boulevards mornes qui entourent la prison. Puis s'était heurtée, dans l'obscurité, d'un front fait de milliers de fronts blafards aux barrages de troupes. Des fêtards singuliers arrivaient en autos. Des voyous esquissaient sous les réverbères, avec de falots rictus de gouaille, le geste de décapitation. Des ouvriers et de jeunes intellectuels en masses confuses, bousculées, déchirées, bizarrement refoulées par les proues noires des charges de cavalerie ou de police, cuvaient dans un amer désœuvrement l'impuissance de leur colère. Beaucoup de couples esquissaient leurs enlacements. On en voyait descendre de limousines arrêtées aux confins de rues désertes où l'attente de l'exécution n'était plus qu'une rumeur rythmée, croissante et décroissante, comme un flux de mer au pied d'une falaise. Quelle falaise d'accablante roche froide battait ce flux de foule : la Mort ou la Prison ? On en voyait par groupes et grappes arriver des faubourgs du travail et des recoins de la misère, la Bastille, la Chapelle, Charonne, Montmartre et Montparnasse, des souteneurs, des radeuses, monde « affranchi » de se savoir un monde de victimes qui parfois se vengent.

L'aube monta, parmi les tumultes, parmi les cris scandés : *Assassins ! Assassins !* que répétaient sans doute, mais avec le sentiment profond d'être enfin les justes, des assassins dressés dans le noir des cellules derrière les barreaux de la Santé. Des bousculades insensées élargissaient le rayonnement forcené des charges. De loin en loin claquait, semant une vague panique et une joie précise, un coup de revolver. Des gens disparaissaient, courant, disant : « Y a un flic d'amoché... » De minces jeunes femmes, peut-être de grandes gosses, un fichu au cou, toisaient les fantassins aux mains appesanties sur leurs fusils près des faisceaux : « Tu nous tirerais dessus ? » Et il y en avait qui répondaient tranquillement : « Bien sûr ! » ; d'autres qui murmuraient : « Jamais » ; de troisièmes qui détournaient une face terreuse en grognant : « Et puis zut ! » L'aube monta. Nous ne vîmes rien, sinon cette teinte blanchâtre indistinctement apparue au bout du boulevard au-dessus du moutonnement des têtes, dans la dentelure accidentée des feuillages. Nous n'entendîmes pas rouler la voiture de laquelle le condamné descendit, À peu près nu,

¹⁵ Victor Serge décrit ici l'émeute qui s'est produit lors de l'exécution de Liabeuf en juillet 1910. Pour une présentation détaillé de l'affaire Liabeuf, voir Yves Pagès , *L'homme hérissé*. (N.d.S.)

grelottant, furieux, désespéré, vivant, affreusement vivant par tous les neurones de son cerveau, dans toutes les ramifications de ses nerfs. Il cria son innocence, macabre plaisanterie que personne d'entre les coupables alignés autour de l'échafaud pour compléter d'un ostensible mécanisme social la machine philanthropique du Dr Guillotin, ne comprit. Il apparut comme un fantôme parmi des anxietés de misérables honnêtes gens – apparut et disparut, dans un prompt jet de bascule, achevé par la double chute d'une tête encore pensante, aux yeux grands ouverts, dans le panier et d'un lourd flot de sang chaud sur le sol du boulevard que l'on avait par précaution arrosé à cet endroit d'un peu de sable. Nul de nous – nous, la foule ne le vit de ses yeux : mais nous eûmes tous, à l'instant précis, plus ou moins nette, cette vision intérieure. Je me souviens de la pâleur qui s'étendit soudainement sur toutes les faces, du bleuissement des lèvres, de la clameur qui déploya au-dessous de nous et de la ville des ailes noires soudain immensifiées, de la fureur dans les poitrines – de toute cette sensation unanime de chute du couteau.

Tous ceux qui, à Paris, s'acheminent vers cette fin, accomplissent la dernière partie de leur voyage dans les cellules peintes de couleur claire – celle où je passais était gris-fer – du quartier de haute surveillance.

Écriteau sur la porte : « *À surveiller dans tous ses mouvements.* »

De cinq en cinq minutes l'œil rond découpé dans le guichet cligne de sa paupière métallique ; un œil humain luit derrière, s'arrête, indifférent, pour une seconde sur le condamné. Dans la cellule, rien. La terrine de grossière terre cuite où l'on peut, en d'autres cellules, se plonger la face dans l'eau fraîche est prohibée. Le « couteau Eustache » à lame de fer obtuse vendu autrefois trois sous à la cantine est prohibé. Prohibée la bouteille de lait qui pourrait assommer un gardien ou, cassée, fournir l'éclat de verre libérateur duquel s'ouvrir les veines. Le condamné change en arrivant là de vêtements. Première toilette de supplicé. J'entrevis un jeune camarade revenu des assises, forçat. Sa chevelure venait de tomber, sa défroque « civile » formait un paquet noir sur le dallage. Nippé de vieux droguet montrant la corde aux coudes et aux genoux, les bras ballants, des larmes lentes lui rayant de lignes droites la face inanimée, il contemplait stupide cette tache d'étoffes noires à ses pieds.

... En haute surveillance, l'isolement se rétrécit. Plus de communications fortuites à la promenade. La porte ne s'ouvre presque jamais en même temps qu'une autre. Un gardien la déverrouille, le condamné chaussé de chaussons trouve sur le seuil une paire de sabots rarement à sa taille. À trois pas le gardien qui doit l'accompagner l'attend. Au bout du corridor le gardien qui surveille la porte des préaux. Trois paires d'yeux.

La nuit l'électricité toujours allumée pique un point d'indigente lumière au milieu du plafond comme au milieu du crâne de l'homme en proie à l'insomnie. La pensée vacillante et le cauchemar gravitent autour du fil de platine incandescent, tant que ne l'emporte pas la fatigue.

Presque pas de graffiti. Un, au ras du plancher, dissimulé, mystérieux : *Antoine, guillotiné le...* Sans date !

La mort est peut-être la plus *naturelle* des peines étant partout dans la nature qui n'admet à l'imprudance du nageur, au faux pas du montagnard, au duel de l'homme et du tigre dans la jungle, au long duel de l'homme avec le froid, la faim, l'univers que cette sanction à la fois première et ultime. La peine de mort est peut-être la plus *humaine* des peines en deux graves significations du mot. Parce que depuis des millénaires les hommes, se distinguant ainsi de la bête, en font un usage quotidien, de clan à clan, de tribu à tribu, de cité à cité, d'État à État, de société à société. Le *Tu ne tueras point* du Décalogue est, en sa simplicité lapidaire de texte tronqué, un grossier mensonge. Jamais on ne le pense. Toujours la loi morale fut : *Tu ne tueras point ton frère* de tribu, de cité, de nation ou de classe et complétée par l'autre impératif non moins catégorique : *Tu tueras* l'homme de l'autre tribu, de l'autre cité, de l'autre nation, de l'autre classe ! La plus *humaine* aussi parce qu'elle abrège toute souffrance. Sur ce dernier point la civilisation moderne en est arrivée à un raffinement de cruauté bien paradoxal. Comptant peut-être, de même qu'elle compte en tout avec l'exploitation à fond de la capacité de travail du pauvre tenaillé par la faim, avec l'exploitation pénale, à fond, du vouloir-vivre, sa sensibilité hypocritement calculatrice préfère souvent à la peine de mort des peines perpétuelles que seule, de règle, termine la mort après d'interminables années de tourment. La Belgique, l'Italie, la Suisse, enferment à perpétuité leurs « plus grands criminels ». La France et l'Allemagne accordent à certains condamnés à mort la grâce d'une peine perpétuelle, pire en réalité que la mort. Un grand avocat français, auquel l'affaire Dreyfus fit une réputation d'esprit chevaleresque, proposa jadis l'abolition de la peine de mort et d'y substituer « six années de réclusion absolue », six années d'épouvantable claustration, six années de marche dans les ténèbres, vers la démence et la mort infaillibles ! Le geste d'un poing armé de la flamme courte qui fracasse un front n'est pas plus atroce, en soi, que tout geste de guerre – et bien des gestes de paix. Il l'est moins, si l'on en juge par la *quantité* de souffrances et de mort semées, que celui de l'habile homme d'affaires déterminant par une heureuse spéculation sur les charbons une hausse de trois sous les cinquante kilos, dont mourront dans la grande ville, avant la fin de l'hiver, quelques centaines d'enfants de pauvres.

Un geste ne vaut que par la fin poursuivie et le résultat obtenu. De façon voilée ou masquée, on a besoin contre nous, peuple du travail, de la peine de mort d'usage immémorial. Nous en avons besoin, nous aussi, pour que cela finisse ! Le meurtre fermera le cycle du meurtre, car on ne sort de la guerre que par la victoire ; car il n'est permis qu'aux vainqueurs d'être libérateurs – s'étant libérés. Dans la guerre des classes, pareille à l'autre, mais dépouillée des hypocrisies, l'humanité la plus grande s'allie à la force la plus décisive. Il faut que la classe qui veut bâtir un monde nouveau, à jamais nettoyé des machines à tuer, tue dans les batailles pour ne pas être tuée. Mais il faut aussi qu'elle sache, et avec elle tous ceux qui lèvent vers l'avenir des fronts volontaires, flétrir le passé qui lui met de telles armes entre les mains, flétrir la cruauté raffinée, inutile, insensée, gratuite, de la mort infligée « par arrêt de justice » à des coupables qui sont parfois des brutes, habituellement des malchanceux, parfois des rebelles – c'est-à-dire les plus ardents d'entre les hommes –, toujours les produits inévitables du fonctionnement normal de la société, toujours des victimes payant la rançon des autres...

Rien, dans une société opulente et solide, ne justifie cette chose abominable : la mise à mort solennelle, à jour dit, à heure fixe, maintes formalités remplies, d'un misérable gardé trente ou soixante ou cent jours dans une cellule gris-fer du quartier de haute surveillance, en tête-à-tête avec le couperet, ce froid rectiligne sur la nuque. On comprend les massacres de Septembre, voulus par un Danton. On comprend la

révolution russe, cernée comme autrefois la révolution française, abattant le jour où Lénine tombe ensanglanté à ses pieds quelques centaines ou quelques milliers de bourgeois. On comprend la III^e République française mitraillant froidement trente mille communards vaincus ; leur sang magnifique n'est pas perdu, tout se paiera. Les lois de la guerre des classes nous sont à ce prix enseignées. Elles renferment le secret d'une autre victoire. Mais ta fin, Antoine sans nom de la V^e division, guillotiné sans date, m'apparaît d'une monstrueuse et féroce inutilité.

Totalement inutile, entourée d'un cérémonial compliqué, l'application de la peine « capitale » aux plus vaincus des vaincus de la mêlée sociale élève à la hauteur des férocités ancestrales tout le système de la répression pénitentiaire. La guillotine (ailleurs, la hache, le gibet, le garrot, la chaise électrique, outillage varié) ajoute à la prison un symbole d'une netteté d'acier. La geôle est une machine à broyer lentement de la vie.

L'éclair efficace du couperet broie mieux. La geôle moderne est parfaite. Tout échafaud, à compter des plus primitifs, est parfait. La permanence même des geôles et des échafauds atteste en même temps que leur nécessité leur impuissance infinie. Ils dureront tant que durera la guerre des classes dans laquelle une seule victoire pourrait être définitive : celle des destructeurs de geôles et d'échafauds. Ta mort sans date, Antoine sans nom, montre seulement qu'on t'a traité selon toute la rigueur de la guerre des classes, toi qui n'y pensas probablement jamais.

Je rencontrai une fois, au retour du parloir des avocats, un camarade logé à ce quartier mortuaire de la prison. M. était un grand maigre, torse étroit juché sur de trop longues jambes, long visage mat, front étroit et fuyant, tempes plates. Des prunelles assombries, ternes comme une eau d'étang, luisaient à peine dans ce visage préparé à la grimace du guillotiné. Sa nature fruste ne savait pas se leurrer. La réponse de ce visage à mon salut fut presque imperceptible : les prunelles s'agrandirent, les sourcils s'arquèrent sur les yeux ; mais la main droite, longue, mate, tranchante élevée à la hauteur du cou esquissa la chute du couperet.

Il vivait dans cette attente. Il en saluait le rappel dans un visage fraternel. Quand il marchait, l'ombre de deux portants droits barrés en haut d'une lame oblique se projetait devant lui. Son attente ne fut pas détrompée.

Quand je pense à des hommes que je connus bien, que cette attente dévora, celui-là, le plus faible d'entre eux, le plus ravagé, m'apparaît en cette rencontre muette, avec ce geste grave, quasi rituel. Ce geste : des années auparavant, par une aube d'exécution devenue une aube d'émeute, je voyais un mince adolescent l'esquisser dans un cercle de femmes, dans le halo brouillé d'un réverbère.

... Ils étaient cinq ou six dans ces cellules de haute surveillance, des hommes d'une force fauve, dont les expressions dures et narquoises m'étaient familières, en tête-à-tête avec la mort certaine ou probable. Ils vivaient comme on vit – mais mieux, avec plus d'intelligence volontaire. L'un, qui avait un visage de gamin sérieux et une nature d'enfant primesautier partageait ses heures entre l'étude apaisante, la rêverie ordonnée qu'il prenait pour de la pensée, la gymnastique, les ablutions, et de longues, longues marches rapides d'encagé tournant, taciturne, autour de sa cage dans l'appréhension vertigineuse de laisser choir sa tête au bout du chemin. L'espoir tenace, insensé, de vivre malgré tout naissait en lui d'une si ardente jeunesse qu'une impossibilité physique l'empêchait d'admettre la mort. À la minute où elle lui apparut

certaine, il devint cramoisi, tout le sang de sa chair affluant au cerveau pour le baigner dans l'horrible vertige d'une suprême exaltation de volonté. Après cette première chute du couperet, jusqu'à l'autre il se maîtrisa, l'épouvante rentrée. Un bel homme que j'avais, moins d'un an auparavant, connu dans la force d'une maturité consciente, m'apparut au sortir de sa cellule d'attente, vieilli de vingt années, face creusée de rides, fébrile, domptant au fond de ses yeux de velours brun, sous la volonté tendue, une panique de déséquilibré. Innocent, il ne devait recevoir sur la nuque que le coup de couperet du verdict éternisé jusqu'à l'heure de la « grâce ». Accusés d'un même procès, nous eûmes au cours d'un transfèrement la surprise d'une rencontre. Et je vis que tous ceux qui se sentaient acheminés vers la guillotine en portaient déjà la marque précise dans les yeux, sur le front, dans le pli des lèvres, dans le mouvement saccadé de mains amaigries, blanchies, énervées...

Les murs gris-fer de la haute surveillance sont les plus silencieux ; mais, depuis que la prison existe, un si grand nombre d'agonies ont meurtri leurs ailes pitoyables contre la propreté, l'indifférence, la clarté, la dureté de ces parois que d'y penser procure la sensation de la perpétuité du supplice et de l'anonyme insignifiance de chacun des suppliciés dans leur foule. La même souffrance se convulse sans fin entre ces mêmes parois ; elle est continue, d'année en année, quels que soient les noms et les numéros matricules de ses porteurs momentanés. Ils font la chaîne, se passant au bout du poing, sur le seuil, non la torche antique, mais leurs têtes coupées aux paupières cillantes...

– Demain.

Je n'ai vu dans le guichet que deux yeux arrondis sous des sourcils en accent circonflexe. La voix n'a jeté d'un souffle incisif que ce mot :

– Demain.

Demain, quoi ? Les quatre murailles gris-fer me répondent de leur pesant silence. Les pages de la vieille Bible ouverte sur ma table semblent se décolorer, se décolorer... Qu'est-ce qui change aussi subitement la teinte des murailles ? Comme si le soleil – mais il n'y a pas de soleil – se retirait... D'où vient ce froid subit – et cette sensation d'étirement dans le cou ? Je ne suis pas condamné à mort... « Demain. »

Ce souffle articulé entre deux syllabes incisives va passer de cellule en cellule. Ou bien l'accent circonflexe des sourcils haussés apparaîtra significatif. Ou bien retentira un toc-toc insolite dans la muraille. Ou les deux rondes vont se presser. Bruits, signes, regards, pensée, tous les avertissements s'arrêteront au seuil d'une alvéole verrouillée : mais celui qui est là comprendra ; s'il s'endort quand même cette nuit, c'est qu'il est trop averti, depuis de trop longues heures. Son sommeil coupé de sursauts s'apaisera soixante minutes avant l'aube pour être interrompu quarante minutes plus tard. L'estimation administrative du temps nécessaire à l'accomplissement du cérémonial de la mort est de vingt minutes.

Des condamnés bénéficient d'un régime individuel. Pour qu'ils ne sombrent pas dans la folie ou ne se suicident pas en dépit de toutes les précautions, des gardiens ou des agents de la Sûreté leur tiennent compagnie. Ils jouent aux cartes. Ils ne parlent pas de ça. Ils ne pensent qu'à ça. Et le condamné apprend de la distraction d'un

partenaire d'une légère pâleur inaccoutumée, d'un tremblement de main touchant accidentellement la sienne, que c'est *demain*.

Il arrive aussi qu'un sifflement strident venu du dehors, l'avertisse.

Il y en eut un qui dit le soir à son gardien :

– C'est *demain*, pas ?

L'autre éberlué voulait nier.

– As pas peur, fit tranquillement la tête vouée à tomber moins de dix heures plus tard. Je le sais, moi. Et j'les emmerde ! T'as compris !

Demain.

Cette nuit, toute la prison écoute anxieusement. Des poitrines, par centaines, retiennent leur souffle. Des cerveaux s'enfièvent dans une communion, qui n'est peut-être qu'une contagion du mal, de la fièvre même d'un cerveau affolé, – tout à l'heure un peu de matière grise, exsangue, en lente décomposition – ne vivant plus que d'une anticipation de la mort.

Longtemps avant l'heure, des pieds nus cherchent dans l'obscurité des cellules ou la pauvre lumière nocturne un chemin silencieux vers les portes verrouillées. Par les jointures des guichets clos, les yeux de mainte peine fraternelle chercheront à entrevoir le partant à son suprême départ.

Quelques-uns entreverront, l'espace d'une seconde, une image confuse qui s'imprimera dans leurs mémoires à jamais :

Silhouettes indistinctes, noires, kèpis. Lui : un profil gris, l'orbite creuse. En chemise. Tenu aux coudes, entraîné, presque porté, défaillant peut-être, égaré. Lui.

Puis sur l'indifférence de prostrations frissonnantes, les barreaux de la fenêtre noirciront sur fond de ciel blême.

12. La Souricière, la Conciergerie.

Je fus interrogé quatre ou cinq demi-heures en douze mois avant d'être envoyé en cour d'assises sous des inculpations variées équivalant à peu près à un billet de transport pour la Guyane en cage à forçats. Les prévenus bien nantis d'argent se rendent à l'instruction en taxi, accompagnés d'inspecteurs de police en civil. Les photographes des grands journaux les guettent sur les marches du Palais de Justice. Ils portent cravate et faux-cols. Ce sont des messieurs. Les sans-le-sou, débraillés, subitement tirés de leurs cellules s'empilent dans les compartiments sordides du panier à salade. Ce sont des « types » ou des mecs.

Après des mois de réclusion, un voyage en panier à salade et ce duel de l'instruction où se trouvent en présence des deux côtés d'un bureau, un homme aux abois et un rusé chasseur, tranquille à l'affût, habile à asséner à l'improviste l'interrogation perfide comme on place un bon coup de fusil, constituent des événements.

... Le roulement de la voiture sur le pavé ou l'asphalte, le bruit de la rue – ce calme à peine troublé du passage de rares autos des environs de la Santé, puis la trépidation du boulevard, avec ses innombrables voix humaines et mécaniques, – la sensation de passer, raidi dans un cercueil perpendiculaire, dans la rue où l'on passa souvent d'un pas allègre et libre... L'avidité des regards filtrant au travers du tamis d'aération pour s'accrocher désespérément à une passante que dérobe – serrement de cœur, serrement des poings – l'écran mouvant d'un tramway.

Au sortir du panier, un garde municipal – un *cipal* – tend le cabriolet à l'arrivant et le conduit à la Souricière.

Bien nommée, celle-ci. Deux étages de puants réduits grillés, juste assez grands pour contenir un homme et une latrine. Deux pas de large, cinq de long au plus. À un bout la porte grillée, à l'autre le siège infect en fer rouillé, bouché afin qu'on n'y puisse rien détruire. La puanteur des défécations et des urines monte vers les dessins muraux. Le prévenu y marine de longues heures quatre et cinq heures fréquemment. À quoi s'occuper ? Le système de défense est prêt : y repenser sans cesse ne fait que débilitier l'esprit, tendre les nerfs. On observe les allées et venues. Elles ennuient à la fin : leur variété est une monotonie. Alors on cherche le crayon dissimulé par les occupants précédents de l'infecte loge dans une crevasse de la muraille sous la latrine ; ou l'on tire le sien de la doublure du veston, et l'on ajoute sa page au livre prodigieux de la muraille.

Cette muraille fut autrefois blanchie à la chaux. À première vue elle est d'un gris opaque, fait d'un réseau croisé, enchevêtré, raturé, combiné d'inscriptions et de dessins. Des noms, des récits, des bouts-rimés, des conseils, des rendez-vous, des aveux, un incroyable fourmillement d'écritures et d'hiéroglyphes brochant une arabesque folle sur les quatre grands motifs humains : la lutte, le malheur, l'amour, le stupre. Littérature de primitifs de la jungle sociale identique à elle-même sur tous les

murs de geôles. Un conseil s'y retrouve ici, net, signé de mains sans nombre : *N'avouez jamais !*

Un qui ne signe pas grave en petits caractères imprimés dans ce nom calligraphié en belle ronde : *Adèle*, son expérience : *Je suis une cruche, j'ai avoué, je suis foutu, c'est bien fait pour moi.*

Il y a des : *J'ai avoué : 5 ans.*

L'obscénité rayonne du plafond au sol carrelé, de la porte à la latrine, en dessins qui sont parfois d'un fini pervers de miniatures persanes. Dans une de « mes » cellules de la Souricière, une femme nue dessinée à sa taille vraie, tenait toute la muraille du fond, le bas-ventre fouaillé, les seins pointus, la bouche prostituée, difforme : l'artiste halluciné n'avait pas su observer les proportions et n'avait fini avec une laborieuse conscience que la chair sexuelle. Les yeux, les épaules, les bras auraient pu être dessinés par un enfant – maladroit – de dix ans.

(Je n'ai vu de pornographie comparable à celle-ci, par le délire de l'imagination et l'exclusion de tout souci d'art véritable, que beaucoup plus tard en un tout autre lieu. C'était au Palais d'Hiver de Pétrograd, dans l'étroit appartement de soldat du tsar Nicolas I^{er}, l'un des maîtres de l'Europe après Napoléon, l'une des têtes de la Sainte-Alliance. Une armoire, dans une antichambre attenante à la chambre à coucher, dissimulait un appareil à douches, et latéralement un porte-manteau, au fond duquel était accroché un tableau anodin. Un mécanisme discret, familier aux mains augustes, permettait d'écarter la première toile pour en apercevoir une seconde, peuplée celle-là d'un fouillis frénétique de chairs purpurines, vermeilles, turgescences, savamment entremêlées...)

Sur ce même mur des doigts avaient laissé des traces fécales. Quelqu'un avait écrit avec du sang. Brunies, les lettres de sang avaient l'aspect de taches excrémentielles...

Quelqu'un avait traduit en une formule lapidaire le conseil de tous : *La Ferme ou la Crève.*

Un garde municipal – deux pour les prévenus signalés dangereux – vient quérir là le prévenu et le conduit, tenu au poignet par la chaîne du cabriolet, au parquet. À un détour d'escalier, une petite porte de chêne franchie, on se trouve dans une vaste salle, parmi les robes noires des avocats, les groupes d'accusés encadrés d'uniformes, les greffiers, les huissiers, monde affairé, bruissant où s'échangent des poignées de main et des dossiers, de promptes confidences et des trahisons méditées. À la porte du cabinet de « leur » juge d'instruction, des prévenus délibèrent subrepticement. Une porte trop lentement fermée révèle l'anxiété d'une confrontation. Un homme est dans cette pièce, seul, la tête dans les mains (« ... ce sont ses cheveux... ») et il sait, et il trahit, noyé qui ne veut pas se noyer seul...

... Autour du 12^e-20, tiré de son compartiment de la Souricière, le cœur battant à coups pressés – son sort se décide aujourd'hui dans cette tête crépue, aperçue par l'entrebâillement d'une porte – l'indifférence est si complète qu'il pourrait, les yeux clos, se croire seul. Sa détresse d'épave échouée sur un banc, à côté de deux autres épaves pareilles – trois vols qualifiés – n'est remarquée de personne parmi les allants et venants trop affairés, trop habitués. Parfois un avocat, survenant tout à coup, touche une main ou une épaule. Un bref colloque s'engage entre l'anxiété du 12^e-20 et la feinte attention rassurante et distraite du défenseur.

– Legris ! profère le greffier du juge d'instruction, entrouvrant la porte.

Legris, 12^e-20 se lève, toujours tenu au poignet, franchit en automate le seuil du cabinet, est ébloui par la lumière d'une large fenêtre, la corpulence massive d'un monsieur qui écrit une lettre, la pensée que c'est le juge d'instruction.

Autre compartiment de la Souricière. Legris se sent patte cassée, pris au piège, devant le chat.

Des condamnés revenant des audiences correctionnelles passent devant la Souricière. Le souvenir m'est surtout resté de femmes : d'une que ramenait sanglotante, les cheveux défaits, la poitrine secouée de hoquets convulsifs, un *cipal* paternel :

– Ça se tirera, ma petite, tes six mois. Tu seras déjà dehors en décembre... Y t'diminueront p't'être bien en appel...

(La chose arrive. Mais la peine est plus souvent majorée.)

« Six mois, six mois... » La femme échevelée disparut, emmenée vers la voiture cellulaire, que sa voix hystérique remplissait encore les cages nauséabondes où des hommes l'accueillaient d'un sourire méprisant.

– Six mois ! Tu parles d'une blague ! Si ce n'était que ça...

Une autre, blonde et ronde, passa congestionnée, rieuse, d'un pas si alerte qu'elle paraissait mener son *cipal*, un poing sur la hanche, l'invective à la bouche, – l'invective truculente, furieuse, impossible à noter, débordant de ses lèvres en fruit de dix-huit ans comme d'un tuyau d'égout crevé, qui cracherait tout à coup au soleil des pestilences de grande ville...

Belle fille saine, les grappes fermes de ses seins dressés sous la satinette blanche, l'ivoire doré de ses dents entre les lèvres écumantes, le léger frisson doré de sa nuque, l'ardeur de sa voix vengeresse furent le fuyant régal des mâles enfermés sur son passage. Ils surent qu'on l'avait « donnée », entôleuse, et qu'elle ferait un an « sans preuves ».

... Je me souviens aussi d'un être malingre, gamin précoce de quatorze ans ou adolescent arriéré de dix-huit ans, grêle, frêle, rouge d'yeux pleurants de conjonctivite, avec un museau de belette et des hardes haillonneuses délavées par les pluies, rapiécées, frangées, puantes, de petit pâtre... Son regard abruti ne se détachait pas des gants blancs du *cipal* : celui-ci, médaillé, fleuri, étincelant de boutons astiqués, de cuir frotté...

Ce « malfaiteur » et ce soldat suggéraient irrésistiblement un titre de fable triste : *La belette écrasée et le cheval de cavalerie*.

Dans la série de trappes qui conduit l'enfermé du seuil de la prévention aux oubliettes de la peine, la Conciergerie tient la dernière place. Quelques séjours à la Souricière préparent l'homme à la chute dans cette trappe-ci, la plus sombre, la plus étroite, la plus étouffante, encastrée entre d'épaisses murailles séculaires, creusée dans le sol du plus vieux Paris, sous de lourdes voûtes gothiques cimentées de sang médiéval et de sang monarchique. Après les tueries de septembre 1792, Marie-Antoinette attendit dans cette bâtisse l'heure de placer sa tête royale, découronnée, dans la lunette de Sanson...

Littérature ! On choit dans cette trappe pour y être assommé d'un verdict asséné sur la nuque comme un coup de matraque.

Je ne sais pas bien, tant les dénivellements sont nombreux dans la vaste et vieille bâtisse du Palais de Justice, érigée sur un sol foré en tous sens de souterrains, si les cellules du rez-de-chaussée de la Conciergerie sont vraiment au-dessous du pavé de la cité. On a dans cette geôle la sensation tenace d'une claustration souterraine. Les corridors spacieux, sombres et silencieux ont des voûtes de pierre soutenues de massives colonnes. Les cellules exiguës, à peine plus grandes que celles de la Souricière, reçoivent de cours bordées de hauts édifices gris, par des meurtrières à barreaux taillées dans l'épaisse muraille, une lumière parcimonieuse. On n'y peut lire que debout sous la fenêtre et pendant les heures les plus claires de la journée. Jamais la table – du moins dans la cellule que j'occupai – n'est suffisamment éclairée si ce n'est par l'électricité allumée toute la nuit au milieu du plafond blanchi à la chaux. Le jour, pénombre ; la nuit, clarté irritante de l'électricité. Pour y échapper, je voulus dormir les yeux bandés d'un mouchoir. Les gardiens intrigués me tirèrent de mon sommeil. Pourquoi cette tête suspecte de fusillé ? Ils flairaient avec inquiétude, chez chacun de nous, des intentions de suicide.

Des murailles d'un demi-mètre d'épaisseur séparent l'une de l'autre ces étroites cellules monacales, étouffant les bruits, gênant les communications, pas assez pesantes toutefois pour faire sur chacun des ensevelis un silence absolu. Plusieurs jours durant j'écoutai dans la pénombre tiède de mon alvéole, j'écoutai malgré moi, indéfiniment, ne pouvant ni lire, ni écrire, ni marcher, les sanglots rythmiques d'un inconnu, mon voisin, effondré sous sa douleur inconnue. Trois ou quatre jours durant, il pleura, toute pudeur, toute fierté abolies. Je connus le rythme de son souffle et de son désespoir. Il avait des explosions de sanglots où perçait une révolte d'enfant blessé, l'incompréhension navrée d'un « ce n'est pas possible, non, ce n'est pas possible » comme en profèrent parfois, au chevet d'un mort, des voix désemparées. Puis ce n'était qu'un murmure désespéré, décroissant, l'écoulement d'une souffrance fatiguée, épurée d'elle-même, s'éteignant par l'épuisement de la chair et de l'esprit.

On est « extrait » pour quelques heures de ce parallélogramme de pierre et de pénombre ; des souterrains traversés, les degrés d'un étroit escalier en colimaçon gravis dans une tour, on émerge « au grand jour des assises » devant les douze jurés, la cour – de vieux museaux de fonctionnaires aux gestes oratoires amplifiés par la toge. Rites et simulacres. Défends-toi, Legris, montre que tu es un homme comme les autres, ni pire ni meilleur malgré ton crime de pourchassé par la misère qui se retourne un jour et mord – ou casse et pille une vitrine ! Nie, avoue, repens-toi, sollicite l'indulgence de ces messieurs ; des règles du jeu te le permettent encore, une dernière fois. Tout ce que tu peux dire et faire ne tiendra guère de place dans le rituel. Tu achèves de disparaître, usé par les écrous, les verrous, les guichets, les trappes successives de la grande Souricière, sous les trois cents pages du dossier, les dix-sept questions (quatre circonstances aggravantes), les vingt-quatre attendus et considérants. En cent vingt minutes de palabres, deux minces éloquences contradictoires ont agité au-dessus de ta morne face les faux spectres d'un scélérat et d'un brave homme infortuné que tu ne fus jamais, faux monnayeur. Mais oui, c'est joué : tu comprendras plus tard. En route. Tu graveras tantôt, simplement, à coups d'épingle dans la chaux d'une muraille : *Huit ans pour 45 francs en pièces de cent sous.*

Je quittai dans ces murs, sur un salut de la tête, tenus que nous étions chacun, aux poignets, par deux municipaux, un bandit calme et fort qui n'avait jamais tué. Il s'en alla de sa démarche balancée d'athlète, avec un sourire distrait. La rougeur de sa face musculeuse décelait seule en lui, avec le plissement des paupières bouffies sur les yeux gris, peut-être métalliques et peut-être indécis, le choc subi sans émotion apparente. « Il s'en tire bien », venait de me dire quelqu'un. Il rentrait dans sa cellule, forçat pour vingt ans. Moi, j'étais réclusionnaire pour cinq ans. Sept heures du matin.

Le soir, un vieux gardien alcoolique, qui m'avait souhaité et prédit l'acquittement, vint bavarder au guichet de ma cellule. Sa lèvre inférieure était tiraillée par un tic. Il dit tout bas, dans un soupir au relent d'absinthe :

– C. vient de *passer*. Il est mort comme un homme. Le poison était caché dans le talon de sa chaussure. Il serrait encore les dents, tordu par l'agonie, pour ne rien prendre, ne pas se laisser soigner.

L'œil mouillé, chaviré, du vieux gaff – vingt-deux ans de service – trahissait une stupeur apitoyée...

– Pourquoi se tuer ? Vingt ans ? Il pouvait s'évader. Obtenir une grâce. Enfin, tenez, avec sa nature, sa santé, il serait sorti du bagne à la fin de son temps, mieux portant que je ne suis moi, après vingt-deux années de service... Non, ce n'est pas bien, ce n'est pas raisonnable...

Et il s'en alla d'un petit pas cassé, les épaules arquées sous la vareuse poisseuse aux parements décolorés, continuant sa ronde et son quart de siècle de service de rat-de-prison bien domestiqué à l'âme grise comme la pénombre sous ces voûtes, grise et molle comme les torchons qui venaient d'essuyer les vomissements du suicidé.

13. Bateau ivre.

La sensation d'un départ en pleine nuit vers l'inconnu. La marche sera longue, si longue que rien ne permet d'en évoquer la durée, à travers une nuit constante, semée d'embûches. Tomber en chemin ce serait comme choir dans un lac noir, par une nuit sans lune, sous un ciel de plomb dans la solitude absolue. Aucun cri ne pourrait être entendu : tais-toi donc quoi qu'il advienne. À peine des cercles momentanés rideraient-ils la surface noire de l'eau morte, vite refermée sans un pli sur le noyé.

Voyage non dans l'espace, mais dans le temps : quarante-six mois à franchir à travers les ténèbres. Quatorze mois de cellule sont déjà franchis. Ce n'était qu'un prélude. Que sera *la peine* ?

L'avenir ? Le temps ? Y a-t-il un avenir ? Les faibles et les pas-de-chance restent en chemin, fermant leurs yeux battus dans une infirmerie de prison. Je sais que le temps a deux dimensions subjectives : que la minute amère s'éternise, que les mois vides fuient, sans laisser dans l'âme plus qu'un peu de poussière. Pas même de la cendre !

En route ! L'essentiel est d'être vaillant au départ et vaillant en route. Il y a désormais deux domaines dans l'univers : le mien et celui de l'ennemi. Je suis au pouvoir de l'ennemi. La machine à broyer m'enserme de toutes parts, à tous les instants, pour des années. En vain dresserai-je contre elle mes bras révoltés d'enchaîné. Qu'ils portent la chaîne, fardeau inéluctable, sans défaillance ni combat. L'autre domaine me reste : en vain la machine voudrait me le ravir. Nous sommes face à face, l'énorme machine-prison et moi, égaux en ce que nos puissances et nos impuissances se limitent, à jamais bloquées. Jusqu'au jour fixé par l'arrêt, je serai le matricule 6731, réclusionnaire, automate que la règle disciplinaire manœuvrera mécaniquement. Je ne pourrai rien. Jusqu'au jour fixé par l'arrêt, je serai *moi* – un homme libre, un homme vaillant, un homme inflexible, un homme sans peur – sous la chaîne, la vareuse matriculée, la règle absurde et dure. La machine n'y pourra rien. En route !

Je marcherai sur cette route noire, tant qu'il faudra. Peut-être jusqu'à la folie ou la mort ? Non. J'ai foi en moi. Si l'une ou l'autre me renversent, ce sera de haute lutte, malgré moi, sans que j'aie consenti à les craindre. La prison, je la vaincrai.

En route.

Je n'ai pas grand mérite à me tenir ce raisonnement. Je suis un « courte peine ». La longue peine, la sérieuse commence à huit ans. (Un vieux réclusionnaire me disait à l'accueil : « Cinq ans ? Veinard ! C'est vite tiré. J'en fais vingt ; et déjà quatorze de faits. C'est dur. »)

Il n'existe que trois façons de subir la peine. L'accepter comme un duel, ce que font avec une conscience plus ou moins nette bien des réclusionnaires et des forçats, pris surtout parmi les outlaws. J'en ai connu d'une splendide force morale. La subir, tête baissée, sans résistance intérieure ; se laisser pétrir et mouler jusqu'à l'âme par la prison ; s'accommoder de ses moisissures, s'y installer, y végéter plaintif ou obnubilé, ou satisfait d'un bon coin. Ainsi font la majorité des enfermés, formés d'éléments sociaux hétérogènes, pris dans les milieux où la criminalité passe pour être

exceptionnelle : paysans, gens de condition moyenne, ecclésiastiques libidineux, notaires infidèles, comptables malhonnêtes, administrateurs véreux, « passionnels ». N'y point résister, n'y point consentir non plus ; les ressorts intérieurs cassés par le coup de matraque du verdict, se laisser doucement entraîner au fil des jours, en trois mois ou en trois ans, vers le havre de l'infirmerie où l'on disparaît sans bruit un matin après n'avoir vécu, taciturne, que le temps qu'il fallait pour mourir. À cette catégorie de condamnés, les vrais criminels ne fournissent pas de contingent. L'œil expérimenté d'un ancien reconnaît tout de suite à l'arrivée les « pauvres types » qui, portant leur destinée en eux, sont doublement condamnés...

Départ à destination inconnue. J'ai revêtu mes habits « civils », quittés au lendemain de la condamnation. Il y a dans leurs plis tant de souvenirs de la rue ! Les fers aux poignets. En wagon cellulaire, dans l'étroit compartiment métallique où l'on ne peut ni se lever ni se redresser, les genoux coincés entre la paroi et la banquette, des fers aux chevilles m'imposent un surcroît d'immobilité. Ce wagon des transfèrements est noir, sale, étouffant, rempli d'éclats de voix. Notre silence mortuaire a pour contrepartie le bruit que font deux gardiens, ex-sous-offs à faces vineuses, qui bâfrent, boivent, jouent aux cartes, parlent d'avancement, de permutations avantageuses, de bon vin, de jupes troussées en un langage semé à profusion d'exclamations scatologiques. Ces voix mâles ordurières et chaudes remplissent nos *in-pace*. Le wagon roule, wagon ivre, tel que fut parfois, sinistre, le Bateau ivre,

Planche folle, escortée de hippocampes noirs

emportant ces deux hommes en uniforme et leur joie animale de vivre vautrée dans un confortable fumier ; emportant aussi, dans l'ombre de ces vivants, enchaînés, immobiles, isolés, tourmentés par la soif, courbaturés d'immobilité, quatre reclus, exclus de la vie. Accrochée à des trains de marchandises chargés de victuailles, décrochée à une bifurcation, oubliée des heures sur une voie de garage, dans une station perdue, raccrochée, subitement manœuvrée parmi des jurons éclatants, puis retombant au grand calme d'une station déserte, notre prison errante nous ballote, suivant un itinéraire indéchiffrable, à travers le temps et l'espace. Nous sommes partis le matin ; nous entendons sonner – où – ? six heures du soir. Arriverons-nous demain ? après-demain ? Peu nous importe. Mais on voudrait bien se dérouiller les jambes en proie aux fourmillements, redresser l'échine, boire un grand verre d'eau. Ce serait bon.

Nous quatre :

Morge – dit *Cuistance* ou le *Cuisinier* – qui a la vérole. « Anarchiste. » Vingt-deux ans, je crois. Et vingt ans de travaux forcés. Il faisait le guet autour de cette villa des Aubrets, où « un copain » surpris au cours du cambriolage, étranglait de ses mains prudemment gantées, avec des serviettes mouillées, une vieille servante ; poignardait longuement avec une rage d'épileptique un septuagénaire. L'assassin ganté frôla de bien près la guillotine ; sa précaution le sauva. Il est libre. Ce gamin blême paie à sa place. Il se taira. Il espère. Sa femme, une gosse tuberculeuse, blonde fade qui se donnait docilement avec de doux gestes impudiques au premier copain venu étant « pour l'amour libre », a promis de le rejoindre en Guyane. Les forçats de bonne conduite obtiennent, dit-on, des lopins de terre à cultiver. L'espoir d'un baigne chimérique fermente dans cette jeune tête en proie aux révoltes dévoyées. L'amour y naît peut-être. À un croisement de voies, M. va nous quitter pour un autre wagon ivre (sa femme ne l'a pas rejoint : elle est morte dans l'année).

Horel à soixante ans en paraît soixante-dix. « L'affaire » l'a vieilli d'un coup. Horel est tout blanc avec un nez rouge qui pleure toujours et des yeux canins luisants, baignés d'un sang décoloré. Horel radote ; sa main de vieil ouvrier tâte de temps en temps une tumeur rose qu'il a à la nuque.

– Tâtez-la, dit-il, vous sentez ? La balle est restée.

Chance, malchance ? Il n'en sait rien lui-même. Les choses le dominant. Il ne pensait pas survivre ; il n'a plus envie de mourir. Mais six ans de réclusion à son âge – encore est-ce par indulgence ! – c'est beaucoup. Horel est un passionnel : jaloux de son propre fils beau gars de vingt ans, il a tué sa maîtresse, une quadragénaire, et s'est suicidé. On l'a guéri à grand peine pour le condamner. Le wagon ivre l'emporte vers son destin. Plus tard je le rencontrerai souvent, de plus en plus cassé du dos et des genoux, boitant, chaussé de sabots trop grands, dans la file des vieillards de l'atelier des liens. Une main fourrée dans la ceinture, l'autre frileusement passée entre deux boutons de la Vareuse, la goutte au nez, l'œil terne, la mâchoire pendante, secoué tout entier à chaque pas, comme un polichinelle démolé, étrangement raide pourtant, il descendra muré en lui-même par la contrainte du silence, vers le petit cimetière de la prison. Cela durera quelques années.

Passionnel aussi, le troisième, quoique le mot devienne saugrenu de s'appliquer à ce gros garçon au teint vermeil dont les joues poupines ressemblent à des pommes mûres. Meurtrier dans une rixe d'un gars de son village qui courtisait « sa femme » – il dit « sa femme » bien qu'elle ne fût que sa fiancée ; mais avec quel grand rire victorieux ne devait-il pas la renverser à l'ombre d'une meule, dans les heures brûlantes de l'après-midi, quand l'âcre sueur des jeunes chairs monte au cerveau, plus trouble que le vin ! Il allait employer la vigueur de ses dix-neuf ans à porter deux fois par jour au réfectoire la marmite à soupe. Je crois qu'il est mort, lui aussi, d'une pneumonie ; son souvenir se confond dans ma mémoire avec celui d'un autre petit paysan, meurtrier comme lui, dans des circonstances analogues, râblé comme lui – et je ne sais lequel des deux est mort à l'infirmerie.

Côte à côte, dans le wagon ivre, nous nous ignorions en silence. Nous ne nous connûmes qu'à l'arrivée.

D'autres compagnons de route d'un instant dont aucun souvenir ne m'est resté, dirigés vers une maison d'arrêt, tandis qu'on nous transférait à la maison de force, montèrent à une station dans notre wagon.

Un fracas, d'express lancé sur les rails, déroula autour de nos ténèbres ses anneaux grondants. Il y eut des heurts, un choc d'arrêt, des chocs de voix, un décrochage, une voix :

– Les voitures sont là.

Engourdis par huit heures d'immobilité dans les fers, nous titubâmes, les membres libres, alignés le long d'une voie, tandis que les gardiens du service des transfèrements nous passaient de poignet à poignet, d'autres chaînes ; de sorte que nous ne fûmes, huit hommes liés ensemble, qu'une chenille à huit têtes et seize pattes, lente, cliquetante, hésitante, trébuchante, à traverser, yeux surpris par les signaux, pieds gourds butant aux rails, des voies de la gare de marchandises.

Chenille écrasée par un soulier ferré, nous nous mouvions lentement dans l'obscurité dense d'une nuit de mars. Et voici qu'un éblouissement m'entra dans les yeux, m'inondant le cerveau de joie :

– Le ciel !

Un étincelant ciel d'hiver, constellé à l'infini, étendait sur nos têtes ses noirs, ses bleus, profonds, ses profusions d'astres, ses ruissellements de lumière dans ses abîmes de ténèbres. L'avais-je jamais comprise auparavant cette merveille d'un simple ciel étoilé ? Depuis quatre cents jours, elle m'était refusée : et c'était une révélation.

Je serais tombé, les yeux égarés là-haut, dans ma marche incertaine parmi les rails, les entrevoies, les câbles tendus au ras du sol, si les autres anneaux de la chenille pénitentiaire ne m'avaient poussé, entraîné, soutenu, vers les feux de la gare...

La bizarre chenille oscilla un moment sur ses seize pattes fléchissantes, dans la soudaine animation de la gare. Toutes les lumières semblaient se concentrer sur elle : et c'était un rappel tellement brutal de la vie perdue. Marchand de journaux, illustrés, bouquins ! Tabacs ! De la cohue pressée d'une descente de train, des gens se détachaient si proches, si *réels* ; un soldat ; une dame conduisant par la main deux moutards, un monsieur dépliant son journal à la portière de son compartiment, un homme embrassant une jeune femme. Comme nous le vîmes, ce banal voyageur et quel monstre à seize yeux couva la joie de son adieu !

Puis la chenille se scinda en deux tronçons. Une voiture cahota par les rues éclairées de la ville les quatre réclusionnaires. Ils regardaient avidement, stupéfiés que la vie continuât « simple et tranquille » identiquement telle qu'ils l'avaient perdue.

14. Arrivée.

Nous avons franchi dans la nuit des seuils successifs. Les bâtisses étaient d'énormes rectangles sous le scintillement et le bleu intense d'en haut. Un corps de garde ; des mufles ensommeillés, tournés vers nous avec une nonchalance rogue ; l'homme au képi galonné bovin, sanguin, massif, képi sur l'oreille, haleine vineuse, trousseau de clefs battant la couture du pantalon.

– Par ici !

Déliés, surpris de la liberté de nos membres, surpris de la soudaine légèreté de nos corps (des gouttelettes de joie montent dans nos veines : c'est bon de pouvoir tordre à son aise ses poignets, c'est bon !) nous suivons une ruelle mal éclairée, sous l'éblouissement d'en-haut. Nous pénétrons dans une troisième enceinte, puis dans un hall sombre où l'air est mauvais. Nous nous perdons là les uns les autres, cernés par un seul homme armé de clefs, qui va, vient, nous pose devant des portes numérotées comme des bonshommes de cire, effarés, dans la lueur de sa lanterne sourde projetée sur nos visages...

– Entrez !

J'entre. Où ? Je ne sais pas. Dans des ténèbres absolues. Ce pourrait être dans le néant.

La porte s'est refermée sur moi, les pas du gardien se sont perdus en bas, dehors, sur le pavé. Ténèbres absolues. J'essaie, immobile, de distinguer mes mains haussées à quelques centimètres de mes yeux. Impossible. Je les étends, mes doigts ont des mouvements prudents de tentacules. J'avance lentement, palpant les ténèbres (et toujours cette joie pourtant, en gouttelettes infimes, vibrantes et chaudes, charriées dans les veines, la joie de se mouvoir sans entraves). J'ai le souvenir absurde de l'éblouissement : que c'était beau tout de même, ce ciel étoilé ! Ah ! voici la muraille, suivons-la. Elle est propre, sans inscriptions. Quatre murs parbleu, les quatre murs bien connus... Ce sont presque des amis, ces quatre murs assassins. *Et rien*. J'espérais un bas-flanc.

Installons-nous. Mon gilet roulé en boule, mon chapeau défoncé (qu'ai-je désormais besoin de cette défroque de civilisé ?) disposés avec art sur les chaussures offrent à ma nuque un support. Allongé de tout mon long sur le parquet ciré, je songe.

Je ne sais rien de ce qui sera. Les avocats que j'ai interrogés sur la peine, m'ont-ils assez exaspéré avec leurs réponses vagues. Parbleu ! ils s'en moquent. Le client arrivé ici n'est plus un client.

J'ai vu naître le jour : une grisaille est entrée imperceptiblement dans la cellule, chassant les ténèbres ; puis une pâleur. C'est doucement devenu de la lumière. Aucune notion de l'heure. Rhabillé, j'ai longtemps attendu, marchant comme de vieille coutume, le long des murs. Seize pas. Dix-sept en tournant sans hâte. Pourquoi se hâter ?

La journée a bien commencé. Nous nous sommes retrouvés, les trois passagers du wagon ivre, dans un magnifique préau triangulaire...

– Épatant, dit Horel.

Et le petit paysan homicide avait un large, large sourire.

Il y avait bien, dans ces dix mètres carrés, six mètres de gazon ; et même un arbuste, chétif comme un buisson, dont les bourgeons commençaient à s'entrouvrir. On était « libre » là, près de la terre et des plantes, ensemble, à causer, trois copains, n'est-ce pas ?

– C'est pas encore le régime, dit le petit paysan. C'est pas possible.

Nous entendîmes des coups de cloche, des défilés : martellement rythmé du pavé par de longues files de sabots. Les rythmes de la Centrale. Nous comprîmes que nous n'étions pas encore entrés dans la peine. Nos vêtements « civils » d'ailleurs nous le rappelaient assez.

... Nous les perdîmes une heure plus tard, dans la petite « salle de pansements » de l'infirmerie, où deux auxiliaires, condamnés en blouses blanches, un gardien et le brigadier Zizi, procédèrent à notre habillage définitif. Jetées une à une sur le carrelage, fouillées, secouées, nos hardes prenaient à l'instant figure de loques. Zizi, vieux rengagé à médaille coloniale, décati, avec un grand nez busqué tombant sur une moustache blanche, pisseuse au bord des lèvres à cause du tabac, Zizi galonné d'argent jusqu'à l'épaule dictait à un détenu-comptable son estimation de la valeur de nos effets. Il claironnait comme il eût fait dans une cour de caserne :

– 1 chapeau feutre noir... 25 centimes... Bretelles... 10 centimes... 1 complet cheviotte grise... cent sous !... 1 chemise rayée... 50 centimes...

Zizi rigole.

Son estimation est portée sur un registre que nous signons. L'administration prend nos effets en garde ; ils nous seront rendus – ce qui en restera, les mites ayant dévoré toutes les étoffes – à la libération. En cas de destruction accidentelle, l'Administration, honnête, s'engage à nous indemniser selon l'estimation ci-dessus, contresignée de nous-mêmes. Nous commençons par être volés.

Puis nous attendons, nus devant nos petits tas de hardes, les vêtements réglementaires, chemises et caleçon de grosse toile grise (peut-être blanche à l'origine), vareuse, pantalon et béret de droguet brun. Ceux que nous recevons sont tellement usés qu'on voit la trame bleuâtre du tissu : mais propres. Des sabots.

– Tu t'coudras ça au bras droit.

Ça : un rectangle de toile blanche portant quatre chiffres : 6731. Le 6731 c'est moi. Les sabots alourdissent sa marche. À chaque pas ils font *flic flac*, et j'ai la sensation qu'ils vont tomber.

On m'a tondu le crâne. Ma chevelure vient d'être balayée avec les derniers cheveux blancs de Horel. Me voici suffisamment oblitéré pour comparaître devant les autorités administratives. Rien ne me distingue plus des autres, mes pareils, tourbe de réclusionnaires que nous sommes. Nous avons tous les mêmes mentons mal rasés, les mêmes crânes tondu – et les mêmes regards, sans doute, d'hommes traqués.

Nous comparaissons devant une sorte de tribunal administratif : le directeur, képi tout argent, le contrôleur, képi à demi-brodé d'argent, le gardien chef, képi autrement brodé d'argent. Képi, képi, képi. Galons. Un gros vieux monsieur moustachu qui doit aimer le vin blanc. Un museau blême, triangulaire. Un militaire qui m'a paru sans visage et qui n'a laissé dans ma mémoire que la trace de son képi réglementaire. Tous les trois sur une estrade, devant une large table. Derrière eux, la République, plâtre jauni moucheté de chiures de mouches. Zizi, à leur droite, remplit l'office de greffier.

Le nouveau comparaît encadré de gardiens, à un mètre cinquante de l'estrade, dans l'attitude réglementaire du soldat au rapport. Le directeur feuillette un dossier, toise l'homme et, selon le cas, l'humeur : – Ah, vous voilà. On dit que vous êtes une forte tête. Je vous engage à vous méfier. Ici, les fortes têtes, on les brise.

Un silence. Un geste de la main qui tient un buvard-compresseur. Un froncement des sourcils drus sous le képi tout argent. L'effet est produit, sans doute.

– Rompez.

Prestement poussé par les épaules le nouveau est jeté dehors.

Au suivant.

– Vous aussi, il paraît que vous avez du caractère. Eh bien, ici, mon garçon, on les arrondit les angles du caractère. Compris ?

Épaules rondes, nuque enfoncée, voix qui n'est plus qu'un souffle respectueux, l'interrogé murmure :

– Oui, Monsieur le directeur.

Le troisième de la série d'aujourd'hui est un petit notaire de province qui a filé en dévalisant tout son village. L'œil de M. le Directeur se radoucit en se posant sur ce visage triste et grassouillet. Ni pègre, ni récidiviste, celui-là : un honnête homme qui a mal tourné, voilà tout. M. le Directeur se souvient de la théorie de l'amendement du condamné.

– Tâchez de vous bien conduire, Boulin, et nous verrons ce qu'on pourra faire pour vous.

Au quatrième, un anarchiste, M. le Directeur dit simplement :

– Un avertissement : pas de propagande ici. Il vous en cuirait.

Peu d'hommes dans la société moderne exercent sur leurs semblables un pouvoir aussi absolu qu'un directeur de prison. Le contrôleur civil remplissant en réalité les fonctions de sous-directeur ne contrôle rien. Le directeur a, en fait, pouvoir de vie et de mort sur le détenu. Il lui suffit d'une recommandation au gardien-chef (« tenir à l'œil... ») pour que le matricule désigné au zèle des gardiens, harcelé par une surveillance tatillonne, soit accablé de punitions. M. le Directeur peut infliger des punitions allant jusqu'à 90 jours de cachot ; plus qu'il n'en faut pour qu'avant la fin de sa punition l'homme puni soit transporté à l'infirmerie, les yeux abîmés, les poumons rongés de tuberculose, le cou boursouflé, les oreilles purulentes. On en crève. Chaque année, l'homme au képi tout argent prononce ainsi, sans en avoir l'air, pour des motifs généralement futiles, plusieurs sentences de mort à longue échéance.

15. La meule.

La prison garde, dans sa perfection moderne, la perfection du château féodal qui se suffisait à lui-même, non qu'il pût vivre sans le travail de la campagne environnante, mais capable avec ses artisans, ses hommes d'armes, son église, son lazaret, sa geôle, ses potences, ses salles de fête, ses arsenaux, ses magasins, de subir un long siège. La maison centrale perpétue dans les cités modernes l'économie et l'organisation du *burg* médiéval. Agencée de sorte que des centaines d'hommes y puissent vivre et mourir reclus, non de par une discipline consentie comme les monastères, mais sous une contrainte brutale, elle est une morne cité à la fois assiégée et dominée par l'ennemi qu'elle enferme.

L'enceinte comprend de vastes bâtisses éparses parmi des cours plantées d'arbres et cultivées. Une seule entrée, non loin du corps de garde, sous les bureaux du greffe, – car les registres d'écrou ont besoin du voisinage des fusils, – donne sur une première cour bordée par les locaux de l'administration, que ferment d'un côté les murs et les édifices de la prison proprement dite. Le parloir et le temple-prétoire allongent leurs toits bas entre l'administration et la détention. Une seconde porte franchie, le reclus se trouve dans le domaine de la peine. Ce pourrait être une rue peu fréquentée de petite ville morte, bordée de murailles blanches et de sévères immeubles à fenêtres grillées. Les services généraux, rangés en quadrilatère autour d'une courette grise isolent la boulangerie, les cuisines, la buanderie, divers ateliers accessoires. Un massif parallélogramme de maçonnerie blanche, la vieille prison, datant d'un siècle, enferme des ateliers de cordonnerie et de tissu métallique ; au rez-de-chaussée les réfectoires. L'église de pierre grise dresse ses ogives tristes dans une cour pavée que surplombent, d'un côté, une haute muraille, de l'autre, les quatre rangées superposées de petites fenêtres grillées du dortoir. Ce dortoir, de construction relativement récente, conçu pour l'application du système Auburn, – le dernier mot de l'économie pénitentiaire : travail en commun le jour, isolement la nuit, – a l'architecture classique des constructions cellulaires du plan étoilé. Trois ailes, un centre ; quatre étages de galeries donnant sur un grand hall éclairé aux bouts par de hautes verrières. On ne bâtit plus que dans les prisons de ces splendides fenêtres inventées par les bâtisseurs de cathédrales. Le hall est spacieux, les cellules-alvéoles sont d'une étroitesse strictement calculée ; il y faut place pour un lit de camp de 50 centimètres de large et pour que l'homme puisse se tenir debout à côté. Crépies à la chaux, elles ont chacune leur fenêtre, large meurtrière à laquelle il est défendu de se hausser. – Une cour plantée d'arbres sépare le dortoir de l'infirmerie composée de deux bâtiments rectangulaires se faisant vis-à-vis dans une cour close et reliés par un promenoir vitré. Des fenêtres de l'infirmerie, blanche comme il sied, on aperçoit un cube rébarbatif de pierre grise troué d'oblongues fenêtres à barreaux, toute une petite prison encastrée dans la grande, avec son enceinte propre, où circulent des rondes, et ses préaux de promenade triangulaires, découpés en éventail : le quartier cellulaire. Trois étages de cellules de punitions, claires, demi-noires, noires ; dans les fondations, un double rang de cachots. Dans les *burgs* d'autrefois, le cœur des résistances épiques battait dans le donjon, suprême réduit du seigneur. L'âme de la prison – une âme faite de règles implacables et de fers – bat dans ces murs-ci. La discipline du reclus ne repose en définitive que sur la peur du cachot. – Au-delà

s'étendent des deux côtés d'un corridor vitré les ateliers de travail : imprimerie, tailleurs, chaînes d'or et d'argent, brochage, liens tressés, tissus métalliques. Il y a encore une grande cour plantée de pommes de terre. Et il y a sous les murs de la prison, je ne sais où, un cimetière...

La topographie de la maison de force où je vécus près de quatre ans est restée dans mon esprit incomplète et inexacte. Le reclus ne la conçoit qu'à la longue, par la totalisation d'un grand nombre de menues observations. Il ne voit bien que ce qui est dans un horizon de vingt mètres. Ses mouvements y sont rythmés par une volonté anonyme, étrangère à la sienne. Le compartimentage de la geôle parfaite est tel qu'on peut y passer des années sans rien en connaître de plus que son étroit secteur.

Le rythme de la vie est dans la cité recluse d'une précision d'horlogerie. Trois coups de cloche espacés de cinq en cinq minutes ordonnent, à sept heures du matin, le réveil. Au premier, les six cents réclusionnaires allongés sur leurs couches dans le dortoir cellulaire se lèvent. Le deuxième accorde quelques minutes au pliage de la literie et à l'entretien de la cellule. Au troisième, alignement sur le seuil des cellules ouvertes. En longue file cette foule muette s'ébranle par les escaliers, traverse les cours, chacun recevant au passage sa boule de pain.

À l'atelier quelques minutes sont imparties à la toilette qui se fait au robinet. Un coup de cloche donne, à 7 h 15, le signal de la mise au travail. À 9 heures, de nouveau la cloche : cessation du travail ; la cloche, alignement ; la cloche : en file indienne vers le réfectoire. La cloche, sortie du réfectoire, promenade, 25 minutes, de 9 h 30 à 9 h 55.

La cloche, rentrée aux ateliers. La cloche, reprise du travail. La cloche, repos d'un quart d'heure à midi. La cloche, reprise du travail. La cloche, la cloche, la cloche, second repos, promenade, rentrée, travail, alignement du soir, défilé, dortoir, coucher, réveil, recommencement – défilé, dortoir, coucher, réveil, recommencement travail, la cloche, la cloche...

Ce rythme mécanique de la journée, se répétant indéfiniment, aboutit à une automatisation presque indolore de l'existence. La cloche déclenche les mêmes gestes aux mêmes minutes précises, chez six cents reclus. Ces gestes, chacun a tôt fait d'en acquérir une routine individuelle. L'erreur d'un nouveau cherchant sa place dans un alignement excite, événement saugrenu, l'attention générale.

Le rythme de la journée s'enclave dans celui des mois et des saisons. La monotonie du repos du dimanche, coupé de marches, d'allées et venues à l'église, au temple protestant, à la salle de correspondance, ne le modifie pas plus que les grands gels qui font claquer les dents des automates pendant les défilés ou l'accablante chaleur d'août.

La règle est de travail et de silence.

Travail forcé, à la tâche le plus souvent, c'est-à-dire poussé jusqu'à la limite des forces, dix heures par jour, de sept heures du matin à sept heures du soir, avec deux interruptions d'une heure pour les repas et les promenades et trois ou quatre quarts d'heure de déperdition. Travail industriel à vil prix, concédé par l'administration pénitentiaire à des firmes.

Silence absolu, perpétuel, imposé à des hommes travaillant en commun, arrachés en commun à la vie, accablés en commun. L'absurdité de cette règle n'égalait que sa cruauté. Véritablement appliquée et acceptée, ce serait le moyen le plus simple d'acheminer doucement les reclus vers la folie. Des dérogations pratiques l'adoucissent : relâchement de la surveillance, tolérance des propos échangés à l'occasion du travail. Il en résulte que les journées de repos sont les plus pénibles ; et que la règle inapplicable n'est plus, en réalité, qu'un prétexte à tracasseries disciplinaires. – La plupart des punitions infligées le sont pour infraction au silence. Leur gradation, qui va jusqu'au régime des « incorrigibles », constitue contre les mal notés, une gamme de persécutions arbitraires.

La meule broie tout doucement. Insensiblement, quand les premières résistances de l'être sont brisées. Et comme « on se fait à tout », on se fait aussi à cette vie ralentie, rythmée par la cloche... L'homme croit user le temps qui le dévore. La réalité est trop concrète pour effrayer. Il faut parfois un effort d'imagination pour en concevoir l'accablement.

... Un gros bonhomme flasque, au teint rose, aux joues tombantes, fut longtemps l'un de mes voisins, dans les alignements. Il me saluait d'un regard doux et d'un sourire à peine esquissé de ses grosses lèvres. Les plis mêmes de ses vêtements secouaient sans efforts des chairs tombantes. Un grand calme émanait de lui. Il faisait huit ans et jouissait d'un petit emploi tranquille au magasin à papier : un coin de mur derrière les cabinets pour horizon.

– Faut pas s'en faire, me disait-il entre ses dents (et sa voix même me semblait plate, pâle, molle), c'est le principal. Moi, j'm'en suis fait au commencement. Maintenant j'm'en fais plus. Tu tâches d'attraper un coin tranquille et puis tu t'la coules douce. Et c'est étonnant comme le temps passe : c'est long, long, et c'est passé. J'en ai plus qu'pour trois ans, tiens...

Il avait des petits bonheurs quotidiens. Il mangeait son ragoût de la cantine – haricots, mouton, 30 centimes – avec délices, en songeant à la matinée paisible et que ce soir « y aurait un bon gaff » qui ne dédaignait pas de tailler une petite bavette... Dimanche, correspondance. Semaine prochaine, la douche. Et dans un mois, plus que trente-cinq mois à faire, déjà soixante et un de faits. Ça passe ! – Je lisais dans ses yeux de bon ruminant ces rassérénantes petites pensées.

– R'garde Vallard, me disait-il, un jour, s'il est nerveux ! N'a plus que six mois à tirer.

Vallard était un gaillard un peu dégingandé, avec un drôle de vieux visage ridé à trente-cinq ans, un grand nez triangulaire, des lunettes cerclées de fer blanc. Tête chagrinée de vieux séminariste. Il finissait six ans. On lui savait une femme et deux beaux enfants. Il se taisait.

– R'garde comme y porte ses six mois dans les jambes !

Vrai, son pas était allègre. De nouveau, l'homme allait vers son destin, attiré par un mirage. Son échine se redressait, une sorte de rajeunissement éclairait ce visage fripé. Plus que six mois ! Mais le destin était là. Vallard apparut un matin la tête bandée. Il marcha encore deux jours avec nous, dans les défilés, d'un pas nerveux parfois lassé. Puis nous ne remarquâmes pas son absence. Il mourut en trois jours à l'infirmerie, d'un érysipèle qui lui mangea le visage.

– Y s'en faisait, dit l'homme flasque. Faut pas s'en faire. *Faut être plus fort.* Pauvre vieux !

16. L'atelier

L'imprimerie est une vaste ruche pleine du bourdonnement des machines. Soixante-dix hommes en bourgerons salis et bérêts de droguet y travaillent dans un faux silence. – Les lèvres ont des remuements à peine perceptibles, le souffle bas s'exerce à atteindre l'ouïe et à s'y dérober en même temps ; les yeux aux aguets, sous les fronts hypocritement baissés, observent le gardien nonchalant et rogue qui passe entre les presses et les rangs de casses. À peine le képi relevé de jaune a-t-il disparu derrière une machine que mon voisin s'incline prestement vers moi. Son masque cachottier se distend, se ranime, fendu d'un large sourire fraternel :

– D'où qu't'es ?

Nous saurons l'essentiel l'un sur l'autre, dès ce soir. Poule est un mince et terne voyou sans intelligence. Nous l'appelons comme un personnage des *Misérables* : « Demi-liard » dit « Deux milliards ». « Vendu par une tante », il s'est fait arrêter, porteur d'un outillage de cambrioleur, à deux cents mètres d'un immeuble dans lequel il y avait un coffre-fort contenant, à l'en croire, deux millions. À ce détail, une étincelle luit au fond de ses yeux mornes. « Dire que j'pourrais être millionnaire aujourd'hui ! »

Le croit-il ? Il reste des heures planté droit sur ses jambes, le composteur à la main, l'œil vague, distrait. Sa bêtise déconcerte au point de faire croire à une ironie cachée. Mais c'est le sort qui se joue de lui. Je crois qu'il rêve, dans ses heures d'immobilité, à ses millions manqués, à des autos, à Deauville, aux femmes blondes, demi-nues, qu'on voit cambrées, les seins durs sous des fleurs métalliques, dans les revues à grand succès. Et le soir, dans son alvéole grillée, sa chair de grand gamin vicieux souffre et s'use en mornes détentes...

Après la cellule, l'atelier surprend par ses proportions, son grouillement d'activité, ses bruits continus. C'est un monde. Tant de visages ! On s'accoutume à les distinguer, on se reprend à observer. L'œil se pose sur une foule de choses à dix, vingt, trente mètres d'horizon. Je me reprends à vivre d'une vie physique plus riche, plus déliée. Quatre fois par jour je vois le ciel, des arbres, des buissons, de l'herbe, car les cours de la prison ont ces richesses. Je ne veux pas m'avouer cette joie misérable, mais elle est là, dans mes membres. Elle dure quelques jours et s'éteint sans lutte. J'ai exploré mes trente mètres d'horizon, j'en connais l'affreuse indigence. Rien, jamais, ne change dans cette ruche sur laquelle le temps pèse comme une interminable pluie de cendres. Je m'exercerai bientôt en vain à retrouver l'étonnement des premiers jours. Chaque coup de cloche fera de moi l'automate qui sait ses moindres gestes à l'avance et tous les visages rencontrés et que cela durera 1 300 jours (encore faut-il survivre).

Dès l'entrée, où se tient un gardien devant la porte verrouillée, il y a les machines. Puis, à droite et au fond, les rangs de casses, commodes parce qu'on peut s'y dérober par instants à la surveillance du *gaff*, échanger quelques mots, passer un billet. Contre la muraille intérieure s'adosent des bureaux vitrés : celui du directeur civil,

un monsieur grisonnant qui porte une casquette anglaise et une blouse d'imprimeur ; celui des correcteurs et des comptables, que l'on envie parce qu'ils peuvent parler entre eux. Ces détenus de marque rendent de petits services. Ils forment un monde à part, jaloué, respecté. Au fond s'ouvrent les magasins grillagés et l'atelier vitré de lithographie. Vis-à-vis des bureaux, les fenêtres donnent sur les cabinets, car il faut que les gardiens puissent sans se déplacer surveiller l'homme accroupi. Les cabinets donnent sur d'étroites cours pavées. Les hommes du service général y viennent changer tous les jours les tinettes, où l'on veut pouvoir retrouver les objets interdits. Perfection de la geôle ! L'administration observe et fouille jusqu'aux excréments.

Le travail est payé à la journée. Quelques compositeurs sont astreints à fournir une tâche calculée de manière à exiger d'eux un effort soutenu d'une douzaine d'heures par jour. Par bonheur, la plupart des travaux typographiques ne sont pas susceptibles d'être exécutés de la sorte. L'imprimerie fournit de formulaires les ministères des Colonies, de l'intérieur, de la Justice et les services d'hygiène ; on y compose des travaux scientifiques, des statistiques où l'annaliste amusé, relevant plus tard les cocasseries les plus folles, appréciera ce que peuvent donner d'imprévu dans les chiffres la bêtise des ronds-de-cuir d'outre-mer ajoutée à la malice des forçats de France. (« Ile de la Réunion. Mariages : femmes, 6 ; hommes, 6 ; total des mariages : 12 ». « Importations au Sénégal : pianos, la tonne... ; plumes d'autruche, le mètre cube... »)

– Tu sais, explique le gros correcteur Gillet au néophyte, le correcteur n'est pas tenu de comprendre. Il suit la copie. La copie, c'est sacré...

Sa face rougeaude de moine égrillard s'épanouit en sourire :

– ... surtout quand ce sont des crétiens qui la pissent. (*Chantonné en sourdine.*) Et l'on s'en fout, la digue-digue-don... Tu piges ?

Nous composons aussi les bulletins de recherches de la police criminelle, qui nous tiennent à peu près au courant des crimes impunis et des châtiments probables. Des mains de réclusionnaires encadrent soigneusement du texte conventionnel des signalements abrégés la photo anthropométrique du réclusionnaire de l'an prochain qui hante encore, à cette heure, l'angoisse au ventre, les bars de Ménilmontant. Les visages de femmes, ces étranges visages tantôt blafards, tantôt tirés, farouches ou désespérés que les clichés de l'anthropométrie font aux voleuses et aux prostituées, ont pour les reclus des charmes secrets. Des feuilles sont dérobées aux presses pour y découper un cliché, portrait d'inconnue traquée dont on ne sait que le nom accolé à l'énoncé d'un délit, – *Marie Chevrillon, 22 ans, vols*, – dont le nom importe peu, mais qui a des yeux prenants, agrandis par une terreur confuse, et des lèvres enfantines. Là-haut, dans sa cellule du dortoir, un homme, en proie chaque soir à la plus humaine folie, contempera longuement, soir après soir, avec des yeux sans fond, ce portrait mystérieux qu'il porte bien caché dans ses vêtements, au mépris des fouilles. Et je doute que les plus charmants portraits de Gainsborough, je doute que le mystère de Mona Lisa aient jamais remué au fond du cœur et de la chair des hommes autant d'inexprimable passion que ces durs portraits de femmes n'en soulèvent sous des fronts de forçats qui sont parfois des brutes...

Nous composons le bulletin vert des déserteurs et insoumis, le bulletin jaune des expulsés, le bulletin blanc des relégués. Le nombre des crimes, des misères, des luttes

sordides qui semblent ainsi s'écouler inexorablement entre nos mains serves est pareil au nombre des étoiles...

On gagne de 50 centimes à 2 fr. 75 par journée de travail à l'imprimerie¹⁶. L'administration retient les six dixièmes de ce salaire (davantage pour les récidivistes). Des quatre dixièmes restants, deux sont affectés à la dépense de cantine qui permet au détenu d'améliorer son ordinaire, deux au pécule qu'il touchera à sa sortie. Quelques francs sont tout d'abord réservés : la masse destinée, en cas de mort, à payer le cercueil. – Le premier devoir du réprouvé est de payer son cercueil.

... Ce n'est pas toujours facile. Il y a quelque part l'atelier des liens, où l'on gagne à grand-peine quelques centimes par jour. Ce travail est réservé aux vieillards. Je vois parfois défiler l'atelier des liens : une douzaine de vieux pantins cassés, traînant leurs sabots, malpropres, raides, courbés, noueux, avec des visages momifiés, aux narines poilues, aux yeux mouillés, avec des mains qui font penser à des racines desséchées. J'en connais un qui va bien droit, le béret crasseux sur l'oreille, portant sur un long corps décharné une petite tête cramoisie au nez en bec de chouette où pend une goutte : et des yeux vitreux, immobiles. (« Un croquant, l'a mis l'feu aux granges du voisin. Huit ans. ») Ils ont de soixante à soixante-dix ans, et des cinq, des dix, des quinze ans « à faire ». Un être monstrueux est le dernier de leur file : L'Araignée. Reins tordus, corps ployé, jambes tordues, très écartées, les deux bras étrangement ouverts appuyés sur deux cannes, ce vieillard pareil à un arbre foudroyé, tout en os cassés, mal réajustés, se traîne vigoureusement à la suite de la chenille humaine. On dit qu'il ne sortira plus vivant d'ici (comme si les autres devaient sortir !). Son crime est inconnu. Des paysans lui ont cassé les membres à coups de fourche et de faux...

Dialogue à la salle des pansements :

– Quand tu crèveras, sale bête, lui dit l'infirmier qui fait la toilette des morts, ça en fera un de boulot ! Faudra t'casser encore une fois les abatis pour t'faire entrer dans le cercueil !

La gueule noire, bordée d'affreux chicots, de l'Araignée crachotte, comme une bave, toute une litanie d'injures achevées par un ricanement :

– ... As pas peur, c'est toi qui crèveras le premier.

(Il ne savait pas si bien dire : j'ai vu mourir cet infirmier.)

Les vieillards attendent la fin en tressant lentement, de leurs doigts engourdis, des liens grossiers. Une puanteur de crasse et de décomposition organique les environne. On met parfois parmi eux quelque jeune condamné sortant du cachot.

¹⁶ Chiffres du temps de guerre.

17. Vouloir vivre.

Chacun se fait sa place à l'atelier, la meuble et l'aménage. Les typographes disposent d'une planche sous les casses. On y ajoute un tabouret, une boîte en carton, pour les lettres, une planchette pour le savon. Le séminariste Dillot qui a tué son frère à la suite d'interminables querelles autour d'un héritage de dix mille francs, s'est fait avec des images saintes que l'on met dans les bréviaires une sorte d'autel. Pendant le quart d'heure de repos de midi, son profil aigu se penche devant un minuscule Sacré-Cœur de Jésus, son regard se dérobe aux choses et il prie. Mon voisin Guillaumet, bon copain, « affranchi » jovial dont la bonne humeur méridionale est presque inaltérable (« J'tire mes six ans, – ici un gros clin d'œil, en sortant j'ai encore bien quinze ans de bon ! et j'sais vivre, moi, tu sais ! »), m'a dit d'un air connaisseur :

– L'est d'plus en plus tapé. Attends voir la suite.

Un autre voisin vit dans une misère étrange. Il est là, devant moi. Aux heures de travail quand mon regard se lève de dessus la casse, c'est son crâne nu, couvert à la nuque de poils d'un gris-sale, c'est son crâne verdâtre, livide aux tempes, que j'aperçois invariablement. Parfois Dubeux s'offre à moi de profil, cadavérique, les lèvres blanches. Ses gestes sont lents, lents, mortellement lents. Jamais il ne s'assoit ni ne se repose. Jamais il n'a recherché le contact avec personne. Quand on le frôle en passant, il tourne lentement vers vous un regard verdâtre entièrement inexpressif. À midi, il coupe son pain noir en petits rectangles réguliers, les aligne devant lui, et les mange l'un après l'autre, sans lire, immobile, en regardant droit devant lui ou à terre. Des gestes d'idiot le font ressembler à un automate. Un voyou lui a rempli une fois les chaussures de colle de pâte ; voilà des mois qu'il traîne après lui la même odeur nauséabonde. Ceux qui passent près de lui lui décochent parfois dans les reins un coup de coude, lui soufflent à l'oreille une crapuleuse injure, rien que pour entrevoir le regard hébété de ses prunelles verdâtres et le lent marmonnement de ses lèvres décolorées. On dit que c'est un petit rentier, qu'il a tué une femme dans une maison close, qu'il y a encore dans son paquetage, au greffe, un pantalon de femme en soie rose dont il ne se séparait jamais... Ce ne sont peut-être que légendes, mais je vois très bien ce petit rentier livide franchir de son pas d'automate, le seuil de la maison aux volets clos, je le vois souffler sur un visage de femme épouvantée son haleine mortelle, je le vois tuant avec des gestes mécaniques, nécessaires, émanés du plus profond de son automatisme.

– T'es maigre, m'a dit Guillaumet, tiens-toi. Pas d'blagues ! T'as trois mois pour réagir. Si ça va mieux au bout du troisième et comme je vois qu't'as du caractère, tu tiendras. Maintenant, pour commencer, faut bouffer et t'distraire. V'là un livre de *came* : t'fais pas piger avec, ça t'coûterait quinze jours de boîte et ça serait malheureux pour l'amicale. Et ça c'est un fromage qu'on t'envoie.

Il m'a rappelé beaucoup plus tard, cette conversation : « T'étais si maigre, vois-tu, t'avais un air si crevé qu'y en a qui disaient que tu ferais pas les six mois réglementaires d'ceux qui font boire le quart de vin au fossoyeur... »

À chaque enterrement, le fossoyeur, un veinard du service général, fait la petite balade du cimetière et reçoit un quart de vin.

« Moi, j'ai parié pour toi. J'ai gagné. On les aura ! »

J'ai appris à sonder ainsi moi-même les visages et les reins des arrivants. *Je sais* s'ils vivront. Je sais s'ils feront boire au veinard de fossoyeur le coup de vin supplémentaire. Je ne me trompe jamais : leur mort se révèle à moi longtemps avant qu'ils ne la pressentent eux-mêmes. Je ne puis pas analyser cette intuition. Elle me vient de leur regard, de la façon dont leurs mains se posent sur le marbre où l'on serre les formes avant de les porter aux machines, de l'allure de leur nuque, du contour de leurs épaules, de leur démarche. Je lis la mort en eux avec une mauvaise lucidité que je voudrais nier, que je voudrais démentir à coups de volonté, mais qui est là, plus forte. Ainsi Guérin. C'était un homme assez cultivé, poli, un petit propriétaire rural condamné pour incendie volontaire. Six ans. Il s'affirmait innocent mais son regard concentré, le pli fermé de sa bouche avouaient. De bonne complexion, il n'était que triste. Il fallait une certaine attention pour apercevoir en lui la désolation, la résignation, l'accablement à l'idée du temps. Le ressort était cassé. Il est mort en six mois, simplement comme il devait mourir.

J'ai senti la mort lutter chez d'autres comme un oiseau noir qui battait des ailes et ne parvenait pas à s'envoler. Ainsi d'un adolescent dont les beaux yeux allongés et les lèvres d'un pourpre intense allumèrent des passions : nous nous rencontrions parfois au coupoir où les compositeurs taillaient les filets et les interlignes ; il eut au début les mains allongées et les poignets qui ne résistent pas, d'un qui s'en ira. Et cette oreille blanche aussi, et ce cou de jeune fille où le bleu d'une veine se ramifiait... Les ailes noires ! Mais une fois nos yeux se rencontrèrent, nous échangeâmes, sans remuer les lèvres, quelques mots insignifiants ; je sentis qu'une dureté naissait en lui, je vis sa main, devenue nerveuse, une de ces mains qui s'agrippent aux choses.

– Qué qu't'as ? me demanda Guillaumet quand je revins à ma place. Tu prends la vie en rose aujourd'hui ?

Je souriais à la pensée qu'il y aurait cette année un mort de moins.

Ce n'était point les jeux d'une imagination détraquée, mais les résultats d'une observation aiguë, trop complexe pour être analysée, ainsi que d'une expérience intérieure maintes fois vérifiée. J'ai quelquefois eu peur de mourir entre ces murs, en pensant aux saisons si lentes à fuir, aux contagions mystérieuses qui passaient parmi nous, aux statistiques inexorables qui accusaient d'année en année le même pourcentage de décès : on pouvait faire aisément le calcul de ses chances, mais c'était, au fond, un calcul presque entièrement faux. J'avais quelquefois peur, mais je savais très bien que je vivrais. Et j'ai connu des cas étonnants de résistance consciente à la maladie.

Le premier correcteur Lemerre était un petit homme basané, tous les mouvements, tous les plis des vêtements cassés en angles droits. Un petit front dur, bas et bombé. Un visage en trois traits droits : trait noir des sourcils, mince trait noir de la bouche, trait perpendiculaire du nez. Soigneux, raide, distant, je le jugeai ferme, très sûr de lui même et traître. Aide-pharmacien à vingt ans, Lemerre avait empoisonné son patron dans l'espoir d'épouser la veuve. Crime mûrement calculé qui devait ouvrir une destinée bourgeoise. Des commutations successives lui avaient évité la guillotine et valu vingt ans de travaux forcés qu'il purgeait en réclusion. Je le rencontrai dans sa dixième année. Il tournait depuis dix ans dans cette meule du même pas raide et sûr, sans douter de ses forces. Le poids de ces vingt ans ne le

brisait pas. Courbé depuis huit ans sur les mêmes épreuves, dans un bureau exigü envahi par la poussière de plomb, la tuberculose rongait tenacement ses poumons. Chaque année, au printemps, Lemerre crachait le sang. Chaque année, ceux qui le connaissaient mal attendaient sa mort. On le gorgeait de créosote. Quand les premiers bourgeons des arbustes de la cour s'ouvraient dans la tiédeur et que dans ces rondes martelées du bruit des sabots qu'on appelait les promenades, nous nous remettions tout à coup à marcher d'un pas plus vif, fronts levés vers le bleu épuré du ciel où couraient de doux flocons blancs, aux jours où tant de détresse se mêlait en nous à tant d'espoir, Lemerre était pris de quintes de toux et, le soir, de fièvre. L'infirmerie l'accueillait, vieux client, dans une cellule de ce redoutable troisième étage dont on redescendait rarement. Il y passait six semaines puis reparaisait, « retapé », ayant remporté une victoire de plus sur le mal, son petit front dur, bas et bombé, un peu plus lourd, un peu plus dur, son âme têtue un peu plus sûre d'elle-même.

... Nous fûmes, un matin, stupéfaits d'apprendre qu'il était mort dans la nuit.

– Lemerre ? Bien sûr, Lemerre ? C'est pas possible, répétait Guillaumet incrédule.

À midi, une boulette de papier jetée à nos pieds nous apporta des précisions. Ce n'était pas Lemerre qui était mort, c'était Lamarre, le lithographe – homme d'affaires fantaisiste qui avait trouvé moyen d'assurer et de vendre des cargaisons inexistantes, – bien portant en général, emporté en quelques jours par une dysenterie. Guillaumet dit :

– Lamarre, je comprends ça. Lemerre pouvait pas mourir comme ça.

Quelqu'un dit :

– Pauv'type ! Y s'portait pourtant pas plus mal qu'un autre ! Ah, c'est pas drôle ! Mais pour Lemerre c'était pas possible.

Quand je quittai Lemerre, dans sa quinzième année de réclusion, il disait se sentir « beaucoup mieux ».

18. Des hommes.

Guillaumet aime son coin, notre rang de casses dont la tenue doit être irréprochable, les bons copains qu'il sait repérer à distance, cet atelier « le meilleur de la boîte », cette prison même « la meilleure de France ». La haine et l'habitude rivent bizarrement l'homme à sa chaîne. Moi-même, des mois après que la geôle m'eût lâché, sur une plage azurée de la Méditerranée, je me suis tout à coup senti hanté par le souvenir du long cheminement dans la Meule à broyer les hommes. J'ai laissé tomber mon front dans mes mains, j'ai fermé les yeux, j'ai revu l'atelier, les cours où tournaient sans fin nos chapelets de misérables, des visages, tant de visages, j'ai tout revu le cœur serré par un sentiment d'éternité, de pitié, de regret. Et n'est-ce pas cette variété de l'attirance et de l'angoisse qui me fait écrire ce livre ? Les vieilles chaînes qui nous ont torturés sont si profondément entrées dans nos chairs que leur marque fait partie de notre être et que nous les aimons car elles sont en nous.

... Guillaumet légitime son contentement d'être ici.

– Les autres Centrales, vois-tu, renferment surtout de courtes peines, deux ans, trois ans. Elles sont pleines de propres à rien, pickpockets maladroits, cambrioleurs sans audace, meurtriers banals, escrocs – tu sais les types idiots qui s'font servir un dîner dans un restaurant, puis tentent de filer à l'anglaise : grivèlerie, qu'on dit. Non, mais ! veux-tu croire qu'y en a chaque année des centaines qui se font pincer ?

(Cette seule idée gonfle ses joues d'un rire énorme.) On peut tout se permettre avec cette foule de réprouvés sans force ni audace : à peine s'il y en a dix sur cent de vrais pègres, des « affranchis » de grandes villes qui tiennent : encore les mouchards – les « tantes » – sont-ils deux fois plus nombreux. L'administration a institué le système des prévôts, détenus choisis pour leur bonne conduite – mouchards complaisants en réalité – chargés de surveiller les autres. Les prévôts sont voleurs, maîtres-chanteurs, délateurs, pédérastes ; on achète leur faveur ou leur silence ; on subit leur haine. Ce sont eux qui assomment ceux qu'on descend au cachot ; il y a des assommeurs professionnels parmi eux. Leur conduite « exemplaire » les fait souvent bénéficier de la libération conditionnelle après la mi-peine. – On concentre ici, à l'imprimerie la fine fleur des cours d'assises.

– Tous les notaires véreux, tous les curés tripoteurs de petites filles, tous les comptables trop malins viennent ici. Ils ont des relations, des protections, tu penses ! Alors, mon vieux, on est des clients de la Maison modèle...

La bouche légèrement tordue, l'œil rond, Guillaumet achève dans un souffle :

– C'que j'te la ferais sauter, la Maison modèle ! Tout d'même quand j'pense à la dynamite qui se perd, c'est un vrai crève-cœur.

Nous avons dans les seuls murs de l'imprimerie une société en miniature. Plusieurs notaires, des banquiers, des agents de change, des officiers, des ecclésiastiques, des instituteurs, des commerçants, des cultivateurs ; – des voleurs, des souteneurs, des « mecs affranchis » ; – des anarchistes. Un marquis authentique

continue la lignée des administrateurs coloniaux. La prison garde le souvenir de deux coloniaux fameux « qui faisaient sauter des nègres en leur fourrant une cartouche de dynamite dans l'anus... » – « Sais-tu c'qu'ils avaient inventé pour les négresses ?... » Ce soir d'hiver, dans l'atelier où les ampoules électriques recouvertes d'abat-jour verts mettent une note d'intimité, un ancien me transmet l'effroyable légende des supplices érotiques inventés par deux fous dans la brousse torride du Sénégal. Leur folie ravage maintenant nos cerveaux. Les sexes des adolescentes noires suppliciées il y a quinze ans saignent encore aujourd'hui dans des âmes de réclusionnaires.

Court sur jambes, aimable et replet, l'ex-lieutenant-colonel Desvaux, trésorier-payeur général, ancien secrétaire d'un ministre des Finances à poigne corrige avec Lemerre les épreuves des statistiques coloniales. L'ex-capitaine Meslier, comptable, prend nos commandes de cantine. Il a un visage intelligent, sans âge, ravagé par les fièvres, les luttes, les excès, l'alcool. Campagnes du Tonkin et du Sahara. Alcools. Laisse pour mort, criblé de coups de sagaie, un soir de combat, dans la forêt africaine. Légion d'honneur. Alcools. La noce à Paris. Alcools. Mais où prendre l'argent pour allumer les feux du soir ? Que reste-t-il au coureur de brousse usé qui a connu la guerre sous les tropiques, possédé des esclaves et des boys, versé son sang dans la jungle où rôdent les panthères, que lui reste-t-il, dites, après tant de chairs saccagées, tant de richesses consumées, sinon les alcools, dans les bars, la nuit ? Meslier écrivait à sa maîtresse, demi-mondaine éprise de ce héros détraqué : « Cinquante francs, ce soir, ou je te tue. » (Sans doute déclarait-il naguère aux chefs Bamakos : « Cinquante porteurs ce soir et dix jeunes filles ou je mitraille. ») Dix ans de réclusion (tout autre eût porté sa tête sur la machine du bon D^r Guillotin), réduits bientôt à cinq, par une mesure gracieuse. Libération conditionnelle à mi-peine : le héros africain ne paya cette gorge coupée que de trente mois de prison. Mais il revint bientôt à l'imprimerie, cette fois en qualité de faussaire. Alcools, alcools ! Il avait de belles mains fines, tremblantes mais habiles, des yeux vairs étonnamment clairs, un peu fous quand ils se fixaient, une voix cordiale aux inflexions parfois caressantes, des manières de voyou cultivé. Au passage, dans les défilés, il saluait tout bas les copains, en leur décochant des injures effroyables accompagnées d'un regard amical. Il lui arrivait de se mettre à l'orgue, le dimanche, à l'église et de jouer de mémoire des morceaux surprenants de Bach ou de Haendel. Puis, il marchait vingt minutes dans notre file, la tête levée, sans rien voir.

Nous avons un abbé, un curé, un frère ignorantin, un sacristain : attentats aux mœurs, tous les trois. Nous avons d'honnêtes petits-bourgeois comme ce gros sexagénaire de Durand qui comptait si bien sur un acquittement ! Dans ses recours en grâce, envoyés tous les trois mois, il rappelle inlassablement « une existence toute de travail et de probité » ; qu'il payait patente depuis trente ans, était bon père et bon époux. Sa femme lui envoie des lettres attendrissantes qu'il relit tous les dimanches matin, les yeux humides. Il a toujours les yeux mouillés, d'ailleurs, comme certains vieux chiens ; et la bouche entrouverte avec une vague expression d'ahurissement. Il a tué sa maîtresse, modiste de vingt ans, parce qu'elle le trompait.

– Je lui avais acheté un petit fonds de magasin, un petit mobilier que je payais au mois. Je la croyais bien heureuse, et puis voilà : une lettre anonyme arrive qui me dit qu'elle a un amant... Alors, pendant que je travaillais pour lui payer son mobilier, cette petite garce s'offrait des amants avec mon argent ? J'ai vu rouge, monsieur, croyez-moi, c'était trop fort... Je l'aimais tant !

– Ma femme m’a pardonné, monsieur, car c’est un ange...

L’autre, l’enfant blonde au ventre voluptueux, trois fois perforé, tenait du démon.

C’est en vain que je cherche la passion chez les passionnels. Je ne trouve que des impulsifs, plus incapables encore d’une longue souffrance que de maîtriser leur colère, aussitôt apaisée après leurs gestes, d’ailleurs complaisants envers eux-mêmes dans un calcul secret d’acquiescement. Un garçon de café anémique a tué sa maîtresse par jalousie. C’est le plus tranquillement résigné d’entre nous. Il y a encore le boucher T., boutiquier calculateur, trop pratique et trop fruste pour souffrir vraiment. On s’arrangeait pour lui faire raconter l’histoire du petit âne, du brave petit âne qu’il « adorait ».

– Eh bien, le petit âne ?

– Je l’ai abattu, il mangeait trop.

J’eus quelque temps pour voisin à l’atelier de brochage un petit vieux perclus de rhumatismes. À soixante ans, croyant surprendre chez sa femme, plus jeune que lui de cinq ans, une attitude révélatrice envers un voisin soupçonné, vieillard comme lui, il l’avait abattue d’un coup de hachette... « Y n’l’a pas eue ! » bafouillait-il à la fin de son récit. Son inconscience confinait à l’imbécillité. Ayant été longtemps concierge en province, on lui fit demander au directeur l’emploi de concierge dans la prison...

Les petits-bourgeois qu’un crime passionnel amenait ici se croyaient victimes d’une immense injustice ; ils méprisaient les « droit commun ». Ils étaient dévots, soumis, écrivassiers, enclins à la délation.

Les incendiaires – les « metteurs d’feux » – formaient une autre catégorie, plus soumise encore. C’étaient pour la plupart des paysans hargneux, contents de pouvoir mépriser les « messieurs » vêtus du même droguet qu’eux, porteurs de mêmes matricules et dont ils jalouaient les emplois dans les bureaux, hostiles aux « affranchis » par attachement à la propriété, hostiles aux anarchistes par amour de l’ordre. Le mouchardage était le seul moyen qui leur restât de s’attirer quelque faveur de l’administration. Leur esprit retors devinait les « combines » de tabac, les livres illicites – la *came* –, les intrigues amoureuses.

19. Les hommes.

En face de cette foule se campaient les hommes, les vrais. L'« affranchi », fixé sur les valeurs sociales, n'a ni foi, ni loi ; mais il a le respect de lui-même, la conscience de sa force, le respect des Hommes, c'est-à-dire des forts. – « Je suis un homme, moi ! » Toute sa fierté tient dans ces mots. L'homme ne trahit pas. L'homme sait recevoir – et donner – un coup de couteau. L'homme sait descendre au cachot et « la fermer ». Le plus grand éloge qu'on puisse faire de lui est de dire : « C'est un homme. » Il perce les coffres-forts, marche à la « taule » (cambriole), surveille les femmes sur les trottoirs, fait la traite des blanches. On peut se fier à lui, s'il marche, c'est à fond. S'il dit *non*, c'est non : personne n'en saura rien.

Richardeau est un homme. Sa face d'hercule trapu, noire de sourcils, alourdie par une forte mâchoire plantée de dents splendides, le proclame avec un sourire calme. Ses bras sont poilus ; ses mains formidables portent à la paume et aux poignets de petits tatouages précis.

– Connais-tu ça ? (une flèche, deux points, un cœur).

– Non ? t'iras d'mander c'que c'est aux mecs du port de Marseille. Y n'l'oublieront pas de sitôt !

Les hommes qui portent au poignet cette marque glorieuse sont tous au bagne, sauf lui. Nul n'est plus sûr camarade que Richardeau. Le tabac est sa seule faiblesse. Beaugrand l'incendiaire, son voisin, le couve d'une haine patiente. Ce grand rustre mou et sale flaire dans les plus profondes cachettes la pincée de tabac, le mégot éteint. Richardeau nie toujours, tranquillement, l'évidence même.

– Ce tabac est bien à vous ?

– Non.

– On l'a trouvé à votre place.

– Peut-être bien.

Il a fait quinze jours de cellule. Puis trente. Puis trente de cachot. C'est un homme, il tiendra. Mais un jour quelqu'un envoie par la figure de Beaugrand une pièce de serrage en fonte. Quinze jours de cellule, de l'avis des hommes, ce n'est pas payer trop cher le plaisir de casser une gueule comme celle-là.

Laurent est un homme. Un grand papillon bleu déploie ses ailes sur ses deux joues, autour du nez. Des lettres bleues bien imprimées apparaissent sur son front, sous le béret aplati en manière de casquette. Quand on le dévisage, Laurent rejette du plat de la main sa casquette sur la nuque ; et le brigadier peut lire, en toutes lettres : « Encore un c... qui me regarde. » Tous ses doigts sont ornés de bagues ineffaçables. Sa poitrine est couverte de cœurs portant des noms de femmes. Il porte sur une fesse un président de la République et sur l'autre un général en grand uniforme.

Laurent incarne la force et le désespoir. Pas trente ans et déjà dix ans de prison, de bataillons d'Afrique, de travaux publics, de réclusion. Quand on pense, à Biribi, n'en plus sortir, on se fait tatouer la figure en manière de suprême défi à la société. Laurent n'en est sorti que par hasard, pour échouer ici. Dix ans et dix ans de *trique*

(l'interdiction de séjour, acheminement vers la relégation). Laurent a un teint blafard tirant sur l'olivâtre, la bouche écoeurée, le regard faux, une voix de gouape, l'accent crapuleux. Il ne cache pas sa vérole en voie de guérison. Au cours d'une visite à la Centrale, un officier supérieur porteur d'une brochette de décorations s'arrête devant ce condamné marqué au front.

Tu crois qu't'es plus beau, toi, fit Laurent, avec ta ferblanterie sur l'nichon droit ?

Laurent hait l'armée, les officiers, les galonnés, les bons soldats, « tous des crapules ». Laurent hait les riches parce qu'ils sont riches, les pauvres parce qu'ils sont lâches, les « femelles » parce qu'une lui a passé la vérole, parce qu'une autre l'a « donné » à la police et parce qu'il ne peut pas s'en passer. Laurent hait les culsterreux parce que « y a pas pire vermine ». Prudent, il ne recule pourtant devant rien. « J'en esquinterai encore bien quelques-uns avant d'crever », dit-il vaguement.

Nous nous rencontrâmes une fois, dans une salle de l'infirmerie. Accablé par un mal intérieur, je traversais une crise.

– T'as l'cafard ? me demanda Laurent.

– Oui.

Sa main saisit la mienne et la serra fortement dans une brève effusion. Ses yeux tristes me communiquaient une chaleur noire.

– Tiens-toi, mon vieux ! Tiens-toi. On est des hommes, pas ?

Les anarchistes sont des hommes d'une autre trempe. Julien Laherse s'en va dans quelques jours. Il garde, malgré ses épaules arquées et son nez busqué une beauté de jeune Christ. Il est resté cinq ans à cette place, le composteur à la main, patient, invariable, exemplaire, se nourrissant d'huile, étudiant l'allemand et l'anglais, saluant les camarades d'un regard fraternel. À mon arrivée, il m'a soutenu le premier, de sa cantine. La douceur et la fermeté de son caractère forment un alliage irréprochable, mais un peu exaspérant. Son langage est précis, ses idées atteignent à une clarté négatrice d'elle-même. Julien nie les sentiments, car la raison seule doit gouverner l'homme. Il est fraternel par égoïsme conscient. L'amour ? Un vieux mot. Les tempéraments et les attractions sexuelles s'accordent pour un temps, voilà tout, voilà tout. Le reste n'est qu'inconscience, croyances périmées, préjugés, jeux de l'instinct de reproduction. Dans deux mois libéré, Julien désertera. Il ira vivre en Espagne, dans une contrée ensoleillée, au bord de la mer, une vie rationnelle, nettoyée des besoins malsains de la civilisation industrielle : cultiver la terre, se nourrir de fruits, faire de longues marches à travers la campagne, nager à grandes brassées contre les vagues tièdes, contempler le monde à la lumière d'une pensée haute et claire. – Nous recevions deux fois par semaine cent grammes de viande bouillie. Julien, végétarien, donnait la sienne à Miguel.

– Demain, lui dit-il un jour, je ne te la donnerai pas.

– Ah ! pourquoi ?

– La viande est un poison. Si, par inconscience, tu t'empoisonnes, je n'ai pas à t'y aider.

Ce raisonnement irréfutable alarma le camarade, car il crevait de faim.

– Julien, dit-il, la question n'est pas là. Tu conviendras qu'une chose appartient à celui qui en a besoin et non à celui qui la possède sans besoin. Tu n'as pas à disposer d'aliments dont tu n'as que faire. Ils sont à moi.

– C'est vrai, dit Julien convaincu.

Julien s'est suicidé pour une femme, au Portugal.

Nous sommes, dans cette cité de reclus, une dizaine de camarades. Je rencontre de loin la face dure et les épaules carrées du mineur Nicklaus qui porte son béret de condamné comme les héros de Constantin Meunier¹⁷ leur casque de cuir. Ses mains de primitif habituées à manier les blocs de houille aux reflets de diamant noir ont lapidé des traîtres à sa classe dans un coron en grève. De la mine à la prison, il n'a fait que changer de fardeau, creuser sa haine. Nicklaus, en cour d'assises, avait son plan très net.

– Je puis faire jusqu'à six ans, se disait-il. Je serai libre à trente-cinq : j'aurai encore la vie devant moi. Huit ans, dix ans ? Non. Ma vie ne vaut pas ça. Je sortirais les muscles vidés, l'esprit atrophié. Si j'attrape dix ans, j'empoigne sur les galeries quelque sale tête de *gaff* et je fais avec lui le saut du troisième étage. Vie pour vie. La mienne vaut mille fois la sienne, mais je n'ai pas le choix. Ne me dis pas *qu'ils* sont irresponsables. Je suis déterministe. Y a pas de responsables, mais on nous tue tout de même, hein ! Alors ?

– Décision prise, ajoutait-il, je n'ai plus eu peur. Une idée seulement m'embêtait : s'ils me jouaient le mauvais tour de me condamner à sept ans ? Je ne voulais pas avoir à marchander ma vie contre ma volonté.

Vicenzi est une sorte de géant blond, tellement silencieux que sa bouche a ce pli grave, scellé, qu'on voit à certains portraits italiens de la Renaissance. Et des yeux bleus d'une eau pâle éclairant des traits épais d'homme de peine qui eût fait jadis un reître magnifique. Son calme redoutable dans les bagarres, sa présence d'esprit, la souplesse inattendue de ses mouvements lui avaient fait confier la garde d'un précieux matériel d'imprimerie qu'il a défendu à coups précis de browning. Nous ne nous sommes jamais parlé entre ces murs, bien que nous connaissant de longue date. Nous nous saluions des yeux, deux ou trois fois par mois. Il passait dans son silence impénétrable, continuant sa marche vers la vie avec calme, avec force, avec confiance. Laisse en liberté provisoire, il nous avait dit, pessimiste, avant de se constituer prisonnier pour se faire juger :

– Ce sera dur. Mais je suis dur, moi aussi.

Je connaissais bien sa probité exemplaire et sa candeur de grand enfant qui croyait à la vérité.

Miguel, Nouzy, Rollot, tous trois faux monnayeurs, sont un peu mes voisins. Miguel est libertaire, c'est-à-dire communiste ; la difficulté de trouver son pain sur le pavé de Paris, à dix-neuf ans, quand on a la tête pleine d'idées et un tel désir de vivre que dix heures d'atelier paraissent dix heures d'ergastule, l'a fourvoyé dans

¹⁷ Constantin Meunier (1831-1905) est un peintre et sculpteur réaliste de la vie ouvrière belge. (N.d.S.)

l'illégalisme, – terme consacré, – démoralisante doctrine individualiste qu'il combat. Nouzy et Rollot, l'un débardeur du port de Rouen, quarante ans, l'autre mécanicien parisien, vingt-huit ans, visage régulier de blondin, sont individualistes comme Laherse qui appartient à une sous-tendance dite « scientifique ». Puisqu'il faut, dans la société moderne, être exploité, exploiteur ou hors la loi, trois conditions également contraires aux aspirations de l'homme nouveau, ils avaient fait élection du métier de faux monnayeurs. Ils échangent des thèses sur la vie, la mort, l'hérédité, le couple humain, l'amour, la guerre, la transformation de l'homme, la révolution. Nous nous arrangeons des rencontres, à des tâches communes, afin de discuter des grands problèmes...

20. Résistance de l'esprit.

Accablante chaleur d'août. La prison somnole, rivée à sa tâche. Le gardien bâille sur son siège, à quelques mètres. C'est Réséda, l'ivrogne indulgent, ou La Tuile, l'ivrogne rogue, à silhouette avachie comme sa voix, comme le regard même de ses yeux injectés de sang. Trois hommes en bourgerons travaillent, dans un silence feint, à la presse à bras ; l'un, des gouttelettes de sueur perlant au front, fait mouvoir d'un effort des bras et du torse fléchi, la lourde presse ; l'autre étale et ramasse les feuilles d'épreuves sur la composition ; le troisième humecte le papier, apporte et emporte les formes en fonte. À chaque tour de presse, les trois têtes silencieuses se rapprochent ; l'observateur averti y percevrait peut-être à ce moment des mouvements de lèvres, des expressions fugitives. L'imprimeur se redresse, les trois visages reparaissent portant leurs masques d'impassibilité. – Ces trois hommes se sentent, à cet instant, des frères. Ils garderont, de longues journées durant, la sensation de plénitude de leur camaraderie. Leurs répliques murmurées frôlant ce silence de géhenne sans le troubler – un vol d'oiseau dans la nue semble ainsi frôler l'eau – scrutent *le sens de la vie...* Et peut-être sont-ils à cet instant les seuls hommes dans cette geôle, dans cette ville, dans ce coin de l'univers, en qui scintille la flamme inexplicable d'une pensée désintéressée.

Le fracas régulier des machines devient, dans l'oreille accablée, une sorte de ronronnement continu. L'air est lourd.

– Les cigales chantent, me souffle Guillaumet comme en rêve.

Les cigales ? Je cligne des yeux ainsi qu'un homme soudainement tiré des ténèbres, que la lumière éblouit. Il y a des cigales, dans des champs, il y a des champs, il y a l'azur intense sur les champs verts et roux, il y a...

Les verres mal blanchis des fenêtres de l'atelier sont redevenus transparents par place. Je sais ces places, j'y cherche un lambeau d'azur. Une lucarne est ouverte. L'azur.

Pourquoi m'as-tu tiré de cette bonne torpeur des reclus qui fait oublier les champs, les cigales, l'été, le monde, tout ce qu'il y a, puisqu'il n'y a rien de vrai que notre monde sordide et le temps que nous croyons user, alors qu'il nous dévore insensiblement, inexorablement ? Une absurde colère déroule dans mon crâne ses anneaux de serpent, couleur de boue.

– Guillaumet ! Eh ! Guillaumet !

– Quoi ?

– Elle est morte, dis-je.

J'ai honte d'avoir dit ces trois mots, mais je les ai dits. Je lui renvoie la pierre, cyniquement. Ces trois mots viennent d'un refrain idiot de café-concert. – « Elle est morte s-u-u l'bateau... » – mais ils blessent mon voisin, qui pâlit, les prunelles rétrécies. Il y a quelque part – dans ce monde irréel où chantent les cigales – une femme à laquelle sa chair et son âme se cramponnent ; j'ai deviné depuis longtemps quelle superstition secrète le rend, lui si bien équilibré, parfois puéril et débile devant lui-même. Je souffre du même mal et ces trois mots absurdes m'affolent, moi aussi,

voilà pourquoi j'ai deviné. Et je me fais plus de mal encore qu'à lui, car j'en ai honte. C'est la chaleur qui me détraque.

Je regarde autour de moi, pour m'évader de moi-même. Dubeux, le teint cadavérique, se dandine doucement sur ses jambes, le composteur à la main, en proie à son obsession coutumière. Le séminariste Dillot me tourne le dos, immobile, fou lui aussi. J'aperçois sous sa casse une image du Sacré-Cœur de Jésus : et ce cœur entouré de flammes crie comme un morceau de chair vive, oui, de chair vive, arraché à coups de dents – j'ai dans les mâchoires une sourde contraction de morsure – et craché...

Le gardien sommeille, cette brute. Derrière la vitre de l'atelier de lithographie, j'aperçois deux têtes penchées. Un vieux maniaque, la lippe pendante : je sais qu'en ces instants de répit, il dessine minutieusement, pour lui seul, sur de petits rectangles de carton volé, avec des scrupules de miniaturiste persan, d'in vraisemblables entrelacements de couples tendus par un rut insatiable. Il vit dans cette hallucination charnelle. À un mètre de lui, le bon Allemand Füller, la tête bandée à cause des abcès froids qui le tourmentent, copie à la hâte un petit portrait de femme, car les photos qu'on envoie aux détenus ne leur sont laissées que vingt-quatre heures.

Revenu de la presse à bras, le faux monnayeur Rollot, – dont la lemme vit avec un autre, – incliné sur sa galée¹⁸, relit, le front plissé, un paquet de composition, corps six. Il fait semblant de corriger. Ses lèvres se meuvent doucement ainsi que dans un murmure de prière. Je connais ces lignes, belles comme une incantation métaphysique, qu'il veut avoir sans cesse devant les yeux :

Idee de la Nature

« Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers...

« ... Toute vie est un de ses moments, tout être est une de ses formes ; et les séries des choses descendent d'elle, selon des nécessités indestructibles, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or¹⁹. »

La cloche nous dispense, à midi, un quart d'heure de repos. On « casse la croûte » sur une vieille casse²⁰ retournée servant de table. Chacun a devant lui son livre ouvert. Dillot, le tome XV de l'*Histoire générale de l'Église* ; Laherse, sa *Grammaire allemande* ; Guillaumet, un précieux volume de *came*, – cette abréviation de « camelote » désigne la littérature clandestine, soigneusement maquillée à la brochure de façon à ne différer en rien des ouvrages de la bibliothèque pénitentiaire, – le tome III des *Mémoires* de Casanova ; Rollot lit Balzac. J'ouvre, moi aussi, un

¹⁸ Planchette rectangulaire munie, sur trois de ses faces, d'un rebord, et sur laquelle le compositeur typographe dépose les lignes composées dans le composteur. (N.d.S.)

¹⁹ H. Taine : *Les Philosophes classiques du XIX^e siècle en France*.

²⁰ Boîte ou meuble divisé en petites cases contenant les caractères typographiques. (N.d.S.)

tome de *came* : H. Taine, *De l'Intelligence*, livre III, *La Connaissance de l'Esprit...* Gilles en a déjà couvert les pages de notes marginales d'une minuscule écriture arrondie. Les lois inconnues, – j'allais dire le hasard, mais il nous plaît, dans la meule, de rattacher nos chaînes sordidement humaines aux « divins anneaux d'or des nécessités indestructibles », – en brisant, il y a vingt ans, deux belles vies en plein essor, nous ont assuré ici de riches nourritures spirituelles.

Un drame obscur ravageait alors une vieille famille de grande bourgeoisie, depuis longtemps rongée à l'intérieur par les sept péchés capitaux. Les enfants prenaient contre le père, vieux magistrat à double face de respectabilité menteuse et d'égoïsme dépravé, le parti de la mère outragée. L'un des fils, artiste naissant à la force, prononçait en lui-même, après un débat implacable, une sentence de mort ; il pressait sans trembler, avec une âme calcinée de justicier, la gâchette d'un fusil de chasse. Il allait atteindre au sommet de sa vie. La pureté et l'extase de l'amour, l'art, Paris, l'avenir, s'ouvraient à lui quand, pour rompre un cercle de crimes que la loi écrite ne châtie pas, il devint le Parricide. On chercha surtout, au procès, à sauver l'honneur du nom : c'était accabler le parricide. La famille entière fit le silence sur l'infamie du mort. Le parricide se tut. Des mesures gracieuses, obtenues par de hautes protections, l'arrachèrent au couperet et au pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni. L'insigne faveur lui fut octroyée de subir ses vingt années de travaux forcés dans cette maison de force. Il ne demanda qu'une chose : qu'on laissât vivre son cerveau. Qu'on lui permît de penser. Comme il avait de très hautes protections, il obtint la faveur, infiniment plus rare que la grâce de la vie, de recevoir à la prison une vingtaine d'œuvres de savants et de philosophes. Car la Meule a horreur de la pensée.

Ces livres, passant clandestinement entre des mains sûres, furent dans la geôle un rayon de lumière traversant des ténèbres. Et cette lumière chemina vingt ans, d'homme à homme, transfigurant les faces sur lesquelles elle se posait. Gilles, mon camarade, lui devait une vie nouvelle. Ce boxeur aux mâchoires plus carrées que le front n'avait connu, avant de franchir le seuil de la prison, d'autre vie que celle de ses muscles et de ses instincts – qui, d'ailleurs, avaient fait, d'un combattant du ring, un criminel. – La réclusion lui fut d'abord pire que la mort. Puis le rayon de lumière arriva jusqu'à lui. Le parricide lui dit : *Lis*. L'athlète aux muscles inutiles connut que les horizons les plus vastes – jusqu'à l'infini – sont contenus dans des signes imprimés. Sa confession, qu'il m'écrivit, renfermait ces mots : « Je ne regrette rien. Je me suis évadé de l'animalité. »

Nous déployions à garder ce trésor une ingéniosité de Peaux-Rouges défendant leur totem. La prison veut abêtir : mécaniser les gestes, oblitérer les caractères, dessécher le cerveau. C'est sa façon d'amoindrir la tourbe de vaincus des mêlées sociales que nous sommes, au fond. Ceux qui pensaient, dans la Meule, se sentaient toujours visés à la tête : l'exemple des idiots et des fous leur montrait le chemin. Les obsessions, les idées fixes, le rêve, les hallucinations sexuelles grouillaient entre leurs tempes. « La seule hygiène mentale, disait Laherse, avec raison, c'est d'étudier n'importe quoi : la Bible, l'allemand, le siamois. » L'administration tolérait l'étude de langues étrangères à la condition qu'elle fût purement mentale : défense de posséder un crayon. Dans ma cinquième année de réclusion, je sollicitai l'autorisation d'acquérir les *Pensées* de Pascal et les *Pensées* de Marc-Aurèle. Refus.

... Pascal et Marc-Aurèle entrèrent pourtant dans la geôle : Jean Fleuriot de la rue Aubry-le-Boucher, dit *N'a qu'un œil*, pour avoir laissé l'autre à la pointe d'un couteau, dans un bouge de Constantine, – vols qualifiés, six ans, – libéré, fit le voyage de Paris, sous la matraque de l'interdiction de séjour, pour nous les rapporter. Et le lampiste,

accompagné d'un bon gardien payé cinquante francs, ramassa un soir, derrière le mur de ronde, un paquet enveloppé de chiffons – la came – contenant – trésor pour lequel tout homme eût fait sans broncher trente jours de cachot – trois paquets de tabac, deux numéros du *Matin*, trois tablettes de chocolat à un sou, une carte postale représentant un nu du Salon d'Automne (sur demande expresse de Guillaumet), Pascal et Marc-Aurèle.

De midi quinze à quatre heures – cloche de la pitance – la journée se traîne, longue. Ce sont les heures de plomb.

21. La ronde.

Au coup de cloche de neuf heures, annonçant le premier repas, nous nous alignons le long des murs de l'atelier dans l'ordre des numéros matricules. J'ai pour voisins, au réfectoire, ceux que le hasard a fait arriver à la prison un peu avant moi et un peu après moi. L'intérêt du travail permet de se grouper, à la longue, par catégories sociales – selon le degré d'instruction – et parfois même par affinités. La simple numérotation des matricules me vaut sur les bancs étroits du réfectoire, où l'on est coincé devant une planche grasse de trente centimètres de large, des voisinages plus disparates. J'ai à ma droite le comptable Ruelle, mannequin raide, en proie aux maladies, teint bilieux, bouche perpétuellement ouverte, affreuses mains couturées de cicatrices roses, aux ongles bordés de crasse. J'ai à ma gauche un gros bonhomme cramoisi, qui souffle et geint, le terrassier italien Zetti, au beau profil romain dans une face informe. Il verse dans sa soupe le quart de vin acheté à la cantine, y ajoute du pain et du sucre, puis lape bruyamment cette bouillie rouge et grasse. « Tout c'qu'on bouffe s'mélange tout d'même dans l'bide », m'a-t-il poliment expliqué. Le seul voisin que j'aime est un petit charretier luxembourgeois de vingt ans, à mine éveillée, qui ne se sépare pas de son *Petit Larousse illustré*, qu'il lit systématiquement, mot à mot, page par page. « J'm'instruis, dit-il, avec un sourire à la fois confus et content de lui-même. Y a des mots qui m'amuse : ainsi *buirette*, *n. f. Tas de foin coupé*. Dirait-on pas un nom d'femme ? Ça m'fait penser à une femme qui s'repose dans l'foin coupé. » Martin, tu es à la source de toute poésie. Et le *Petit Larousse* renferme plus de rêves pour toi que les contes de Schéhérazade.

Les gars du service général longent les bancs avec de lourdes cruches à vin, noires dedans, d'où vient une fraîcheur. On peut s'offrir – en le payant – un quart de vin par jour. Ceux qui n'en ont pas le moyen envient les autres.

Les réfectoires sont des salles blanches d'ancien couvent, à fenêtres grillées, remplies de deux côtés de rangs serrés de bancs et de pupitres. On mange les uns derrière les autres en rangs ; nous formons un morne bataillon aligné, pris à mi-corps dans une sorte de piège en bois grossier. Chacun a devant lui, sous la planche qui sert de table, une sorte de tiroir crasseux où il laisse son pain, sa cuiller et sa fourchette jamais lavées. On les essuie comme on peut avec de la mie de pain. Des couverts puent. D'autres sont encrassés depuis des années. Décivilisons-nous ! Le besoin de nourriture est le plus élémentaire de nos besoins. On peut manger dans la crasse d'infâmes ratatouilles et vivre. Vivre c'est penser. Les mains hideuses de Ruelle sont là fleuries de cicatrices roses et bleuâtres. Avale ta bouillie de pain et d'eau grasse, et songe à « l'axiome éternel qui se prononce au suprême sommet des choses ». Y songerais-tu avec cette ferveur, si des mains pures te rappelaient la splendeur lumineuse de l'être ?

Mange comme un porc, mais pense. – Ce qui reste de pitance dans les chaudrons de la cuisine est distribué sur place. « Rabiote, rabiote ? » offrent les gars du service général, bras nus, mains noires, sueurs fortes. La tablée passe les gamelles prestement jetées l'une dans l'autre et parfois plongées tout entières, dans la purée liquide, pour un plus prompt service.

La promenade a lieu, au sortir du réfectoire, dans les cours, par ateliers. Notre cour pavée, spacieuse, découpée en parterres de gazon, enrichie de quelques arbustes, est l'une des meilleures. Le dortoir cellulaire la borne d'un côté de ses quatre étages d'étroites fenêtres à barreaux découpées dans la pierre grise. Mais nous apercevons d'un autre côté, dominant les constructions basses du greffe, un rang de vieux peupliers. Leur sombre feuillage que le vent incline et remplit d'une rumeur de vagues sur les galets, s'élançe d'un jet puissant. Ce simple paysage sur fond de ciel coutumier – bleu pâle parcouru de gros flocons blancs ou brume lactée – résume pour moi, depuis des années, tous les paysages. Je le salue chaque jour. J'ai rêvé des poèmes à ces arbres farouches dans la bruine de novembre ainsi que des héros casqués résistant au destin, sveltes et dorés au soleil d'avril ainsi que des adolescents fiers prêts à je ne sais quelle œuvre fraternelle. J'admire leur unité si diverse que le regard les confond et les individualise tour à tour. Je les devine remplis, l'été, de pépiements d'oiseaux et du labeur de myriades d'insectes ; mais la distance leur confère cette majestueuse immobilité balancée, cette harmonie de couleurs et de formes sans doute pareille à celle des univers. Il y a une fraîcheur de brise marine dans leur murmure, quand la chaleur nous accable, tournant en rond sous le soleil implacable – « le soleil en coup de trique sur la nuque » – dans le martellement sec des sabots sur le pavé. Il y a un souffle immense venu du large de la vie entière dans leur bruit de vagues mourantes et renaissantes, le soir, quand, dans ma cellule nocturne, je l'écoute tendu vers l'appel des espaces. Je sais qu'ils bordent une rivière paresseuse que je n'ai jamais vue, mais que je crois connaître.

... La « queue de saucisson » se déroule dans la cour au rythme d'un pas militaire. Nous allons en file indienne, à un mètre l'un de l'autre, en silence, décrivant le long des mornes pelouses, des arabesques régulières qui finissent par former à peu près le dessin d'une croix. Dans chacune des branches de la croix se tient un gardien veillant à l'alignement, au silence, à la régularité du pas. Vu des fenêtres de l'infirmerie, c'est un spectacle étrange que celui de ce chapelet d'hommes tournant sur place, sans arrêt, soumis à un rite insensé. Les gardiens marquent tour à tour le pas, à haute voix : « Une, deux, – une, deux... » Quand la voix de vieille femme de Pattes-de-Canard, brave type poussif au déhanchement lourd, se tait, Menton-de-Galoche, le képi avachi sur l'oreille, la mandibule énorme et hargneuse, éclate à l'autre bout de la cour, en cris rauques : « Ane, deusse, – âne, deusse. » Il harcèle notre file misérable de coups de gueule. – « Au pas, Dubeux ! » Dubeux, éberlué, perd décidément le pas. « Au pas, que j'vous dis, nom de Dieu ! » Les ficelles soutenant ce pantin verdâtre semblent s'être cassées toutes à la fois ; s'il ne tombe pas là, sur place, comme une chiffé molle, c'est que la file l'emporte, cent hommes devant, cent hommes derrière (les mêmes), indéfiniment. – « Deux – heux ! – heux ! » reprend plus loin la voix gutturale du Japonais, pas méchant, qui a toujours l'air de s'amuser de notre ronde de grotesques.

Chacun y marque le pas à sa façon, leste, traînarde, veule ou pesante. Les silhouettes ont sous la tenue uniforme une variété infinie. Nuques droites, bérets corrects, ou épaules voûtées, coudes remontant au corps, démarche dégingandée de voyous, allure cadencée de vieux vagabonds, raideur de Meslier qui paraît porter sur son droguet usé jusqu'à la corde des épaulettes invisibles. Marchez, les hommes ! Marchez. Une, deux. Une, deux. La ronde n'a pas de fin. Le temps n'a pas de fin. Le crime n'a pas de fin. La misère n'a pas de fin. Le règne de la brute n'a pas de fin.

Deux mille quatre cents fois au moins j'ai fait mon chemin dans cette ronde éternelle qui s'interrompt et reprend sans arrêt depuis peut-être un demi-siècle. La vie et la mort renouvellent lentement les grains de cet inusable chapelet humain.

Cette ronde infernale est une des choses au monde sur lesquelles le temps a le moins de prise. Peut-être faudra-t-il pour qu'elle cesse son piétinement absurde tout un renouvellement du destin de l'Occident...

Gilles, jouissant de quelque liberté d'allures dans la geôle, m'attendait parfois sur le trajet de la ronde, pour me souffler les nouvelles. Il m'apparut brusquement un matin, au tournant de l'une des branches de la croix mouvante dessinée par nos pas, de très haute taille, masque gris, broyant de l'amertume entre les dents serrées. Sa main monta, lentement, vers son cou et s'y appuya une seconde, du tranchant. Le martellement des sabots éclata tout à coup dans mes oreilles. Au tour suivant, Gilles avait une main à moitié cachée dans sa vareuse : trois doigts, nettement écartés, dépassaient. Trois. Trois têtes tombées²¹. Je fis oui des paupières – ce qu'ont fait les têtes dans de sinistres expériences. Au troisième tour, Gilles put dire un mot :

– Courageusement.

Un an plus tard, à la même heure, la ronde continuait. Gilles reparut au même endroit, avec le même masque de cendre.

– Jaurès²²...

La ronde m'entraîna. Ces fenêtres grillées. Un caprice du soleil couronnait d'or léger les peupliers. L'Araignée se traînait, appuyé sur ses deux cannes, vers l'urinoir. Cent vingt secondes. La trajectoire du chapelet humain me ramenait vers l'homme aux lèvres encore scellées sur leur terrible secret,

– ... assassiné, reprit Gilles.

²¹ Le 21 avril 1913, Raymond Callemine, ami d'enfance de Victor Serge et membre de la « Bande à Bonnot » est guillotiné en même temps qu'Etienne Monier et André Soudy. (N.d.S.)

²² L'assassinat de Jaurès a eu lieu le 31 juillet 1914. (N.d.S.)

22. La nuit.

Et le soir vient, car les heures les plus longues, les plus lourdes finissent par choir à l'éternité. Impression d'une chute molle, informe, dans des profondeurs grises fondues avec le néant. La souffrance même n'a plus de tonalité ; elle est monotone comme l'invasion des os par une carie. Les cris parfois dégainés par le désespoir ou la folie se perdent dans ces grisailles ouatées. Notre ronde tourne dans le vide. Nous tombons depuis des années dans le vide, en tournant sur nous-mêmes. Vertige. Voici le soir, enfin, j'ai la nausée.

Les chapelets humains se traînent en cadence à travers les cours. Si c'est l'été, le jour est encore vaste, apaisé, au-dessus de nos têtes ; si c'est l'hiver, les étoiles – ou les ténèbres – nous ignorent. Deux longs chapelets parallèles se rejoignent aux portes du dortoir cellulaire, gravissent les escaliers de fer et se figent peu à peu aux portes des cellules. Un gardien parcourt les galeries à grandes enjambées, comptant ces fantoches immobiles qui saluent militairement.

Les verrous de la porte vitrée ont crié. Me voici seul, dans une soudaine immobilité. Est-elle plus qu'apparence ? La ronde continue. Chute des heures et de nos vies, en spirale tournoyante, aux abîmes gris, nausée. Je suis seul dans un sépulcre numéroté. 3^e étage, 171. Deux mètres cinquante de profondeur sur un mètre soixante-quinze de large. Une étroite fenêtre grillée à peine plus large qu'une meurtrière : mais j'y vois le ciel. Blancher de chaux. La couche est monacale. Mince matelas sur du fer, gros draps, couverture de laine grise, cette literie pliée tous les matins réglementairement. Défense d'être debout après le coup de cloche. Sept minutes environ à marcher dans ce sépulcre étroit. Le ciel se décolore lentement ce soir. Mes peupliers chantonnent. Voici qu'une transparence infinie se révèle dans l'azur pâle, nuancé d'émeraude. S'il n'y avait après tant d'affreuses journées que cet instant de contemplation devant ce rectangle d'infini, sur les confins du jour et de la nuit, la vie ne vaudrait-elle pas déjà d'être vécue ? Je voudrais me répondre : non. Sois dur ! Tu te leures. Cette seconde de vaine exaltation ne compense rien... Mais tout mon être crie le contraire. Je sens que le lépreux veut vivre, la face rongée, les mains pourries. Je sens que Lamblin, chauve à trente ans, avec ses pauvres yeux rouges de lapin albinos, Lamblin, condamné à perpétuité et qui tourne dans la ronde depuis quinze ans, sans le moindre espoir, veut vivre *même ainsi*. Je sens que l'idiot Fla-Fla qu'un rire inextinguible secoue toutes les cinq minutes (« elle est là, là, là », dit-il, avec un geste obscène, quand on l'interroge sur sa rigolade), si tout à coup il comprenait que c'est la mort, que tout va finir, hurlerait de terreur, parce qu'il veut vivre, vivre, lui aussi. Je sens qu'ils ont raison. Ils me justifient du fond de leur misère, autant que la divine transparence du ciel de juin. Je ne suis point lâche. Il faut vivre. Sois dur ! Raidis-toi sous la charge. – Chaque jour, dans l'instant où j'attends sur le seuil de ma cellule la fin de l'appel du soir, la même pensée m'incline légèrement en avant vers le garde-fou de la troisième galerie aérienne. Un bond, quelques prestes mouvements, – une seconde, – une chute d'un dixième peut-être de seconde : douze mètres environ, un choc, une grande douleur rouge, – éclatement du crâne sur le dallage, – peut-être une sourde douleur noire, – brisement des os, – la ronde serait finie, le temps serait vaincu. Tentation un peu pareille au vertige.

On peut lire quelques instants dans la cellule. On y peut contempler le portrait secret, copié au crayon par Füller, apporté dans un pli de la chemise, par crainte de la fouille du soir. On peut, entre deux rondes de gardiens, l'oreille aux aguets, surveillant leurs pas feutrés, griller une cigarette, avec lenteur, pour la mieux savourer et pour que l'odeur s'en évapore plus complètement. On peut déplier, étendu sur sa couche, le lambeau du *Petit Parisien* ramassé dans le cabinet des gardiens par un homme du service général : « Paix entre la Turquie et la Serbie. » Il y avait donc encore une guerre dans les Balkans ? – On peut déplier et relire le *brifeton*, message crayonné par le copain ou l'ami, confidences, secrets...

La nuit vient. Une lanterne éclairant en bas le mur de ronde projette une faible lueur, rayée par l'ombre des barreaux, au plafond de ma cellule. Plus proche, une ampoule électrique suspendue quelque part dans les galeries fait au plafond, en surimpression, une tache oblique, plus bizarre et plus nette. Fraîcheur de la solitude, bain de fraîcheur ; je suis doucement lavé des poussières, des cendres, des boues de la journée. Que la nuit est vaste ! La pureté de l'espace entre à pleins flots par la lucarne et m'inonde le front. Sifflements lointains, lointains, des trains. Rails luisants, fanaux, les gares, petite place de province paisible le soir, éclairage d'un café, enlacement d'un couple au seuil d'une vieille maison. L'homme et la femme... Montée d'un cri proche, dans la nuit : « Sentinelle, veillez-vous ? » Opacité soudaine d'une lourde goutte de silence. Écho, plus reculé : « Sentinelle, veillez-vous ? » Goutte de silence, écho.

Je pense à la force. J'étends mes mains libres dans la nuit aérienne. Ne suis-je pas immensément libre ? Tout m'est ravi. Je suis rivé à la Meule. Je ne puis plus qu'achever ma course, si je veux, d'un bond par-dessus le garde-fou. Je le peux si je veux ; je tiens bien ma force en main. Nul n'y peut rien. – Le monde que je porte en moi a pour symbole une sphère de cristal : plénitude, absolu. Je suis libre parce qu'on ne peut plus rien sur moi. Rivé par un cercle de fer à la muraille, je saurais sans plainte, fermer les yeux. Que la nécessité s'accomplisse ; je ne suis qu'assentiment. J'ai fait du monde deux parts : les chaînes, les choses et ma chair même qui est une chose – sont en *votre* pouvoir. La sphère de cristal, ma volonté, ma lucidité, ma liberté sont à moi irrévocablement.

Je pense au mystère de la durée. Il est des minutes et des heures sans fond : éternité de l'instant. Il est des heures désertes : vacuité du temps. Il est des jours interminables ; les semaines écoulées ne laissent nul souvenir après elles, comme si elles n'avaient pas été. Je ne distingue pas les années derrière moi. La durée est en nous. Nos gestes la remplissent. C'est un fleuve : rives droites, cours régulier, flots incolores. Le néant est sa source et son embouchure. Nous qui bâtissons des cités sur ses rives, nous lui opposons des digues, nous teintons ses flots, de nos fanaux tendus au bout du poing, de notre sang parfois. La durée n'existerait pas si je ne le concevais pas. Elle est ce que je la fais. L'instant que je remplis de lumière est sans prix, comme un rayon d'étoile projeté, pour l'éternité, dans l'espace qu'il révèle. Les heures, les jours vides, que j'abandonne aux choses mortes n'ont pas plus d'existence que les ténèbres... Mon rêve même est la plus sûre réalité.

Allongé sur ma couche, comme un mort dans son linceul, – il me plaît même de croiser les mains sur la poitrine, comme on fait aux morts, les yeux ouverts sur les pâleurs du plafond, je découvre à mon tour, j'invente, sous le poids étouffant des pierres grises de la geôle, les doctrines qui furent durant des millénaires le refuge et la grandeur des peuples d'esclaves.

Nuit plus profonde, la pensée défaille. Observe en toi les vacillements de la veilleuse intérieure. Voici, au bord du sommeil, l'instant du poison. L'obsession

coutumière s'infiltrer dans les veines. Tu la sens dans tous les membres. Le souvenir devient la torture familière. Est-ce la ville, allumée à cette heure à tous ses carrefours, la maison baignée du cercle d'or de la lampe, la terre aux senteurs fortes après la pluie, l'enfant au sourire désarmé, menacé par tout l'inconnu, la femme invinciblement désirée ? Ceux qui ont un amour chevillé aux entrailles le paient cher, tordus sur leur paillasse comme sur un gril, ravagés par des jalousies hallucinantes, dévastés par la peur de la mort (car la vie des êtres chers devient ici la plus fragile merveille). Détresse. Lucidité. Folie. La chair de six cents mâles hurle dans ce silence.

... Une lueur brusque me frappe en plein visage. Le gardien passe, à pas de voleur, une lanterne sourde à la main. Puis un cri démesuré déchire la nuit. Le silence, vase trouble, l'engloutit.

– Jésus ! Jésus ! Jésus !

Une voix forte clame maintenant cet appel ; un front brûlant bat rythmiquement la muraille. Des pas précipités dégringolent les escalier, de fer. Une porte s'ouvre. Murmures.

– Jésus ! reprend la voix désespérée, Jésus !

D'autres voix, basses celles-là, soufflent sur cette voix pour l'éteindre.

Trois gardiens et des ombres géantes entourent dans sa cellule le séminariste Dillot, en chemise, dont les mains jointes tremblent et le front brûle.

– L'est dingo, dit Chou-Fleur.

– Tu lui balances la couverture sur la tête ? souffle le Cuirassier. Vas-y !

Les ombres s'amplifient autour de l'homme en chemise qui les aperçoit enfin, au travers de sa fièvre, et tombe, roule, dégrisé par l'effroi, dans la couverture noire jetée sur lui ainsi qu'un sac. Il s'y débat cinq secondes avec une frénésie de noyé. Son bras trouve une échancrure, sa voix y passe, stridente maintenant, n'appelant plus le Fils de l'Homme mais les hommes :

– Au secours ! Assassins ! Au secours !

– Veux-tu te faire ! gronde le Cuirassier.

Une main énorme écrase la bouche du dément sous un tampon étouffant. Le silence, pareil à une eau trouble, engloutit ce fou qu'on lui jette bâillonné, dans un sac.

... J'ai dormi comme une bête fourbue. Un autre jour se lève. Me voici prêt. J'userai la Meule.

23. Les gardiens.

Trois sortes d'hommes vivent dans la prison, plus distants les uns des autres que si des océans les séparaient. Les soldats, détachés de la garnison, assurent le service de garde extérieur. Ce sont ceux qui veillent dans les tourelles du mur d'enceinte. Les gardiens vivent avec nous. Ils ont souvent un foyer, ils vont au café, ils portent un uniforme à parements jaunes, peu différent de celui des douaniers et des sergents de ville. Mais ils passent les deux tiers de leur vie dans ces murs. La condamnation sans appel qui courbe les pauvres pèse plus lourdement sur eux que sur la plupart d'entre nous. Les reclus font leur peine, puis ils sortent de cette enceinte. Les gardiens n'en sortent qu'à la soixantaine, à l'âge de la retraite, pour aller finir leur existence dans de mornes débits de vins de banlieue provinciale. On trouve dans les rues écartées des petites villes de ces cafés déserts encore éclairés au pétrole où le mobilier indigent semble imprégné de rancœurs sordides et de peines rances. C'est là que Chou-Fleur, au front bovin, Menton-de-Galoche au teint cuivré, le Cuirassier à poigne d'étrangleur, et Latruffe, blême et bouffi, tournant dans ses mains grassouillettes les clefs de ses armoires, comme il tourne maintenant celles du quartier cellulaire, viendront finir leurs jours en jouant à la manille. À voir ces quatre vieux tenant leurs cartes poisseuses, le passant de hasard se sentira inexprimablement transi, comme par l'interposition soudaine, entre lui et la vie, d'une ombre prête à le happer ; car les mains des vieux *gaffs* continueront sur le tapis vert une ronde absurde menée par la dame de pique.

Les gardiens débutent à huit cents francs par an, au sortir de la caserne. De vingt-cinq à soixante ans ils passent pendant trente-cinq années une douzaine d'heures par jour dans la geôle, astreints à une discipline sévère, tenus de ne point fumer, de ne point parler aux détenus, de ne point se parler entre eux sans nécessité, de ne point demeurer assis, de ne point lire en temps de service, surveillés eux-mêmes par les brigadiers, se dénonçant d'ailleurs les uns les autres pour de menues infractions au règlement. – L'homme en uniforme veille sur son troupeau de condamnés. Le même silence pèse sur lui ; mais nous sommes une foule, nos regards se comprennent et le gardien est seul, entouré de regards fuyants ou faux, surveillé par tout l'atelier. Ses heures sont-elles moins pesantes que les nôtres ? Nous subissons les années, il subit la journée ; mais le soir il va, sous les peupliers, vers sa soupe, son vin, son journal, sa femme. Plusieurs ont des trognes d'alcooliques. D'autres, jaunes, ont rapporté des colonies des maladies du foie et du bas ventre. Quelques-uns sont ventrus ; ce sont des paysans nourris, dans le désœuvrement, de pommes de terre et de piquette ; sans doute trouvent-ils l'existence douce puisque leurs mains destinées aux rudes travaux de la terre ne font rien.

Les gardiens ne sont ni pire ni meilleurs que ceux qu'ils gardent. Nous les connaissons tous. Nous savons que le regard triste de Tartarin est sincère ; c'est un brave vieux qui ne tourmente personne. Nous savons que l'élégant Marseillais a la syphilis et qu'il a failli mal tourner, ayant eu une histoire ; c'est pourquoi il est resté « chic type ». Nous savons que Réséda, dit aussi Pot-de-Fleur, grand diable cocasse au nez rouge, a bon cœur et boit parce que sa femme le fait cocu. Mais un qui l'avait appelé « cornard » s'est fait « ramasser » par Richardeau : « Fais pas l'mufle ! hein ? Tu vois pas qu'il est malheureux c't'homme ? Et t'es plus cocu qu'lui, j'parie ! » Nous

savons que Pattes-de-Canard, médaillé du Sénégal, un brin loufoque, familial mais parfois rosse, a peine à joindre les deux bouts à cause de sa nombreuse famille. Nous aimons P'ti-Vieux tout blanc, tout menu, « avec sa bobine de vieux gosse qu'a pas d'chance » parce qu'il nous a dit une fois :

– Vous plaignez pas, allez. Vous en sortirez. Moi, j'ai passé toute ma vie à la boîte : trente-quatre ans. Encore douze mois et la retraite. Ah ! j'la cracherai bien, ma vie, vous savez. À quoi je ressemble maintenant, dites ?

À pas grand chose, c'est vrai. P'ti-Vieux se moque du service et nous laisse parler ; on fait attention de ne pas le faire attraper. « C'est pas la peine de l'faire engueuler sur la fin de ses jours. »

Les mauvais *gaffs* – du verbe d'argot *gaffer*, voir, tombé en désuétude – sont peut-être plus nombreux que les bons. Zélés, ils se passionnent au jeu. Ce sont eux qui, à l'atelier, retournent à l'improviste sur leurs pas, déroutant la surveillance des enfermés, afin de surprendre le colloque chuchoté derrière les casses. Ils aperçoivent dans le livre déplié le fin rebord blanc d'un billet au crayon ; ils flairent dans les vêtements de l'homme fouillé la plus vague trace de tabac. Tous les matins, ils adressent au directeur une liasse de rapports. Les autres gardiens, sous peine d'être notés comme incapables et négligents, doivent signaler à leur tour un certain nombre d'infractions à la discipline. Ils choisissent parmi les têtes qui ne leur reviennent pas quelques hommes à punir.

On parlait des mauvais un matin, dans la cour de l'infirmerie, quelques tuberculeux, un aveugle, un typhique convalescent, tassés dans un triangle de soleil. Presque toutes les voix s'élevèrent pour nommer et juger :

– Y a Madagascar qui vole les lettres des détenus pour arracher les timbres...

– Dupart a cassé l'bras à un condamné après lui avoir mis les fers... l'Avorton a fait un faux témoignage pour envoyer un pauvre bougre aux travaux forcés...

– Chou-Fleur, quand il était gardien à la cuisine, nous volait tant qu'on crevait d'faim...

– Begaud, vous savez, celui qu'on appelle d'Artagnan, il vole le vin de la cantine et il y met de l'eau... je l'ai vu...

– Et Chopine s'est fait payer vingt francs pour passer un paquet par le mur de ronde, puis l'a porté lui-même au chef !

– Tous, tous, allez, dit quelqu'un désespérément, ils sont les mêmes. Ils ne valent pas mieux que nous...

– ... Ils sont pires...

– Ils sont les plus forts.

– Les plus forts sont les pires.

Ils ne sont ni les plus forts ni les pires. Les hommes sont sans force dans la Meule. Et le système est pire que les hommes.

24. Les années.

Nous passons les dimanches à l'atelier. Le silence des machines étouffe nos voix. Le repos entrave nos mouvements. Nous sommes chevillés à nos places ; les heures se traînent avec lenteur, fleuve lourd chargé du limon des souvenirs. On a trop peu de livres et surtout de bons livres pour y trouver un refuge constant. De l'immobilité désœuvrée de l'atelier nous passons à la ronde cadencée dans les cours. La ronde tourne longtemps, parfois dans la chaleur qui fait coller à la chair moite les vieilles vareuses réglementairement boutonnées, parfois dans le froid qui pince les doigts, dans ses tenailles invisibles. Heureux encore si les trois arbres du préau couverts par le givre d'une poussière d'argent nous rappellent la féerie de l'hiver dans les parcs.

Deux fois par mois, les dimanches, de dix heures à midi, les détenus écrivent à leurs proches sur du papier à l'en-tête de la maison centrale. Défense de traiter de la peine ainsi que de sujets étrangers aux affaires personnelles. Nouzy, écrivant à sa femme, lui avait fait des recommandations sur l'éducation de leur garçonnet : « ... Garde-toi, surtout, de lui laisser enseigner le respect des fétiches, apprends-lui à voir clair, de bonne heure, à travers les hypocrisies... » M. le Contrôleur civil convoqua dans le petit bureau des comptables d'atelier le matricule 6825. M. le Contrôleur civil Sibour avait un nez pointu, un teint moisi, des épaules étroites et carrées, un pardessus beige tombant tout droit sur de grands pieds plats. Désignant ces lignes d'un doigt carré qu'on eût cru de cire :

– Qu'est-ce que cela ?

Le débardeur rouennais, vieil anarcho narquois, plissait ses petits yeux vifs :

– Ça ?... les fétiches ? Ben quoi, ce sont des fétiches, Monsieur le contrôleur.

– Je ne vous parle pas des fétiches. Je vous demande ce que vous écrivez là à votre épouse.

Ce fonctionnaire savourait le mot épouse. – *Pouze*, va ! disait-on derrière lui.

– Ben, Monsieur le contrôleur, ce sont mes idées...

– Apprenez, Nouzy, que vous n'êtes pas ici pour exposer vos idées. Si je vous y reprends, je vous prive de correspondance. Vous me referez cette lettre, dimanche prochain...

– Sans idées, Monsieur le contrôleur ?

– Vous m'avez compris. Allez.

Peu d'hommes, par bonheur, se permettaient d'émettre des idées. On placarda pourtant, à l'atelier, contre la demi-douzaine de résistants que nous étions, un ordre du directeur, enjoignant aux détenus d'avoir à « rédiger leur correspondance avec brièveté en ne traitant, sans digressions d'aucune sorte, que de leurs affaires de famille ». Ceux qui laissaient dans la vie des êtres chers, des enfants, une femme attendue, rêvée maintenant depuis des années, dans les nuits hantées de la cellule, dans les rondes insensées, dans les heures lancinantes de cafard, ceux-là se rendaient à la correspondance avec un trouble mêlé de colère et d'écœurement. Comment ne pas écrire ? Comment ne pas chercher des mots pour dire quand même

l'inexprimable ? Comment renoncer à pousser ce cri contenu, déformé, étouffé, ce cri quand même, une page méditée plusieurs soirs, avec des mots pleins de reproche pour les lettres qui n'étaient point venues, emplissant les soirs de désolation, creusant l'âme d'inquiétudes ou de jalousies intolérables ? Comment écrire sur cette feuille portant à côté de l'en-tête le *numéro matricule du détenu*, qui sera lue par M. le vagemestre Roussot dit Pince-la-Fesse à cause de son arrière-train étriqué, et peut-être par M. le Contrôleur Sibour dit Vert-de-Gris ?

– Quand j'écris à ma femme, disait Guillaumet, et que j pense que c'cocu de Pince-la-Fesse et c't'eunuque de Vert-de-Gris vont éplucher ma lettre avec de petits sourires, j'voudrais bien leur envoyer par la figure cette barre de fer, tiens ! Ça serait un vrai plaisir.

Duclos, mon autre voisin, matricule 4552, ce qui voulait dire qu'il survivait dans la geôle à quatre générations moyennes de condamnés, disait de sa voix devenue presque insaisissable :

– Le pire est qu'on ne puisse même pas leur dérober son âme. Ils finissent toujours par la surprendre et la saisir dans leurs mains sales. C'est la seule chose à laquelle je ne me suis pas habitué en dix-huit ans.

Duclos, le parricide, devint mon voisin dans ma quatrième année. Il avait occupé jusque-là, pendant quinze ans, un emploi de bureau qui le soustrayait à la surveillance tâtilonne des gardiens, lui permettait de lire et d'écrire, lui accordait un horizon incomparable : dix mètres de verdure, un bassin en rocaille d'où montait un jet d'eau, un bassin où erraient doucement des poissons rouges. La table du « comptable général » était appuyée à une fenêtre unique, donnant sur le jardinet de M. le Directeur. Seul, sa basse besogne du jour terminée, ses feuilles de cantine, ses bordereaux de vivres expédiés, Duclos ouvrait Spinoza ou *l'Évolution créatrice* et, raidi sur sa chaise par une maladie de cœur, les mains frileusement cachées, presque toute l'année durant, dans un manchon confectionné de vieux lainages, le bérêt couvrant son crâne jusqu'aux oreilles, pareil avec son grand nez, ses pommettes osseuses, son cou décharné, au vieil Erasme peint par Holbein, se mettait à songer. Les années avaient assoupi sa souffrance, usé ses souvenirs, appauvri sa chair, anémié son cerveau.

– Mon intelligence, me disait-il, n'a point failli ; mais elle a pâli. Je ne me suis pas résigné : la résignation est entrée en moi, m'a courbé jusqu'à terre et m'a dit : repose-toi. À vrai dire, je ne sais pas si elle ne m'a pas dit : meurs doucement.

Sa pensée, souvent détendue, ne suivait plus avec l'ardeur patiente d'autrefois celle du livre ; son regard découvrait, au-delà des barreaux de la fenêtre, l'herbe drue du jardinet, un rosier, un buisson de lilas et, tracée sur l'eau comme nos destinées, dans une vasque étroite comme tant de vies humaines, la plus calme des invitations à la rêverie : ces arabesques insaisissables que décrivait dans l'eau le glissement des poissons rouges. « Que de prisons dans l'univers, pensait le vieil enfermé ; toute prison est un univers, tout univers une prison... Ces poissons dans leur vasque d'un mètre trente de diamètre, ces hommes dans leur destin, nous dans cette geôle ; et les gens qui sont nés et qui mourront dans les chambres sans air ni lumière de cette petite ville... » Il ne pouvait plus se représenter le ciel que découpé en rectangles réguliers par des barreaux. Les sphères célestes y tournaient indéfiniment dans une immense prison de cristal. Il ne savait pas s'il atteignait à des vérités supérieures ou

s'il s'acheminait vers une démente contemplative. Il était aussi calme qu'on peut l'être dans la Meule. « J'étais vraiment bien. Deux ou trois fois par mois, j'attrapais un journal... » Cette sinécure excitait les convoitises. Pendant que Duclos méditait, Moure, ancien domestique d'une maison de jésuites, – attentat aux mœurs, huit ans – vivait dans son ombre, collectionnait les erreurs de comptabilité, les petits services rendus qui étaient des infractions au règlement, les négligences des vieilles mains engourdies par dix-huit ans de réclusion, les secrets dangereux... Moure avait autant de patience que d'onction dans les mouvements, de ouate dans la voix, de pâleur dans le visage, de complaisance servile dans le regard et l'échine. Sa dénonciation mûrie pendant trois ans, fut un chef-d'œuvre irréfutable. Duclos, traité avec indulgence, passa trente jours au cachot, d'où il sortit chancelant, les membres un peu plus gourds, les mains un peu plus noueuses, pour devenir mon voisin. Je connus que c'était un homme d'une droiture absolue et d'une rare fermeté de caractère. Nous lui devons déjà la lumière des livres. Il nous en apporta une autre encore, inexprimable.

Moure obtint la place convoitée. La fuite paresseuse des poissons rouges excita d'autres rêves dans un autre cerveau. Seul avec lui-même, Moure se transfigurait, ainsi qu'un possédé car il vivait depuis toujours chargé de mystères inavouables. Et jamais sa vie n'en avait été aussi remplie qu'à présent. Dans les heures calmes de l'après-midi Moure, faisant semblant de recopier au net des *États de livraisons de denrées*, déplaçait ses enveloppes secrètes. Elles contenaient d'étranges petites mèches de cheveux durs, roulés en courtes boucles ; une fadeur prenante en émanait. Il y en avait de différentes nuances ; quelques-unes se rattachaient par des faveurs blanches à des étiquettes de papier écrites d'une ronde soignée : « Georgette, le 26 novembre. » – « Lucienne, ma gentilette, petite p... adorée, b... le second jour de Pâques. » Ces prénoms féminins dérivait toujours de prénoms masculins. Dans ses inscriptions calligraphiées Moure se plaisait à accoler des épithètes et des expressions brutalement ordurières aux mots d'amour et aux diminutifs câlins. Il respirait les yeux mi-clos, les narines élargies, ces nauséabondes fadeurs de semence humaine desséchée ; son regard le plus profond, que nul au monde ne connaissait, suivait machinalement les poissons rouges tournant dans la vasque. Un doux visage d'adolescent vicieux naissait là, d'un reflet de nuage dans l'eau terne, précisait ses yeux larges et ses lèvres goulues pareilles à des fraises molles. Les mains délicieusement impudiques du petit Antoine offraient à l'amant agenouillé une chaude fleur de virilité. Moure cherchait alors, parmi ses reliques amoureuses une mèche blonde ; Moure calligraphiait lentement une date, suivie de termes mièvres : « Antoinette, ma toute douce et jolie petite amie », puis, la bouche légèrement tordue, la lèvre tremblante, il y ajoutait quelques mots durs, obscènes jusqu'à la cruauté.

Ainsi s'évanouissaient les journées, les saisons, les années, comme d'épaisses fumées lentes à se dissiper, mais dont il ne reste pourtant rien.

Printemps était la saison poignante. Un tel appel venait du cœur même de la vie, en avril, avec les premières pousses sur nos arbustes, les premiers ciels éclaircis, les premières tiédeurs que nous croyions tous sortir, les nerfs à vif, de la grande torpeur. Avril cravachait les vieilles souffrances assoupies ; mais plus encore, avril cravachait les énergies défaillantes. La ronde martelait mieux le pavé de ses trois cents sabots ; des pantins cassés s'y redressaient, des fronts gris s'y relevaient... Je faisais parfois des vers, en marchant ; je me sentais tellement victorieux de la Meule...

Plus que vingt mois ! me glissait Gilles, au passage, le visage rayonnant.

25. La guerre.

Je me souviens d'un dimanche implacablement azuré. Nous passions la journée alignés sur des bancs le long des murs crépis à la chaux d'une vaste cour plantée d'arbres. Nos regards dissimulés surveillaient les gardiens affalés sur leurs chaises, dans la pesante chaleur. Le soleil roussissait l'herbe : on voyait vibrer l'air brûlant. Cette immobilité, cette chaleur, cette clarté impitoyables se concentraient, accablement sans bornes, autour d'une idée nouvelle qui bouleversait : la guerre. Nous venions de l'apprendre, comme nous apprenions les grands événements qui dominent les années, par des canaux inconnus. Je ne pouvais penser à rien. Je m'efforçais de concevoir cette réalité monstrueuse de millions d'hommes marchant, par toute l'Europe, les uns contre les autres, le fusil pendu au poing comme pendait au poing de l'ancêtre la hache de pierre. À quelques pas de moi était un Allemand, brave garçon simple, droit et fort. Tous les yeux se tournaient par moment vers cet homme pareil aux autres, notre frère à tous, notre copain, devenu tout à coup, sans le savoir lui-même, un ennemi (on allait bientôt apprendre à dire un « boche » ; mais je ne pense pas que ce mot lui ait jamais été appliqué ; il était trop réel parmi nous, trop pareil à nous ; les haines, surtout celles des foules, ont besoin de la distance pour déformer le monde à leur gré) et qui, partout ailleurs, eût été bon à tuer.

Le soir, Miguel que je voyais fiévreux, s'étant arrangé pour passer près de moi me glissa dans la main une boulette de papier.

« Je voudrais, écrivait-il, être dehors pour être tué le premier. Je voudrais, dans la première rencontre, me jeter entre Allemands et Français en leur criant : Vous êtes fous, vous êtes frères ! Tous ceux de ma classe vont se faire tuer. Je suis d'une année morte. Je me fais déjà l'effet d'un condamné à mort qu'on aurait oublié... »

Les événements se présentaient à nous dans un schématisme inexplicable. La guerre surgissait soudainement du néant. Nous ne savions rien de ses antécédents. Aussi étions-nous, par la plus cruelle ironie, dans l'Europe démente de ces jours, les seuls hommes peut-être à la considérer avec l'éloignement d'habitants d'une autre planète. Nous étions à coup sûr du nombre des rares Européens que la terrible griserie des premiers jours n'entraînait pas...

Le soir, dans nos cellules, nous écoutions venir de la ville proche des rumeurs insolites : *Marseillaises* clamées par des foules délirantes dans les gares où partaient les soldats, sifflements précipités des trains, orchestres étouffés. Nous écoutions, tendus, accueillant cette vague contagion d'enthousiasme, effroyablement attristés ensuite de retomber au silence, au vide, à l'inutile angoisse de nos nuits.

Des rumeurs de victoire circulèrent. Rollot reçut une lettre qui commençait, comme un poème, par ces mots : « Ce soir est un soir de victoire, je suis heureuse... » Il la lut, très rouge, avec un sourire crispé. Il répondit en marge, pour lui-même. « Tu es folle. Il n'y a que des désastres, des désastres. » On chuchota des noms de villes prises : Mulhouse, Thann, l'entrée prochaine des cosaques à Berlin. Puis on parla de villes perdues et détruites : Liège, Maubeuge, Charleroi, Lille. La défaite passa sur la prison comme l'ombre d'un nuage sulfureux. Nul ne savait rien de précis. Les gardiens avidement interrogés en toutes occasions se taisaient. Les correcteurs

écoutaient à la porte du directeur civil. Ils rapportèrent ce commentaire d'un communiqué de victoire d'où ressortait l'occupation de Compiègne par les Allemands : « Encore une victoire comme celle-là et ils seront à Paris ! » Des rumeurs de trahison coururent. On parla de généraux traîtres abattus à coups de revolver en plein état-major. Ce qui intriguait le plus les quelques révolutionnaires que nous étions, c'était le sort de nos camarades. Avaient-ils tenté de résister ? Les avait-on fusillés ? Nous nous les figurions assaillis par l'émeute ; et la guerre passait sur leurs cadavres. Un d'entre nous reçut une visite. On l'instruisit des questions à poser. Il revint du parloir désaxé, ne comprenant rien :

– Y a rien eu... rien... Paraît qu'Hervé s'est engagé. Almereyda aussi... Anatole France aussi... Tous les copains sont partis... Y en a qui sont déjà décorés...

Les gars du Nord ne reçurent plus de lettres. Puis arrivèrent des condamnés militaires. Une joie étrange rutilait dans leurs yeux.

– Vous plaignez pas ! disaient-ils. Vous pouvez pas vous figurer c'qu'on est bien ici !

– J'aime mieux faire mes cinq ans, tiens ! que d'mener c'te vie-là, au front, avec la crève au bout, et quelle crève !

L'horreur de la guerre, fraîche dans leurs cerveaux, ils nous l'apportaient en images précises. Deguy, fils d'un commissaire de police, toute petite tête d'albinos au bout d'un long cou, mimait la détente du genou :

– Tu comprends, ma baïonnette s'était tordue dans l'bide du type, j'ai dû la retirer à coups de pied...

Minot, déserteur arrêté dans les Pyrénées avec une fausse permission surchargée de chiffres (« plus y en a, mieux ça vaut ») racontait son entrée chez les cuistots du bataillon, comme il était venu chercher la soupe avec des copains.

– Toute la pièce était rouge, jaune, noire ; y avait plus d'hommes, y avait plus rien ; la viande humaine et des lambeaux d'étoffe nageaient dans la soupe et le sang sur le carrelage... Une marmite de 155 leur était tombée dans la marmite, tu vois ça d'ici...

Ces rescapés du front trouvaient douce notre lente torture.

– Non, mais, c'que vous êtes des veinards, eh ! tas d'bandits !

Notre notion du monde était bouleversée.

La bataille se rapprocha de nous. La nuit, des souffles courts qu'on eût crus chargés d'électricité venaient de l'horizon, à intervalles réguliers : les canons. Nous écoutions, à midi, dans le silence des machines le ronflement sourd des batteries éloignées qui tiraient sur des plaines et des coteaux où s'acheminaient, dans un ordre systématique, des files de fourmis casquées... La ville sombrait dans le silence. Tous ceux qui pouvaient fuir, fuyaient. Notre contremaître civil, M. Fouquier, petit rentier gras et bourru, passait parmi nous accompagné d'un fantôme : son fils unique venait d'être tué à vingt ans.

– Y va dev'nir vache, dit Guillaumet, y va nous en vouloir d'être en vie.

Cette prévision ne se vérifia pas. De grosses rides sillonnèrent le triple menton flasque de M. Fouquier. Une pitié nouvelle apparut dans ses yeux. Il montra à l'un de nous, dans un coin noir du magasin, un portrait de jeune soldat imberbe.

Un ordre du ministère interdisait, paraît-il, l'évacuation des prisons. La peur mouillait le front des gardiens.

– Les Allemands seront là, dimanche.

Allait-on se battre sur la rivière ? Elle constituait pour l'armée en retraite une défense naturelle. Notre clocher d'église nous semblait tout désigné pour servir de point de repère à l'artillerie. Poule, affolé, me demandait :

– Tu crois qu'y nous bombarderont ?

Je répondais :

– Bien sûr.

Je vivais *seul*. Je sentais la peur ramper d'homme à homme. J'éprouvais une sorte d'exaltation d'où naissait une grande sérénité. Le canon labourait le vieux monde, le canon allait briser la Meule. La loi s'affirmait, pour ma génération, d'être tuée. J'eusse mieux aimé prendre ma part à l'action, à la souffrance commune, tomber comme les autres, amis, ennemis (il n'y avait pour moi que des hommes courbés sous la même loi), mais toute fin est bonne à qui l'accueille debout, consentant ; il faut que chacun accomplisse son destin. Marc-Aurèle m'enseignait le consentement. « Plusieurs grains d'encens sont sur le même autel : l'un tombe plus tôt, l'autre plus tard : nulle différence... Tout ce qui te convient, ô monde, me convient ! » Il y avait une joie profonde à penser à ce renouvellement du monde par le canon, qui interrompait enfin notre ronde.

Le canon se rapprochait. Nous restâmes trois jours dans les cellules du dortoir ; ce furent des jours immensément clairs. Plus de ronde martelant le pavé. La Meule ne grinçait plus. La Meule résignée attendait l'obus-pilon qui la broierait à son tour. Les gardiens terrifiés nous négligeaient. J'avais reçu une bonne lettre. Je lisais la vie de Luther. J'étais seul avec ma sérénité.

On arrêta ces jours-là dans la forêt voisine des espions qui n'étaient peut-être que des fuyards. L'un d'eux, vieux paysan nouveau, couvert de la tête aux pieds d'un enduit de boue, fut amené à la maison de force avant de passer en conseil de guerre. L'infirmier Ribotte, un mouchard, reçut l'ordre de le décrasser. Il le conduisit aux douches à coups de poing dans les côtes. Pour la première fois de sa vie, on lui jetait en pâture un être humain à martyriser, sur qui tout était permis. Il le doucha à l'eau quasi bouillante :

– J'ui disais : « Attends voir, c'est core rien, sale bête ! Quand tu s'ras au poteau, t'en fras une autre de gueule... As pas peur, tu n'les rateras pas tes douze balles ! » Quand j'lui ai tordu les parties, d'un coup sec, tiens ! l'a poussé un hurlement, que l'Cuirassier est v'nu voir c'qu'y s'passait. J'avais une grosse brosse de chiendent à la main et j'frottais l'ventre au salaud.

« Qué qu'y a ? fait l'Cuirassier. – Y a m'sieu l'espion qui trouve ma brosse pas assez douce, que j'dis. – Fous-lui ton poing sur la gueule, dit l'Cuirassier. » Tu penses, si j'ai pas raté l'occase. Les espions, achève fièrement Ribotte, y a qu'à m'les passer. Y s'ront servis.

La bataille s'éloigna, la ronde se remit à tourner sans fin. Notre boule de pain diminua de moitié, réduite à 300 g d'une pâte brune où l'on trouvait de la paille, des haricots et des vers (du reste cuits). La faim, dont la présence nous était dès auparavant familière, s'installa parmi nous, en permanence. Nous devions tout ignorer de la guerre. Le régime complète le silence par l'isolement absolu ; rien de l'extérieur ne devait parvenir jusqu'à nous. Le pays mutilé saignait par d'innombrables plaies : ceux de ses enfants qui étaient là n'en devaient rien savoir. Il y avait des pères dont les fils se battaient, des frères de combattants, des pauvres diables dont les villages n'étaient plus que des tas de pierrailles encore pilonnées par le canon : nul ne devait rien savoir. Nous avions quand même de la guerre une idée monstrueuse. Nous la voyions à travers des grilles, des brumes, des espaces interplanétaires. Bataille des îles Falkland, capitulation des Anglais en Mésopotamie, les Russes dans les Carpathes... Des bribes de communiqués parvenaient jusqu'à nous ; toutes les cartes du monde m'apparaissaient tachées de sang. Rollot, ayant appris le bombardement de la cathédrale de Reims, nous en informa. Beaugrand, le metteur d'feu, à l'affût des petites délations profitables, le dénonça. Mon camarade comparut au « prétoire de discipline » devant trois képis galonnés d'argent. M. le Directeur, mécontent, tapotait le bureau d'une main nerveuse :

– Vous avez l'air bien informé, Rollot. D'où tenez-vous vos informations ?

Silence.

– Apprenez à répondre quand on vous parle. D'où tenez-vous vos informations ?

– De la lune, M. le Directeur.

– Ah, c'est comme ça ! Je vous dresserai, mon ami. Cellule noire jusqu'à nouvel ordre.

Nous devions ignorer jusqu'à l'agonie, sous la mitraille, des vieilles pierres sacrées. Nous étions les seuls hommes au monde auxquels défense fût faite de connaître la guerre ; mais ne lisant rien, n'entrevoyant de l'histoire, au travers de ce double rideau de fumée de la guerre et de la bêtise administrative, que les lignes essentielles, nous avions – quelques-uns – le privilège d'une lucidité exceptionnelle. Je connaissais assez la vétusté intérieure de l'Empire russe pour, à des moments où les cosaques incarnaient encore l'espoir de plusieurs vieux pays d'Occident, savoir sa chute inévitable. Nous discussions tout bas, longtemps avant que l'Europe y songeât, de la prochaine révolution russe. Nous savions en quelle région du globe naîtrait la flamme attendue. Nous pressentions là une nouvelle raison de vivre.

Rien ne changeait. Les canons régnaient sur la vieille Europe. Un million de cadavres s'entassaient dans l'ossuaire de Verdun. La France, saignant par maintes plaies béantes, aspirait avidement la force neuve des Canadiens, des Néo-Zélandais, des Hindous, des Sénégalais, des Portugais. Six cents hommes, dans la Meule, continuaient leur ronde insensée, attestant la pérennité de l'ordre, plus forte que les cataclysmes sociaux. Nous formions un îlot fantastique, écarté des chemins de l'histoire.

– Nous serons peut-être, raillait Duclos, les derniers survivants de la vieille Europe. La mitraille, la famine, la peste, la démence auront achevé leur danse macabre, que nous nous tournerons encore au pas, dans ces cours, Menton-de-Galoche et Chou-Fleur marquant le rythme éternel.

La cloche annonçait le coucher. Des escadrilles d'avions survolaient la prison en direction de Paris. Le ciel était doré.

26. Discipline.

Première infraction à la règle du silence : réprimande. Deuxième et troisième : privation de cantine. Quatrième : pain sec. Cinquième : salle de discipline ou cellule. La discipline des prisons repose sur la faim. La disproportion est souvent singulière entre la rigueur des châtiments et la futilité des fautes.

Discipline fondée sur l'arbitraire. La règle du silence n'est respectée de personne. Les gardiens signalent dans leurs rapports les têtes qui leur déplaisent, et d'autres, au petit bonheur, pour feindre une surveillance impartiale. Chaque atelier compte quelques hommes taxés de « mauvaise conduite » et punis un jour sur deux. Ce sont de coutume de grands gamins fluets, regards insolents, – bouches gouailleuses. « Graine de bandits », pensent les gardiens enviant secrètement, du fond de leurs vies rances, la jeunesse en pleine poussée de sève de ces voyous. Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans la petite persécution quotidienne dont certains jeunes condamnés étaient l'objet de la part de gardiens d'âge mûr, un élément d'instinctive rancune. Ces hommes alourdis par la quarantaine, rivés aux aussi à notre chaîne, sans avenir, doivent éprouver une sorte d'aversion physique envers les vies encore intactes, que la Meule ne réussit pas à broyer tout à fait et qui prendront tôt ou tard leur essor, vers l'aventure, tandis qu'ils continueront, eux, honnêtes pourtant, comme les pharisiens, à tourner à leur place dans la ronde, jusqu'à la soixantaine...

M. le Directeur, assis sous le buste jauni de la République, distribue tous les matins au « prétoire » la justice disciplinaire. Infractions au silence, correspondance entre détenus, manquement à la tâche, au travail, trafic illicite de tabac, rixes, telle est la gamme habituelle des délits qu'il châtie avant d'aller déjeuner. Les tentatives de suicide sont punies de trente jours de cellule comme la pédérastie et les menus vols. Les mouchards bénéficient d'une certaine indulgence.

La privation de tabac est, après la continence, la pire privation.

Hautereau, de l'imprimerie, comparaît devant les képis galonnés, pour s'être fait prendre en flagrant délit d'usage de tabac. À la fouille du soir, le gardien La Tuile lui ayant flairé une haleine suspecte, a tout à coup tâté d'un doigt jaune, puant la chique, sa joue gauche :

- Qué qu'vous avez là ?
- Rin.
- Ouvrez un peu la gueule, pour voir ?

Hautereau n'ose pas résister au geste de l'homme en uniforme qui lui prend la figure à deux mains, écarte ses mâchoires comme on ouvre une boîte, lui fourre prestement sous la joue deux doigts sales et retire, d'entre les molaires cariées, une chique infâme (qu'il avait peut-être crachée lui-même, l'avant-veille).

Maintenant Hautereau, un petit rouquin vieillot de quarante-cinq ans, tout en nerfs, à tête aplatie de poisson sec, est là, dans l'attitude réglementaire du soldat devant ses supérieurs.

– C'est la deuxième fois que je vous y prends, Hautereau. Où prenez-vous votre tabac ?

– J'l'ai trouvé, M'sieur le directeur.

– Vous feriez mieux de trouver une meilleure réponse. Je vous donne trente secondes. Vous savez ce qui vous attend.

M. le Directeur penche sur sa belle montre en argent ses longues moustaches blanches, son képi surabondamment galonné. Le doux bien-être que procure un appétit sain une demi-heure avant le déjeuner, lui confère à cet instant une grande fermeté de caractère.

Hautereau, les sourcils froncés, songe à l'homme des crachoirs, son copain, un veinard qui mène une vie dangereuse. Il a de quoi payer les faveurs des plus « beaux gosses », il ne manque de rien. Sa fortune de reclus, il la ramasse dans les crachats. Défense leur étant faite de fumer dans l'enceinte de la maison centrale les gardiens chiquent ; quelques-uns fument quand ils se trouvent seuls ; mégots et chiques échouent dans les crachoirs espacés dans les cours et les corridors. L'homme du service général qui renouvelle tous les deux jours dans les récipients nettoyés la solution d'acide phénique, en retire ces détritiques de tabac mêlés à des glaires de tuberculeux. Il les lave, les rince, les sèche et les revend. On refume les mégots, on rechique les chiques. Hautereau réprime une velléité de trahison.

– Vous avez réfléchi ?

– Oui, M. le Directeur. Je l'ai trouvé, j'peux pas vous dire aut'chose.

– Quarante jours de salle.

La salle de discipline est vaste comme un atelier moyen, obscure à cause des étroites fenêtres grillées aux carreaux recouverts d'une couche de chaux, et des murs peints en noir à un mètre de hauteur et en ocre terreux au-dessus. Une sorte de vaste cage rectangulaire entourée de toutes parts d'un treillis serré s'y encastre autour de l'entrée : c'est là que se tient le gardien. On croirait un réduit de dompteur dans une fosse aux ours. Comme dans certaines fosses aux ours, des sièges bas, en ciment, sont disposés au milieu de la salle à un mètre cinquante l'un de l'autre.

– Changez vos sabots !

Hautereau obéit. Il ne faut pas qu'il ait à ses pieds ses sabots coutumiers, ce serait une atténuation de la peine.

– Entrez !

Le claquement sonore des sabots heurtés en cadence sur le carrelage, la pénombre, cette cage, effarent l'entrant ; il voit danser le long des murs une file de pantins frénétiques qui tournent, tournent, d'un pas enragé sans rien voir que ces murs, cette cage, leurs propres dos, sans rien entendre que la voix harcelante du gardien marquant la cadence du pas : « Gauche ! Gauche ! Gauche ! », sans rien savoir que la douleur des pieds meurtris par des sabots inaccoutumés, la crampe qui monte dans les jarrets, la faim qui pince dans les entrailles, la courbature des épaules et que les jours n'en finissent plus. C'est une autre ronde sans arrêt dans la grande ronde. Hautereau est entré. Réduits au pain sec et à la soupe du matin, les punis marchent vingt minutes les bras croisés sur la poitrine, puis vingt minutes les mains

derrière le dos. De vingt en vingt minutes, ils ont dix minutes de repos sur les tabourets de ciment, les pieds joints, les coudes au corps. Ils font quarante-cinq kilomètres par jour, entre ces murs suant la folie. Vers le dixième jour, l'homme emporté par la cadence, chancelle à chaque tour, les pieds couverts de petites plaies. S'il refuse de marcher, on le jette au cachot. S'il tombe, on l'isole à l'infirmerie pendant une huitaine ; les pieds pansés, l'organisme restauré par quelques bols de bouillon, il reprend sa place dans la ronde des affolés.

– Quarante jours, pense Hautereau. Y m'faudra bien deux voyages à l'infirmerie pour les tirer.

Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il devient fou. Nous le savons bien, nous. On l'appelle parfois le *louf*. Pendant qu'il tournera là, livré comme tous ces pantins détraqués, aux obsessions, le ver qui creuse son cerveau débilite en achèvera la ruine. Tourne, vieux, tourne !

Hautereau a l'obsession la plus commune après l'obsession sexuelle : celle de l'affaire. Voilà six ans qu'il rumine son affaire, se persuadant chaque jour mieux qu'il est innocent – ce qui est faux – qu'il est une victime – ce qui est vrai – et qu'il n'y a pas de justice, ce qui est encore vrai. Il médite des mois durant les mémoires qu'il prétend envoyer au ministre de la Justice, à la Cour de Cassation, au président de la République. Quand on lui permet d'écrire, il noircit des pages d'un texte serré plein de citations du Code apprises par cœur, de considérants extraits de jugements oubliés, d'arguments spécieux sur des témoignages de témoins morts ou disparus, oubliés, eux aussi, depuis des années. Les passages importants sont deux et trois fois soulignés. Garde-chasse dans un pays boisé, Hautereau prélevait un droit de mâle sur les filles qui venaient ramasser du bois mort dans ses terres. Une chambre correctionnelle lui asséna d'abord six mois de prison. Six mois pour avoir troussé dans un bois une fille, une voleuse, qui couchait avec tous les charretiers du village voisin, et « qui m'courait après elle-même pour que j'voie rien », six mois sans battre les bois qu'il hantait toute l'année, de l'aube à la nuit, cela lui parut une iniquité sans nom et un supplice intolérable. Un avocat de province lui recommanda de soulever la question d'incompétence et de réclamer la cour d'assises, où l'acquittement semblait possible. La cour d'assises asséna au misérable sept années de travaux forcés, bientôt commués, sur demande des jurés, en sept années de réclusion. Tant de peines différentes pour un acte si naturel désaxèrent sa raison.

Les murs de la salle se renvoient indéfiniment le claquement sec des sabots. Le silence et l'immobilité des pauses semblent strier de bandes jaunes la trame grise du temps. Sept hommes tournent là sans arrêt. L'Asperge, italien bigame, coupable de correspondance illicite avec sa femme : quinze jours. Floc et Taupin, deux « jeunots », deux « petits macs », l'un de la porte de Clichy, l'autre de la place Blanche. Floc a des jarrets d'acier et un regard en coulisse plus méchant qu'une injure. Toutes les quatre-vingts secondes Menton-de-Galoche, que son grillage ne protège point contre les maléfices, rencontre ce regard inquiétant, mais comme Floc marque le pas sans lassitude depuis vingt jours, le *gaff* n'a rien à dire. Il se rattrape sur Taupin qui n'est plus qu'une loque agitée de mouvements désordonnés, aux pieds saignants. Taupin croit par moments qu'il va tomber, tant la tête lui tourne : et cette affreuse brûlure aux talons, aux chevilles, aux articulations des doigts du pied rabotées depuis vingt-neuf jours par les sabots. « Ah, vivement la crève ! » pense-t-il. Mais la voix du *gaff* le flagelle : « Plus vite que ça, Taupin ! Ouste ! » Et Taupin soulevé par cette voix comme une loque par un grand vent fait un bond. Hautereau voit moins bien les trois autres formes dansantes, car elles le suivent plutôt dans la

ronde et ce n'est qu'en tournant qu'il aperçoit nettement derrière lui une grosse tête figée dans une grimace de fureur et de dégoût, une autre, sans expression qui a des lunettes et la dernière si nulle qu'elle ne compte pas. Toutes les silhouettes dansent. Tous les masques grimacent et ricanent. La salle est grise striée de bandes jaunes. Il n'y a plus que cela de réel.

27. Latruffe.

Le quartier cellulaire est dans la prison, une autre prison complètement isolée par un mur d'enceinte. Trois étages de cellules noires, demi noires et claires. Deux rangs de cachots. Des préaux de promenade triangulaires découpant un demi-cercle de maçonnerie dans une cour distincte. Dans une cellule du rez-de-chaussée, un petit bureau presque confortable, frais l'été, tiédi l'hiver par un calorifère, est celui du maître de céans, l'énorme Latruffe, correct dans sa bouffissure blême, bleuâtre aux joues. Son képi paraît trop petit pour sa tête évasée vers le bas, en forme de poire. Ses mains boudinées jouent sans cesse avec le trousseau de clefs dont il ne se sépare pas plus qu'un musulman de son chapelet. Il reçoit les punis avec un large sourire lunaire, ouvert sur des dents moisies et il leur bourre les côtes de coups de clef hypocrites.

– Faut faire semblant de rien, expliquent les initiés. C'est c'qu'il aime. Alors, y s'en va en rigolant tout seul et y t'laisse la paix. Mais si tu t'rebiffes, y n'te lâche plus, y t'fra pisser l'sang. L'en a des trucs ! Ainsi l'hiver y t'mène laver la tête au robinet et y t'laisse pas l'temps d't'essuyer, qu'tu claques des dents jusqu'à midi. L'été y t'donne à boire une eau qu'on peut pas boire, j'sais pas c'que c'est : fade et drôle comme si on avait craché d'dans. Ça n'm'étonnerait pas d'lui. Et quand tu t'penches le soir, pour prendre ta paillasse, y n'te rate pas l'coup d'clef en douce, dans l'dos. Gueule pas ! Y t'mettrait les fers avec un rapport ou qu'y dirait qu't'as voulu l'tuer...

– Si t'es un homme, un vrai, y a encore la bonne manière d'lui parler. T'as qu'à lui dire, comme ça, gentiment : « Écoute, mon vieux Latruffe. Si tu veux avoir ma peau, tu l'auras. Mais moi j'tâcherai d'avoir la tienne le premier. Maintenant tu peux commencer. Faut pas t'gêner. » « Seulement, si tu lui dis ça, faut qu'ça soit sérieux. Sinon, il a un flair extraordinaire, ce salaud-là, pour voir c'qu't'as dans l'ventre et les bluffeurs, y les fait payer double. »

Toutes les deux ou trois heures, quand il en a envie, Latruffe, déposant sur sa table le *Petit Parisien* plié avec soin, prend sa lanterne sourde et descend aux cachots.

Une obscurité humide, presque palpable ainsi qu'un gros brouillard, règne dans ces alvéoles de ciment à moitié souterraines. Elles contiennent une natte tressée et une tinette. L'obscurité y est si dense, que les bras désespérés l'étreignent, que les yeux écarquillés l'absorbent ; et elle pénètre l'homme en quelques heures, par tous les pores. Aucune notion du temps n'existe plus, la succession des jours, attestée par la boule de pain du matin, se perd, brouillée dans les ténèbres. La raison vacille : cette lumière intérieure succombe sous la nuit. On sort d'ici malade, les yeux clignotants, l'âme aveuglée, pareil à un oiseau de nuit lâché en plein soleil. Sortant d'ici on sort de la folie (à moins qu'on ne l'emporte avec soi). Quatre sortes d'idées fixes hantent ces oubliettes : l'horreur de l'injustice (obsession de l'affaire : « Je suis innocent » ou « Je suis trop durement frappé, c'est inique ») ; le désir charnel (parfois la jalousie) ; l'horreur de la mort (celle des êtres chers, transformée par les ténèbres en certitude) ; la peur de mourir. On ne choisit pas son obsession.

Les larves humaines vivant dans ces grottes rectangulaires entendent venir, de loin, le pas mou du gardien. L'homme aux fers dont les bras sont ankylosés et les

mains rivées derrière le dos, pleines de fourmillements, se redresse à l'espoir de quelques gorgées d'eau. Le demi-fou qui, tour à tour, tourne dans les ténèbres ou gît prostré sur sa natte, le cerveau envahi par l'image d'une enfant morte – il voit le dernier sourire tendu des lèvres bleuâtres, l'extraordinaire transparence des paupières closes, le blond soyeux des cheveux adorables, il voit tout, sans cesse, et, même s'il se répète qu'il est fou, il croit désespérément à ce qu'il voit – s'accroupit au fond du cachot pour que son visage ravagé ne soit point visible et ne perde cependant rien du jet de lumière qui va entrer. Car cette lumière et l'encolure de Latruffe attestent la réalité de l'univers où peut-être – ou, certainement ! – Jeanne n'est pas morte, n'est pas morte. Mais tandis que le jet de lumière fouille les cachots voisins, la face de la morte remonte dans ce cerveau usé, comme les noyés, parfois, remontent du fond des lacs...

Latruffe longe sans bruit les portes des cachots. Une lampe suspendue au bout de la galerie, semble le guider à travers le silence, l'exiguïté des parois de ciment et une sorte de brume où le jaune lutte avec le gris. Tel est son royaume. On croirait un insecte de proie inspectant les larves captives dont il se nourrit. Il va, la nuque tendue, les muscles souples, l'ouïe aux aguets : et c'est une lutte entre lui et les larves. Celles-ci ont l'ouïe plus fine encore : rarement il les surprend. Mais, chasseur patient, il ne se lasse pas d'épier.

N° 6. Latruffe ouvre brusquement le guichet. La lanterne éblouit un gamin sans âge, d'une extrême maigreur, étendu sur sa natte les bras en croix. Latruffe souffle :

– Levez-vous.

Le gamin se lève lentement. Le guichet se referme. Latruffe feint de s'en aller. En réalité, il guette à la porte. Il sait que le gamin s'est recouché. Le guichet claque de nouveau. L'éblouissante lumière fouette de nouveau la forme allongée à même le ciment. Cette fois Latruffe ouvre la porte et marche sur le gamin qui, levé, l'attend immobile, collé à la paroi du fond.

– Qué que j'vous avais dit ? demande tout bas Latruffe.

Il savoure une seconde la terreur de ces yeux effarés que sa lanterne tourmente.

– Hein ?

Latruffe se dandine doucement sur ses jambes. Il lève sa lanterne à la hauteur du visage du gamin. Il passe lentement le trousseau de clefs de sa main droite à sa main gauche : le gamin aux lèvres tremblantes voit les clefs osciller sous la flamme. Latruffe lève la main droite et sans hâte, sans bruit, sourdement, applique sur cette face impuissante collée contre le mur un soufflet court. Le gamin claque des dents : ti-ti-ti. Des larmes débordent de ses yeux. Latruffe lève encore la main, hésite un instant, et dit :

– Suffit, hein ? pour aujourd'hui ? Vous tâcherez d'obéir demain.

Latruffe guette le N° 8. C'est un Espagnol trapu, au visage hirsute (voici trois semaines qu'on ne l'a pas rasé), à la poitrine velue. Il tourne, il tourne dans ses ténèbres, ou il s'accroupit, ou il se couche ; mais les mêmes images sont toujours en lui. Ou c'est une femme, sa Tonine à la peau bronzée, aux hanches étroites, sa Tonine, sa Niña, sa *niña*, « *niña querida...* » Elle a le lobe de l'oreille d'un rose de pétale ; et c'est un pétale qu'il mordille sans fin. Et voici, que, sa Niña, il la sent depuis des jours et des nuits, possédée, pénétrée par un autre, avec une telle précision de sensation qu'il perçoit la chaleur de leurs ventres et la tension de leurs reins, qu'il sent la chair de la femme s'ouvrir à la poussée du mâle, qu'il voit leurs lèvres se sceller, lui sur

elle : ventouse. « À-à-à... » Le cri réprimé dans sa gorge n'est plus qu'une sorte de râle. Latruffe ouvre brutalement le guichet, la lumière soufflète une face hagarde de naufragé :

– Silence ! gronde Latruffe. Qué qu'vous avez à « chanter » comme ça ?

Ou ce cachot devient, pour cet halluciné, un sérail fantastique. La brune aux seins durs et pointus s'appelle Lolita ; elle s'offre impudiquement, debout, cambrée comme une danseuse sévillane. La blonde s'appelle tantôt Marise, tantôt Lise – comme une qui fut autrefois – et se dévêt, soumise, avec des gestes inachevés : le linge blanc tombe à ses pieds sur une peau d'ours blanc et elle recule attirée et craintive devant les bras tendus vers elle. D'autres par couples, par groupes, se suivent, se rencontrent, s'étreignent et l'homme a dans ces ténèbres des frénésies de singe lubrique. Latruffe le surprend enfin, haletant, le sexe nu, les mains mouillées. Latruffe entre doucement avec un rire gras qui fait : glou-glou-glou, plein d'une menace infamante.

– Si que je faisais mon rapport, Martinez ? Vous n'avez pas honte ?

Martinez rajuste ses vêtements avec des gestes de somnambule. Il tremble et frissonne dans l'obscurité coutumière, sous l'abominable outrage de ce rire en gloussement de poule. Puis il tourne sur lui-même, noir dans le noir, les poings serrés devenus d'une lourdeur de pierre.

– *Te mataré, cobarde !*

Ces mots articulés à haute voix – « Je te tuerai, lâche ! » – retentissent longuement dans le noir, entre les parois de ciment que nulle voix nette ne heurte jamais. Ces mots apaisent comme un coup de couteau. Latruffe cependant s'en retourne par la galerie, riant tout seul, satisfait, le bas-ventre chaud. Il s'installe près de son calorifère et s'assoupit, les pouces tournant doucement sur le ventre. Sous la voûte étroite et basse de son crâne, autre alvéole d'une autre larve, les gestes obscènes surpris dans les cachots s'éternisent et se multiplient.

Sa graisse pâle, Latruffe l'a doucement acquise dans les prisons. Il « tient » depuis dix ans le quartier cellulaire. Huit mille hommes ont souffert entre ses mains, dans ces murs. C'est lui qui fait boire la purge aux libérables de l'atelier des chaînes soupçonnés d'emporter, caché au fond de l'anus, un tube rempli de poudre d'or, Latruffe leur écarte les fesses et regarde. Latruffe fouille leurs excréments avec une baguette à crochet de son invention. Latruffe les reconduit, à l'aube, jusqu'au greffe, déjà vêtus de leurs habits civils, en proie à l'étonnante angoisse mêlée d'une joie sans bornes, des dernières minutes vécues dans la geôle. Un large sourire de Pierrot assassin s'étale alors sur sa face où le nez s'avance en groin.

– Tâchez d'avoir une bonne conduite dans l'civil, leur dit-il. N'oubliez pas tout c'qu'on a fait pour vous remettre dans l'bon chemin.

Ce matin, au moment de franchir la première enceinte, le libérable s'est tout à coup retourné. Latruffe a senti son estomac se décrocher, un filet d'eau froide lui couler dans le dos. L'homme dardait vers lui une tête de serpent, ricanante, d'où sortit une voix basse, pareille à un sifflement :

– Ta gueule, bourrique d'assassin ! Tâche de ne pas oublier c'que j'veis t'dire. Si j'te r'trouve jamais sur mon chemin, dans un coin noir, j'te flanque trois pouces d'acier dans le ventre, aussi vrai que j'te dis merde aujourd'hui. T'as saisi ?

Le libérable, arrêté net, tournait le dos à la liberté. Latruffe sentit mollir ses jambes courtes.

– Avance, dit-il.

Mais la tête de serpent se rapprochait de lui, terrible, avec des prunelles insensées, phosphorescentes dans l'ombre comme celles des chats.

– As-tu compris ? Veux-tu répondre, couillon, ou faut-y que j'te rentre d'dans ?

Latruffe sentit dans cette voix une menace éclatante.

– Compris, fit-il, vaincu, la nuque basse.

La détente, chez l'autre, fut instantanée ; il eut un grand rire clair.

– Vrai, t'as bien fait d'comprendre. T'es pas si cruche, eh, sale brute !

28. Les malades.

Les fenêtres de l'infirmierie, bien que grillées, ressemblent à celles des « maisons dans la rue ». On lève la tête vers cette réminiscence.

On vit, derrière ces fenêtres, dans un calme et une blancheur inaccoutumés ; on est sorti, pour un moment, de la ronde, on vient reprendre haleine, dans un vrai lit, ou s'évader enfin, pour de bon, de la torture et de l'espoir. La présence certaine de la mort s'oublie par instants, l'existence se rétrécit aux dimensions de l'asile offert à la faiblesse du malade. On est heureux de ne plus marcher, marcher dans la cadence, heureux de se procurer un peu de café, cramponné candidement au moindre espoir de vivre.

... Ma lampe a plus de flamme que d'huile. Ma volonté ne faiblira pas ; c'est ma chair qui défaille. (Je comprends que des esclaves aient inventé la religion de l'âme immortelle et divine, prisonnière d'une chair méprisable et périssable ; je sais bien que l'âme ne serait rien si elle n'était la chair. Mais comment ne distinguerais-je pas entre ma force et ma faiblesse ?) Tous les dix mois environ, la faim, la fatigue, notre surmenage particulier mêlé de torpeur, me brisent : un grand froid me pénètre, mes dents claquent ; le cœur bat dans ma poitrine comme un bourdon. Vertige, vertige. Notre sagesse collective affirme qu'il faut être « crevé », pas loin de l'être tout à fait, pour entrer à l'infirmierie. Sans doute le suis-je, car j'entre.

Étends-toi. Il y a une volupté dans les longs frissons auxquels succède la chaleur intérieure de la fièvre. Détends tes membres détends ta pensée. Tu n'as plus besoin de ta force, pour une heure. Écoute la secrète invitation au voyage de la fièvre. Pars.

Au retour du mystérieux voyage, quand tu rouvriras les yeux, une lumière blanche, légère et comme tiède, te paraîtra emplir la salle de gaieté. Les lits blancs s'alignent en deux files le long des murs clairs. Le vieux Madré est là, ses épaules inégales secouées d'un petit rire silencieux.

– Eh bien, vous voilà ! Tiens, je suis bien content de vous y voir. C'est ici qu'on se retape...

– Ou qu'on crève, répond doucement une voix venant d'un lit. Madré paraît jaunir instantanément, la bouche pincée. Il jette vers le fond de la salle :

– Turellement. Crève si tu veux ; mais fous la paix aux autres. Plein d'une active sollicitude ce quinquagénaire grisonnant, contrefait d'une épaule, les lèvres fripées, le nez jaune, long et crochu, faunesque, les yeux verdâtres pétillants de malice, l'haleine bilieuse, aide avec une rigolade doublée de tendresse, un jeune malade à se dévêtir. Puis, il le borde :

– C'est moi qui vais m'occuper de vous, Petit Georges. L'infirmier est une cruche... (il rit). Parbleu, une cruche à vin... Allongez-vous. Un sourire des dents claquantes lui répond sur l'oreiller.

– Allons, dormez : Vous en faites pas.

Je vois ces lits, ce faune difforme, l'étrange gamin malade qu'il vient de border, j'entends ces voix dans un demi-rêve baigné de blancheur. Des pas martèlent le pavé, la cloche résonne au loin, dans l'irréel. Fièvre.

Une autre voix, – un peu grasse – on dirait d’une grosse commère radoteuse, – s’insinue dans mon cerveau.

– ... Plus que ça, bien sûr ! J’en ai bien vu passer trente en trois ans... Dans tous ces lits... Ya pas une place ici où quelqu’un ne soit passé... Au 12, Pirron, un assassin qui faisait vingt ans (et il en avait fait seize le pauvre bougre !), là José, Rivol, Andrieux... Au 17, Garon... tiens ! Il vous ressemblait van Hoever... Oui, oui ! et il me regardait justement comme ça deux jours avant de claquer... Il est mort pendant son sommeil, sans souffrir... Au 19, le petit Girod, dites, donc, Madré ! vous savez, le jeunot qui s’était marié avec chose là-haut... Dans l’lit du nouveau...

(Mon lit, sans doute.)

– Poulain, un fort gaillard, enlevé en trois jours par je n’sais quoi. Bruit. On entre. On apporte un nouveau, un gros vieillard, accroupi sur le dos d’un infirmier. Il souffle bruyamment. Regard vif, teint de brique. Son béret le coiffe cocassement, posé tout de travers, sur les sourcils, hérissés. Des exclamations l’accueillent :

– Le pé Vincent !

Il répond d’une forte voix enrouée :

– C’est moi. On m’a assez vu. Le pé Vincent vient crever... sacré de sacré !

Tous ces morts et ces vivants qui vont mourir font une cohue grimaçante. Je retombe à ma fièvre, à mon rêve. J’écoute sans bien savoir, l’infirmier Thiébaud pérorer doucement. Sa voix me parvient décantée par des étendues blanches.

– ... Le contrôleur Dupuis ? Je te crois, que je l’ai connu... Un petit, large d’épaules, avec une poitrine creuse et un visage blanc, tout sec, l’air d’avoir mal au ventre. Une rosse, il m’en a tué un... Un petit Roumain qui avait fait de la fausse monnaie... Tenez, il était là. Dupuis l’a surpris cachant le damier et, pour une mauvaise réponse, lui a fait faire soixante jours de cachot en sortant de l’infirmierie... Il est revenu du cachot à ce même lit, au 12, et il est mort... Il est mort en me disant : « Surtout, Thiébaud, n’oublie pas de me faire apporter mes photos demain matin. » Parce qu’on venait de lui refuser ses photos. On savait bien pourtant qu’il n’en avait plus pour longtemps. Mais Dupuis avait dit : « Qu’il attende son jour ! » et son jour, c’était le lendemain dimanche... Tous les trois mois, à son jour, il les redemandait, et il restait deux ou trois heures tant qu’on les lui laissait, à regarder sa vieille maman, une dame en cheveux gris, et puis sa grande sœur, une petite bien gentille, et toute une séquelle de petits frères et de petites sœurs demeurés à Braila... Je crois encore qu’il les attendait pour mourir. Il était revenu du cachot tout blanc, les lèvres grises, n’y voyant plus. Et le jour même un crachement de sang d’une heure. Le mardi le docteur, l’ayant examiné, me dit : « C’est la fin, deux ou trois jours. Faites-lui des piqûres de morphine, Offrez-lui du chocolat. » Tu sais, ici, quand on voit venir le chocolat, c’est bien la fin. Il avait un peu de délire, il disait : « Dimanche, Dimanche, » sans doute à cause des photos... Il est mort le samedi soir... Tout à coup ses yeux se sont ouverts, ouverts, oh ! comme s’il voyait quelque chose de terrible et il a voulu me dire quelque chose mais rien n’est venu...

J’écoute sans avidité, plongé dans un vague bien-être.

– Celui-là, continue Thiébaud, c’est bien le Scorpion qui l’a tué... Figure-toi qu’une fois, comme Dupuis s’approchait d’un vieux paralytique à la salle 2, pour lui refuser je ne sais quoi, l’autre s’était mis crier après lui : Scorpion ! Scorpion ! Scorpion ! –

Fallait le voir se sauver avec son petit chapeau à la main, son pardessus flottant, sa tête blême de rage. Pensez-vous ! On ne pouvait tout de même mettre le paralytique au cachot... Et il ne voulait pas se taire, il gueulait d'une voix terrible : Scorpion, Scorpion ! On l'a laissé trois jours sans manger.

– Et il est mort ? interrogea quelqu'un.

– Il est mort... Mais c'est une autre histoire. Nous avons ici un banquier italien, une fripouille, un type inouï ! Il avait volé quatre ou cinq millions dans les chemins de fer tunisiens... On l'a gracié, naturellement, il soigne maintenant son foie à Cannes ou à Menton... Eh bien, c'était un malin, un méchant, tout vieux, tout chauve, une tête branlante de vieux singe. Il se faisait porter du tabac par un gardien et il en voulait au paralytique qui l'avait dénoncé une fois... Alors, il l'a empoisonné, tout doucement, un peu chaque jour. C'était un homme instruit...

La salle était remplie d'une pénombre douce. Cette voix épaisse y résonnait seule, mais suffisait à l'emplir de souvenirs noirs, de boues, de l'air irrespirable qu'exhalent les tombes. La veilleuse faisait au plafond une pauvre tache jaune. Des regards erraient autour de cette tache.

29. Mourir.

Une pancarte derrière le lit indique : 5529, *Vincent Auguste*, corroyeur, 66 ans, et plus bas, d'une vilaine écriture : *broncho-pneumonie*. 40° de fièvre, ce matin. Trois petits points noirs reliés d'un trait. Cela veut dire, pauvre vieux, que tu t'en vas. Petit Georges est venu mettre une couverture sur tes pieds malgré la tiédeur de la salle. Tu n'as pas pu dire merci, les vagues paroles se sont évanouies dans un rauque gémissement. Le gamin s'est effrayé du teint verdâtre de ton visage.

– Sacré de sacré ! J'avais pourtant l'coffre bon... À soixante-six, j'suis encore un mâle comme à vingt ans.

Hier soir, il divaguait ainsi, assis dans son lit, malgré la fatigue de sa poitrine crevée. L'œil allumé par la fièvre, il profitait de l'absence de l'infirmier pour donner joyeusement de la voix comme au bon temps. Depuis trois ans bientôt il n'avait pas eu ce rare bonheur de parler à pleine voix. Il s'y abandonnait à cœur joie sans se douter qu'il en mourrait dans quelques heures. Le rire de crécelle de Petit Georges l'encourageait. Il racontait :

– J'me suis battu à Beaugency, sur la Loire, avec Chanzy... dans la neige sans bouffer, avec des souliers troués, des chassepots gelés qui brûlaient dans la main... J'en suis revenu. On était des gars, quoi !

Il respirait encore une force ardente. La sueur fumait autour de son front. On lui fit raconter son histoire de vieil ouvrier usé qui ne faisait plus l'affaire à l'usine.

– Le contremaître m'en voulait, tu comprends. Y n'aurait pas de vieux dans son atelier. On m'appelle au bureau, on m'dit poliment : « Voilà cent francs, mon ami, tâchez de trouver un petit emploi selon vos forces. » Un commis me poussait tout doucement dehors : « Vous réfléchirez, M. Vincent. Vous trouverez bien quelque chose, n'est-ce pas ? Nos travaux ne sont pas faits pour des hommes de votre âge, vous comprenez bien. Vous êtes si raisonnable. » Je ne comprenais rien. Dans la rue, je vois encore ce coin de rue, le bureau de tabac, la boîte aux lettres, tout, comme si j'y étais, j'ai tout à coup compris qu'on me mettait à la porte, après vingt-sept ans de boulot. J'ai tout de suite pensé que je tuerais ce salaud de contremaître. J'suis allé acheter un revolver.

Tout cela, c'était encore la vie. La poitrine chevelue du père Vincent s'emplit de glaires qu'il n'a plus la force de cracher. Il lutte, s'exaspère à tousser, vomit dans son crachoir. Il n'en peut plus, son teint verdit. Ses narines noires et béantes n'aspirent plus assez d'air. Était-ce bien la peine de te battre à Beaugency, d'accepter vaillamment au long de ta longue vie, la faim, le froid, l'amour, le dur travail, pour en venir à cette heure désolée ? Madré hoche la tête, remuant de tels pensers, cependant qu'il se cuisine, près de la fenêtre, un appétissant ragoût : pommes de terre et sauce aux oignons. Le père Vincent ne pense plus. La face terreuse, la bouche tirée, le front agrandi, mouillé de sueur froide, les yeux fermés, il happe péniblement ses dernières gorgées d'air. Sa poitrine exhale un râle continu et l'on entend le gargouillement, dans sa gorge, des glaires qui l'étouffent. La salle blanche est pleine de ce bruit chuintant et de ce souffle saccadé...

Le gardien de service est venu, en blouse blanche, avantageux, le képi sur l'oreille.

– Ah mais, il passe le vieux Vincent ! a-t-il dit à haute voix (peut-être même Vincent l'a-t-il entendu). Mettez donc un paravent devant son lit.

L'infirmier Thiébaud est venu entourer cette couche d'un paravent et toutes les têtes dans tous les lits, se sont tournées vers ce lit.

– Rrr... rrr... Ouf !... rrr...

Ce gémissement monte, incessant, sur un rythme monotone. On s'y fait. Petit Georges joue aux dames avec Madré. Van Hoever converse à voix basse avec Gobin, le notaire.

Madré, survenant tout à l'heure à petits pas, la bouche tordue par un sourire violacé, m'a dit :

– Le 15, ce vieux croquant couleur citron, c'est Van Hoever, l'homme vierge – pigez-moi ça ! – une fameuse crapule, allez ! Un bigot qui balayait tous les dimanches matin l'église de son village et qui a tué, pour une histoire de mur mitoyen la femme de son voisin... J'espère bien qu'il en sortira un de ces quatre matins, les pieds devant... Si ça ne tenait qu'à moi...

Il arrondit les lèvres en ô, fit un « pfuitt » significatif et gai, puis commenta :

– Une tante comme ça !

En ce vieux corps, en cette vieille âme d'escroc, routier des prisons, de basses petites haines s'envenimaient tous les jours, fielleuses, exhalées en mauvais propos, en gestes, infimes comme des coups d'épingles mais qui ne cessaient jamais. Et pourtant il avait sa bonté aussi, sa loyauté serviable d'ancien qui en avait vu de dures. Eut-il honte devant ma réprobation muette ? Sa voix changea :

– L'autre, le 17, un bon vieux, un pauvre vieux, Gobin le notaire... Il a fait comme les autres, parbleu ! il a bouffé la grenouille. Ça ne lui a pas réussi, faute de tempérament. Monsieur n'avait, voyez-vous, qu'une petite nature d'honnête homme. Ce n'est pas sa faute. Enfin, le voilà, encore trois ans à faire, rhumatismes, arthrite, goutte, anémie, toute la lyre ! et trois mois à vivre... Le gardien chef l'a pris en grippe pour une ancienne réclamation et ça lui abrège de moitié son congé. Vous verrez, quelle comédie ! il ne peut rien manger que des œufs et du lait qu'on lui vole. Alors, il crève, de faim autant que du reste... Et le plus fort c'est que tous les deux ils ne pensent qu'à leur libération... Ils guettent la crevaison des autres en se réjouissant chaque fois que ce ne soit pas encore leur tour... C'est ça l'humanité.

Madré se mit à rire d'un petit rire étouffé qui faisait sautiller tout son buste difforme et courir autour de ses yeux d'innombrables rides. Peut-être sa pensée, devançant sa parole, se fixait-elle déjà sur des images d'une gaîté plus vraie, car il ajouta, la moue gourmande :

– Dites donc ! Ce vieux coquin de notaire a deux petites nièces... Pfuit ! dont je ne vous dis que ça... ah, mais ! une brune, une blonde, dix-huit, vingt piges, tout blanc, tout rose, tout parfumé, et des froufrous... Elles viennent le voir, vous les verrez... Des nichons, des gambettes, un petit mouvement comme ça en marchant, des petites joues rouges comme des pommes... et les joues, vous savez, me font toujours penser à des petites fesses qui tiennent toutes dans la main...

Une quinte de toux secoua, là-bas, Van Hoever, le 15. Il eut l'air d'un magot malade, cassé en deux, la poitrine vide, et il cracha longuement. Gobin se retournait laborieusement dans son lit, les lèvres pincées sans doute pour ne pas gémir. Ensuite les deux vieux se regardèrent. On les entendit renouer leur conversation.

– C’est un salaud, disait van Hoever, dont la voix n’était plus qu’un souffle. N’y a qu’à le laisser crever, c’est moi qui vous le dis...

Madré poursuivant son idée, concluait :

– Car moi, mon ami, je suis un vieux cochon. Il n’y a que ça de vrai, allez !

Un rayon de soleil tombe dans la fenêtre, illuminant le matin blanc. Le rire grêle de Petit Georges coupe le râle de l’agonisant et se confond un instant avec lui.

Puisqu’il meurt, le père Vincent, on est venu le voir. Il semble que l’homme devienne plus intéressant avant de s’en aller. Jusqu’ici on ne s’était occupé de lui que pour le punir, on ne l’a jamais considéré que comme le 5231, condamné à dix ans. Or voici qu’il redevient une créature humaine, étant le mourant.

La salle se fige. Plus un chuchotement ne monte des lits. Madré s’efface, muet, arrangeant l’oreiller, la courte-pointe et regarde en-dessous. Les deux vieux, en face, sont pareils à des figures de cire desséchées, sans vie depuis longtemps. Des voix assurées, où s’exprime une suffisance autoritaire, s’élèvent. M. le gardien-chef, bedonnant, jaune d’une mauvaise fièvre rapportée des colonies, la moustache hérissée, galonné de noir et d’argent du poignet à l’épaule, fait son entrée. Et M. le contrôleur civil, en pardessus vert-bouteille, les mains derrière le dos tenant un calepin. Il a, sous son képi, un petit visage couperosé, à lorgnons. Et ses yeux, vert-bouteille aussi, semblent liquéfiés. Le gardien infirmier, qu’on appelle le Juteux, suit respectueusement à trois pas. On l’entend expliquer que c’est Vincent, Augustin, et que Vincent Augustin, va mourir.

Ces messieurs regardent Vincent, Augustin. Sent-il sur sa face où le sang ne monte plus qu’à petits coups rares se poser ces regards froids qui ne voient rien de sa misère et de sa douleur ? Il rouvre les yeux. Ses prunelles se raniment une seconde d’une vie concentrée. Le paravent, les uniformes, la salle blanche où s’accroche au plafond un rayon de soleil, il a tout vu... Un murmure remue ses lèvres. Mais on n’entend rien, rien que le râle de sa gorge chargée de glaires.

– Oui, oui, dit M. le contrôleur civil.

Et ils s’en vont. Un silence infini s’écroule sur le père Vincent. Quelques pensées encore errent dans sa cervelle lentement obscurcie. Voici trois ans que ces gens le regardent mourir avec la même indifférence.

Autre visite. M. le chanoine-aumônier, qui remplace à la prison un jeune prêtre envoyé au feu, roule rapidement sur ses jambes courtes vers le lit du mourant. M. le chanoine a un bon visage respectable, les tempes garnies de nobles mèches blanches. Toute sa personne – face bien rasée, replète et rose, bouche aristocratique et gourmande, nettement découpée, jeune encore – du visage aux moindres détails du vêtement (rabat amidonné et ruban violet), respire une propreté heureuse, un grand confort d’homme bien nourri, à qui la vie n’a dévolu ni fatigues ni fardeaux. « ... Mon ami, mon ami... » Il salue à droite et à gauche d’un sourire grave. Et devant le lit du père Vincent, M. le chanoine se recueille. L’homme paraît sans connaissance.

– M. le chanoine ! appelle van Hoever timidement.

Aux profondeurs de son calme, le moribond entend sans doute un bruit et des voix. Que vient-on le troubler encore ? M. le chanoine n'a jamais songé au père Vincent, quand celui-ci crevait de faim, quand il passait des cinq jours au pain sec, quand il restait six mois sans nouvelles de son fieu²³, seul au monde, comme un vieil arbre tombé en travers du chemin et que l'on dédaigne. Un dernier orage s'amoncèle dans l'âme du vieil homme qui se battit à Beaugency, travailla ferme cinquante et un ans, souffrit trois ans de la prison sans rencontrer jamais de chrétienne pitié... L'infirmier dit :

– M. le chanoine, je crois qu'il revient à lui. Tenez, ses yeux bougent.

Oui, ses yeux bougent et il revient à la vie, de bien loin, des limbes où déjà son esprit se perdait doucement. On ne peut donc pas le laisser finir en paix ? La soutane noire l'offusque et, du plus loin de sa jeunesse, une rage s'éveille en lui. Enfant, au temps de l'anticléricalisme, il a poursuivi les curés de sa malice pimentée d'un peu de haine. « Coâ-coâ, les corbeaux ! » Car ils sont noirs et gros et ne font rien que se repaître de la misère des pauvres gens à qui, l'heure venue des suprêmes épreuves, ils viennent promettre le paradis... Va-t-il, celui-là, prendre le pé Vincent pour un imbécile ?

Le pé Vincent regarde. Puis, sa grosse main noueuse, déjà veule d'être presque morte se lève. On voit qu'il voudrait parler, qu'il fait un grand effort. La main s'est levée, se ferme, la face se convulse et c'est avec une grimace haineuse qu'il se soulève, pour crier :

– Sacré de sacré, nom de...

Rien de plus. Le pé Vincent défaille. Mais une telle fureur a vibré dans les gargouillements de sa gorge, a lui dans ses prunelles vacillantes, que M. le chanoine comprend. Il se détourne dignement et dit :

– Il délire. Je ne puis plus rien, mon pauvre ami.

Comme il le dit d'un air attristé ! On croirait que ça lui fait vraiment quelque chose de voir mourir le père Vincent qu'il ne connaît pas et qui est peut-être son cinq centième mort. Sa main élégante trace dans l'air, au-dessus du mourant, un vague signe de croix. L'infirmier Thiébaud prend aussi un air chagrin et tous deux se regardent, graves comme des augures, sans rire.

« Et mon ragoût qui va brûler ! » pense Thiébaud, grattant son nez rouge.

²³ Fils. (N.d.S.)

30. Survivre.

Le père Vincent a passé quelques heures plus tard.

Madré racontait une histoire cochonnée à Petit-Georges. Zetti mangeait une soupe en faisant de la langue et des mâchoires un agaçant petit bruit. L'infirmier, au fond de la salle, écrivait sur un petit pupitre noir. Le ciel était roux. Tout doucement, sans crise, le râle baissa, baissa, se tut. Van Hoever seul, en son âme de vieillard racorni que l'intuition de la mort faisait trembler sans cesse, comprit de suite. Mais d'abord il n'osa rien dire, écarquillant les yeux, plein d'une mortelle terreur.

Au crépuscule, avant qu'on n'allumât, van Hoever se sentit tout à coup seul dans la salle morne, seul avec les assoupis, le perpétuel dormeur – le 4627 – et le mort. Les regards du vieux paysan fouillèrent les recoins de la salle. Lentement, précautionneusement, étouffant sa faible respiration, il se mut. Ses vieux bras desséchés, tout jaunes, couverts d'une couche de crasse, écartèrent les draps imprégnés d'une odeur fade. Il sortit du lit, pieds nus, se recroquevillant encore sous la sensation de fraîcheur de l'air et du plancher. D'abord il fit quelques pas, très embarrassé dans son caleçon et sa chemise, chancelant d'avoir perdu l'habitude de la station droite. Et, de lit en lit, s'appuyant aux dossiers de fer, mais d'un contact si prudent que rien ne le trahissait, van Hoever se glissa vers le lit du mort. Le mort, certes, n'avait pas pu boire son lait depuis hier soir. Le cruchon devait être encore là. « Le lait, le lait ! pensait van Hoever – ou bien c'est l'autre qui le boira, le sale bossu... » Il grimaçait de haine, de peur et de convoitise. Ah, le lait ! Il le tenait enfin, il n'y avait plus qu'à vider le cruchon. Un grand rire muet le défigura.

Et l'impiété de ce rire auprès du mort le fit frémir. Il ne vit dans l'ombre que la pâleur du large visage inerte et la bouche toute noire d'où montait une odeur de terre mouillée. Van Hoever, tout vieux, tout racorni lui-même, si près de s'en aller pareillement, regarda, empoigné par l'attirance du cadavre glacé. L'effroi s'infiltra dans sa chair usée, qui serait pareillement verdâtre et froide comme les choses. Il resta là, terrifié, le menton tremblant, le cruchon de lait à la main. Quelqu'un surgit :

– Voleur ! Voleur ! vieille carne ! Ah, je te prends tout de même, vieux salaud, à voler les morts, le lait des morts, vieille carne !...

Madré semblait agité tout entier par un tremblement de rage. Les deux vieillards se regardèrent, crispés par la même rancune ; ils ne virent pas comme ils se ressemblaient, presque identiquement hideux et décharnés, enveloppés d'une ombre identique. Des injures montaient à leurs lèvres balbutiantes, réprimées par l'un que la peur dominait, criées par l'autre pour ameuter la salle.

– Tiens ! j'voudrais qu't'en crève, de c'lait-là !

La salle sortait de la torpeur pour suivre le vieux Flamand dans sa peureuse retraite. Il reculait, de lit en lit, sans répondre, l'œil mauvais. Il rentrait dans son lit, se pelotonnait sous ses couvertures, transi, osant à peine bégayer : « Crapule, crapule » et son injure favorite de paysan : « Vagabond. »

Madré courut se planter devant lui, le bras tendu vers le mort :

– Attends un peu, vieux brigand ! tu l’as vu passer celui-là. Il valait mieux que toi. Mais tu vas y passer, toi aussi, c’est moi qui te le dis. Ici même, dans tes draps puants, derrière le paravent, oui, oui, et ça ne tardera pas ! Tu seras pareil, mais plus moche avec ta bouche en cul de vieille poule...

Van Hoever, superstitieux, trembla sous cette malédiction. Un drôle de froid pénétrait ses os. Le souvenir des jeteurs de sorts qui font mourir les bêtes sans qu’on sache comment, allument invisiblement les meules de foin, appellent le malheur sur la ferme où le maître a péché, accrut son angoisse. Madré continuait ; sa débordante colère contre les hommes et les choses rentrée depuis tant de jours, s’échappait maintenant dans ce flot de paroles furieuses :

– Crève, crève, voleur !

Cette salle, habituellement peuplée de voleurs et de meurtriers, tout entière, semblait flétrir le vieux coquin. Madré lui-même, emporté par sa double nature d’ex « honnête » petit propriétaire, oubliait sans doute ses péchés contre le bien d’autrui.

– Crève ! Ce jour-là quel « ouf » de soulagement ! À trois pieds sous terre, la vieille charogne... Elle ne nous empoisonnera plus...

Les sinistres paroles rampaient entre les lits où des malades blêmes écoutaient avec des sourires abjects. Le froid de la mort soufflait sur eux tous. Van Hoever, dans l’ombre grandissante, leva sa main droite racornie et se signa lentement. Il bégayait à présent : « Sainte Marie, mère de Dieu... » sans retrouver dans sa cervelle affolée la suite de l’oraison. Son visage était un vieil ivoire encrassé.

Madré emporta le lait. Et ce fut lui qui le but.

Le père Vincent avait recouvré une si simple sérénité que plus rien ne restait, sur son visage crevassé, de la fatigue de ses soixante ans. La bouche détendue, entrouverte sur les dents jaunâtres, semblait s’abandonner à un rire sans force ; les yeux presque clos – bien que personne n’eût pris la peine d’en abaisser les paupières – semblaient dédaigner de voir. Sa lividité même devenait une tonalité neutre, de souveraine indifférence.

On vint prendre la dépouille du père Vincent, le soir, après la soupe. Le corps brusquement découvert se montra d’une pâleur grise, velu, étrangement affaissé sur la paillasse, comme s’il fût devenu très lourd. Les pieds se dressaient, larges, les doigts écartés et raidis sans doute en une convulsion suprême. Le sexe, gros ver de chair flasque, allongé dans sa broussaille noire, faisait pitié... Le ventre était trop gros, la poitrine élargie par une sorte de bouffissure. Le cou flasque se plissa en rides innombrables ; la tête roula pesamment sur le côté, bouche béante, yeux mal clos, jaune, froide, d’une lourdeur de pierre.

– Ça y est ? demanda le gros Ribotte.

Il soufflait bruyamment. Sa grosse face incolore de paysan gavé de pommes de terre se pencha une seconde sur la tête du mort.

– Ça y est.

Alors ils soulevèrent le corps par les épaules et par les pieds, ils l'étendirent sur un vieux drap de lit souillé de taches pisseuses, déplié à même le parquet. Les coudes et le crâne du mort heurtèrent durement le bois.

– Ça n'fait rien, déclara Madré. Y n'sent plus rien, allez.

On croisa les bras de l'homme qui ne sentait plus rien, on referma le drap sur sa face. Il n'y eut plus qu'une longue et large forme anguleuse étendue dans la blancheur d'un suaire. Mais à ce moment retentit un cri, une sorte de sanglot sauvage. Zetti, le visage dans les mains, se sauvait à l'autre bout de la salle. Sa terreur passa, par une subite contagion, d'un homme à l'autre. Les deux infirmiers et Madré qui s'inclinaient, les mains prêtes, pour empoigner le corps et l'emporter, se redressèrent frissonnants. Et ils ne virent dans la salle que deux têtes rapprochées par une horreur commune, deux têtes exsangues de vieillards, déjà cadavériques, dont les yeux regardaient avec épouvante... Ce ne fut qu'une seconde. On emporta le mort. Des voix résonnèrent. Il y eut même un rire. La terreur ne resta que dans quelques âmes ; mais celles-là, elles les envahissait, pareille à une grande ombre désolante.

– T'as peur, dis ? demandait Petit Georges à Zetti.

Fraternellement, il lui écartait les mains pour voir dans les yeux cette peur dont le froid venait jusqu'à lui.

– T'es fou ! Pourquoi qu't'as peur des morts ? C'est bien fini pour eux et çui-là, il avait fait son temps, pas ? C'était bien son tour, pas le nôtre, hein ? Les vieux, faut bien qu'y meurent.

– *Si, si !* articula enfin l'italien que cette jeune et douce voix rassérénait.

Mais là-bas, lits 15 et 17, les deux vieillards se recroquevillaient en entendant ces mêmes paroles : « Les vieux, faut bien qu'y meurent. » Van Hoever chercha des yeux quelque chose, désespérément. Voici qu'il se souvenait des petits crucifix en bois que l'on accroche, dans les campagnes, au-dessus des lits et vers qui montent les prières des agonisants. « Seigneur Jésus ! » dit-il. Et Gobin, le notaire qui ne priait plus depuis vingt ans, répéta involontairement, tandis que ses membres perclus s'alourdissaient de froid et d'immobilité : « Seigneur Jésus !... » Puis, ensemble, l'un d'une voix distincte, l'autre plus bas, dans un souffle presque éteint, ils dirent :

– Ayez pitié de nous...

31. Les lettres.

Le 4627 était un grand corps couvert jusqu'aux yeux, prostré dans un sommeil quasi perpétuel. Personne ne retenait le nom de ce malade qui ne disait rien, ne bougeait guère. Il apparaissait une fois par nuit, fantomatique dans ses linges moites, se traînant de lit en lit, très lentement, vers les cabinets. Puis il se recouchait. Il mourait indéfiniment, vieux dans la prison de six ou sept ans. On imitait ses balbutiements nocturnes, achevés par un murmure ridicule : « Ben-ben ta-ti... ff. »

Le vaguemestre parcourait un soir la salle, sans remarquer les regards de convoitise attachés sur le paquet de lettres décachetées qu'il tenait à la main :

– Alexis... Madré... Van Hoever... Poissonnier...

Il fallut chercher Poissonnier, inconnu, parmi ses voisins. On le découvrit au lit 19, matricule 4627, l'homme qui dormait toujours, l'homme qui dormait sans fin puisque c'était sa façon de mourir. Madré, claudiquant, courut à lui.

– Bougre de dormeur ! Mais réveille-toi donc ! Une lettre que j'te dis !

Le 4627, enfin, se souleva, montrant un visage bouffi, plaqué de touffes de barbe, et des yeux effarés.

– Poissonnier, oui, oui, c'est moi... présent !

– Bon, fallait l'dire ! fit le gardien, sans méchanceté en lui tendant une enveloppe jaune.

Le vaguemestre essuya d'un revers de main sa moustache salie de grains de tabac. Une demi-minute encore, il resta là, étrangement isolé. On vit sa petite figure rougeaude et ratatinée, ses épaules inégales, les boutons de métal de sa vareuse à parements jaunes, puis on ne le vit plus. Les lettres subsistaient seules, comme si les mains ignorantes et insignifiantes qui les touchaient, les portaient, les donnaient, eussent complètement disparu.

Le 4627 retombait à son sommeil perpétuel. Madré dut lui faire violence, le tenir redressé.

– Voyons, veux-tu, oui ou non, que j'te lise ta lettre ?

L'autre fit *oui* avec un immense découragement, pour qu'on lui rendît ensuite son repos.

– Eh bien, écoute. T'endors pas, hein ?

Le 4627 fixa stupidement la lettre. Il gardait la bouche ouverte, dans une sorte d'aspiration interrompue.

– Écoute, c'est de ta femme. « Épouse Poissonnier, Thérèse, née Michon. »

À travers la torpeur et le sommeil quelque chose de ces mots parvint au malade. Un effort d'attention déforma sa grosse face. « Ma... ma... ma femme, » balbutia-t-il et il parut un peu plus éveillé. Comprit-il que « son petit Marcel qui venait d'avoir neuf ans l'embrassait bien fort » ? Que l'aînée, Marie, entrait en apprentissage et qu'ils songeaient au père, en voyage depuis si longtemps – aux colonies – avec le souci obstiné de savoir quand il reviendrait ?

« Marcel m'a demandé, dimanche soir : Dis, maman, qu'est-ce que père m'apportera quand il reviendra ? Mon pauvre homme, j'en suis restée toute malheureuse... » On entendit ces mots dans la salle. Nous crûmes avoir entendu la voix de l'enfant. Comprit-il, le 4627, au vague regard ensommeillé, que de ce long voyage il ne reviendrait plus ?

– As-tu saisi ? fit Madré, la lettre remise dans l'enveloppe.

L'homme hocha la tête.

– Oui, oui, laissez-moi la paix, laissez-moi dormir. Qui sont-ils désormais ces enfants qui m'appellent et cette femme ? Nous ne sommes plus du même univers.

Il fit une grimace et s'écroula dans ses couvertures.

Les lettres étaient aux doigts des hommes de petites ailes vibrantes. Chacune avait une âme, un caractère, une voix. Celle-ci, de beau papier à sobre en-tête *Chambre des Députés*, ne contenait qu'un banal témoignage d'intérêt (à la machine à écrire) dont coût, sans doute, cinq cents francs. Et van Hoever supputait l'énormité de la somme qui rendait précieux ce papier barré d'une longue signature capricieuse : « Si y voulait, si y voulait, tout de même ! » – ce personnage qu'il fallait payer si cher. Un espoir démesuré naissait au cœur du vieux paysan.

Cette autre que lisait Madré venait d'une très vieille grand-mère, robuste à quatre-vingt-douze ans, dont l'écriture tremblée avouait la crainte vague de n'être plus là quand reviendrait « le petit » qui était déjà presque un vieux. Il la voyait, avec son bonnet de dentelle noire, levant sur lui ses yeux vifs encore et disant avec son accent campagnard : « Mé fils. » Il en était attendri. Son rictus s'effaçait. Et voici qu'en perdant son narquois sourire, il vieillissait, devenait simiesque comme un faune découronné du rire.

Thiébaud lisait la sienne en remuant les lèvres, l'air concentré. Un malade au profil dur s'était réfugié près de la fenêtre et regardait ailleurs, par-dessus le papier mauve. Au bas de la feuille parcourue d'une grande écriture inégale, il y avait :

« Mon ami, je vous aime. Simone. »

Et ce condamné, à cet instant, se sentait invulnérable comme les porteurs de talismans.

Cette large écriture, pour lui offrir, à des années de distance, une coupe de vin tonique, dénudait sur la page parafée par le vaguemestre d'un V au crayon bleu, l'amour d'une femme.

« On peut tout souffrir quand on aime comme je t'aime. Je sens si bien que rien, rien ne peut délier ce qui s'est lié en nous ! La souffrance n'est rien. Songe à moi. Je suis tienne et je t'aime. Je te le dis, tous les soirs, aux heures où je sais que tu penses à moi. Il n'est que toi, il n'est que moi, *nous*. Aime-moi, attends-moi. Viens vers moi... Un jour viendra... »

Il répondait :

– Oui, Simone.

Ce ravissement l'élevait au-dessus de sa misère. La fenêtre lui offrait un horizon assez vaste. Il y passait des heures, immobile, à contempler un coin du monde. Un coin de quai. Flot terne de la rivière aux miroitements vagues ; la berge à peine verdie de quelques touffes d'herbe, un pan de muraille, une fenêtre close de volets. La maison se taisait, le quai désert semblait se taire. Mais des gens passaient de loin en loin. Ils ne savaient pas que des yeux suivaient leurs pas et, longtemps après qu'ils

fussent passés, les voyaient encore. Une petite fille blonde, en paletot noir. Un ouvrier portant en bandoulière sa boîte d'outils. Un cycliste, un attelage. De lents remorqueurs noirs dont on n'apercevait que les cheminées hâlaient des péniches. Des paysages se déroulaient sous les yeux des mariniers.

L'homme qui regardait, ayant failli mourir, était radieux de *survivre*. Il se sentait généreux, oublieux, égoïste, naïf, héroïque, poète.

– Petite fille, petite fille, murmurait-il.

La petite fille était passée. Une laveuse venait s'agenouiller au bord de l'eau. Ses bras nus avaient des mouvements réguliers, et c'était bon de deviner son souffle égal. De loin, cette forme de femme devenait par instants très belle.

Des fenêtres avancées du quartier cellulaire, une lamentation monta, sourde d'abord, puis soudainement clamée avec désespoir. Le rêveur, appuyé du front contre les barreaux, crut entrevoir dans une cellule éclairée d'un jour de cave, un homme en vareuse effilochée, tête tondue, épaules voûtées, mains serrées dans l'étau des fers, un homme qui, sous la douleur et l'infamie, hurlait sa détresse, pareil à une bête qu'on assomme. Latruffe, muflé pointu et bouche baveuse, s'acharnait sans doute doucement sur lui à coups de clefs en l'injuriant de sa petite voix d'eunuque, avec des bégaiements de grand dadais. Un cri plus aigu et plus ample s'abattit dans un brusque silence.

L'infirmier Ribotte, du 3^e, accourait à pas précipités. Ses pieds nus dans les espadrilles faisaient « flof-flof » sur le parquet. La salle l'entendit appeler Thiébaud :

– Viens vite. Y a Perchot qui claque. Et Machin qui a un crachement de sang.

– Qui ça ? grommela l'autre.

D'un lit à l'autre, dans la salle, ces quelques mots passèrent :

– Y a Perchot qui meurt.

On était bien, pourtant.

32. Les morts se suivent.

Perchot ne mourut pas ce soir-là, mais un autre soir, à quelques jours de là.

Au troisième étage de l'infirmierie se trouvaient deux rangées de petites cellules peintes en vert léger, affectées aux malades isolés, contagieux, chroniques ou placés en surveillance spéciale.

La cellule 2, fermée par une porte vitrée, avait vue sur l'extérieur. Un grand lit bas chargé de couvertures et de vêtements y tenait toute la place. Le corps du malade y disparaissait moulé par le creux où, depuis des mois, il gisait. L'homme paraissait dévoré par le lit. La tête seule émergeait, appuyée à des traversins, obstinément tournée vers la fenêtre. Sous la peau amincie, les contours nets des os esquissaient déjà une tête de mort : front dénudé de vingt ans, joues creuses, sous un duvet naissant, mais lèvres singulièrement vermeilles découvrant les dents, dans un large rictus blanc. On voyait battre les veines des tempes. Ce qui restait de force au malade se concentrait dans l'éveil des yeux luisants.

Ce matin, Perchot, après la nuit terrible, deux heures d'évanouissement, puis un morne sommeil, entrouvrit les yeux sans sortir entièrement de son rêve. Le flanc lui faisait mal. La cime des peupliers se balançait, là-bas. Des nuages blancs traversaient le ciel. Catherine traversait la cour de la ferme, les bras nus, en sabots. Des poules picoraient auprès de la fosse à purin. Une fade odeur de paille pourrie planait dans l'air chaud où bourdonnaient les mouches. Le père criait : « Zidore, Zidore ! » Perchot mourant revivait ces choses mortes quand il entendit des paroles errer autour de lui. De qui parlait-on ? Catherine entra à la cuisine, Maraud, vieux dogue borgne, s'étirait auprès de sa niche...

– Le docteur a dit qu'il ne passerait pas la nuit. Morphine... Hier, le Juteux lui a donné une tablette de chocolat. Faut le réveiller, j'ai pas l'temps. Tenez, préparez la seringue.

– Perchot ! Perchot ! A-t-il le sommeil dur ! Perchot !

Perchot sortit de l'oubli. L'infirmier Ribotte défaisait ses couvertures. Un nouveau venu remplissait attentivement une seringue de Pravaz. Le malade regarda l'aiguille d'acier avec indifférence. Les piqûres ne lui faisaient plus mal. Mais l'homme qui tenait la seringue tourna vers lui un visage maigre éclairé d'un doux regard gris. Il ne dit rien, il arrangea l'oreiller, il plia les vêtements jetés aux pieds du lit, pendant que l'infirmier faisait la piqûre.

Alors Perchot voulut dire quelque chose à ces yeux étrangement fraternels :

– Merci, merci, balbutiait-il. Ça me fait du bien. C'est un bon remède, ça... Il me semble que ça va me sauver. Je suis mieux, tout de même, depuis trois jours. Je ne souffre plus...

Comprenant qu'il mentait trop, il ajouta :

– Cette nuit, ce n'était qu'une faiblesse. N'est-il pas vrai, Ribotte ?

– Bien sûr !

Ribotte notait quelque chose sur son calepin.

– Oui, vous allez mieux, dit enfin le nouveau venu. Je vous apporterai une goutte de café, voulez-vous ?

Ribotte sortait. Ils furent seuls. Jamais ces deux hommes ne s'étaient parlé auparavant. Une confiance les rapprocha pourtant. Le visiteur se pencha si près que le malade put lui parler bas, presque à l'oreille.

– Je vais vous le dire à vous... Je vous ai entendu, je n'en ai pas pour la nuit et je le sens bien moi-même. J'ai les pieds déjà morts... Je ne peux plus bouger les bras... Je suis fini, ça, ça m'endort... Mais c'est terrible ! Je n'en peux plus.

Mentir ? L'autre n'en eut pas la force.

– Tais-toi. Ne te fatigue pas. N'aie pas peur.

Mais tous deux ils avaient peur. De confuses pensées étaient dans leurs yeux. Toi, tu meurs. Toi, tu vivras. On ne peut rien. Ce fut malgré tout une seconde de clair silence. Et Perchot se sentit mieux. Ce regard posé sur le sien lui faisait du bien.

– Revenez, revenez, dit-il, avec une supplication dans la voix.

Il regardait avidement cet inconnu dont la présence le consolait obscurément de mourir.

Une lumière atténuée flottait dans le corridor entre les deux rangées de portes vitrées. On eût pu se croire à bord d'un paquebot.

– Au 4, le vieil Horta. Au 6, l'abbé Nicot. Au 8, Ollivier. Les cellules d'en face sont vides. Mais tenez, c'est dans la première que Miss Roberte est morte.

L'air froid, plein de pépiements d'oiseaux, y pénétrait gaiement par la fenêtre ouverte. Les quais, les murs de ronde apparurent baignés de clarté. La cellule était repeinte à neuf, presque avenante. Ribotte parla, de sa voix pâteuse, avec des sourires égrillards, des petits rires en dessous, des clins d'œil, de ce mort singulier :

– Vrai, c'était un drôle de corps ! Fluet comme une gamine de seize ans. Des hanches de petite femme. Et des yeux, non ! vous ne me croirez pas, mais quand il se bordait, rien qu'à voir ses yeux, on pensait à une femme. Il était doux, menteur par exemple, et mauvais quand il en voulait à quelqu'un, comme une femme aussi. Je l'ai quelquefois observé par la porte vitrée. Tout seul, il se bichonnait, s'épilait, se regardait dans une petite glace... S'en faisait-il des mines ! Des sourires, des moues, des airs fâchés, boudeurs ; il s'envoyait des bécots, comme ça, du bout des doigts, puis il se faisait les yeux tendres... Dans ses bons jours, il se mettait à la fenêtre et chantonnait, tout l'après-midi :

... Amoureuse,

Langoureuse,

La berceuse des amants...

À la fin, pour lui faire plaisir, je lui ai procuré un bâton de rouge et un peu de poudre de riz. Il se fardait. Ça lui faisait une bouche comme un œillet rouge... Et pas peur de mourir, plus brave qu'un homme, chantant après ses accès de fièvre : « Fouti-foutu, fouti-foutu », me répondant quand je voulais le rassurer. « Penses-tu ? Tirer trois ans ? Rengaine tes boniments... Et, si t'es gentil, dis donc à Coco de venir me voir... »

Coco, c'était un jeune banquier qui venait de nous arriver pour cinq ans. Sa femme mettait en branle une demi-douzaine de sénateurs pour le faire reconnaître tuberculeux. On lui donna, pour n'avoir plus d'embêtements, la cellule 7... Un grand mou qui se soignait les ongles, tous les matins pendant une heure avec des brosses, qu'on lui avait laites spécialement à l'atelier. Miss Roberte ne pouvait plus se lever, elle avait des abcès aux genoux, aux cuisses, aux reins, tous les os pourris, troués, saignants, elle souffrait certains jours jusqu'à tomber en syncope. Mais les bras, la poitrine, la tête vivaient et c'était encore assez pour leur amour. Je l'ai vue fardée, les lèvres comme des cerises, les joues blanches, les yeux langoureux, pâlir tout à coup, les traits décomposés, je lui faisais des piqûres. Coco venait s'asseoir près du lit, et ils se caressaient, ils s'embrassaient sans fin. Elle, comme une petite femme au lit, malade, qui se fait soigner... Lui, lui, je ne sais pas ce qui le tenait.

– Il... non, Elle, Elle est morte ?

– Elle est morte. Avant de perdre connaissance, elle lui disait encore dans un demi-délire : « Mon petit, mon chéri, faudra pas m'oublier... pas m'oublier... On s'est bien aimé, dis ? » Ça été fini ensuite. Elle s'est mise à gémir et n'a reconnu personne... C'était juste à cette heure-ci, un jour pareil. Moi, vous savez ! je ne suis pas de la confrérie. Je les méprisais. Ce ne sont pas des hommes, c'est du vice, du sale vice. Mais à ce moment-là, j'ai eu pitié, j'en aurais pleuré... Et puis, on ne m'ôtera pas ça de la tête : ce petit-là, au fond, c'était une femme.

Perchot mourut au crépuscule après une averse. Des traînées d'argent coulaient dans la rivière.

Perchot n'avait plus la force d'appeler. Sa tête qui se glaçait après la brûlure de la fièvre roulait de droite à gauche sur l'oreiller. Il n'y avait plus de vie que dans ses yeux vacillants, tout au fond desquels vacillait la pensée, autre lueur infime sur le point de s'éteindre.

Ollivier attendait dans la cellule voisine qui était vide. Des petits pas étouffés coururent dans le corridor, frôlant la cellule close de l'agonisant. Ollivier sourit. La porte fut poussée sans bruit. Ollivier se retourna les mains tendues.

– Bonsoir, mon petit.

Petit Georges entrait, essoufflé, les pommettes avivées d'un vague incarnat, la vareuse de droguet flottant autour des épaules plates, fragile comme un arbuste que brisera la première tempête.

– J'ai bien couru. Dans l'escalier, j'ai eu peur. J'ai cru que le gaff remontait. Tu parles d'une crise !

Tous les soirs ils se retrouvaient ici, l'homme voûté et l'adolescent sans avenir ni passé. Ils se parlaient à voix basse. Ils se taisaient ensemble. L'un racontait la vie dont il savait tout, comme un conte. L'autre écoutait sans bien comprendre cette voix pénétrante, telle qu'il n'en avait jamais entendu de pareille. Ils se serraient l'un contre l'autre, dans l'ombre, et se contemplaient inexprimablement. Ollivier guettait l'instant où les yeux légèrement obliques de Georget, d'une obscurité d'étang parcouru de reflets, perdaient toute expression coutumière ; où les lèvres sans couleur n'étaient plus qu'un double signe dans ce visage offert. La porte glissa.

– Foutez le camp, souffla Ribotte, Perchot vient de passer.

Le gardien est monté. Il a touché le front de Perchot froid comme un caillou, et il a dit :

– Bon. Y a rien à faire jusqu'à demain. Pas besoin d'appeler le docteur... Le certificat de décès est fait depuis hier.

Le profil du gardien, qu'on appelle le Juteux apparaît un instant, nettement découpé, sur le fond gris de la fenêtre : mâchoire cocasse, moustache en brosse, visière tombante du képi. Il s'en va. Le mort est resté les yeux ouverts, transparents et vides comme des luminaires qui attendent une flamme.

... J'ai bien connu Perchot. J'ai eu peine à le reconnaître dans ce masque émacié. Depuis longtemps personne n'aurait pu reconnaître en lui le valet de ferme aux reins puissants qui était entré un dimanche de saoulerie dans une maison close. Jamais il n'avait pu comprendre depuis ce qui s'était passé en lui tandis qu'il se couchait sur la femelle passive, indifférente, mais que l'effroi réveillait à voir larges, dures, embrasées, les prunelles du mâle. Quand on la lui montra ensuite les seins et le ventre ravagés à coups de couteau et qu'il vit son couteau de poche rouge jusqu'au manche, retenant à l'anneau des filaments de chairs, ce fut à peine s'il comprit. « Pourquoi qu't'as fait ça ? » lui demandait-on ? Il répondait : « J'sais pas. J'peux pas encore croire qu'j'ai fait ça. » Rien ne subsistait dans cette tête osseuse et blanche du mufler charnu de l'autre. Rien ne subsistait depuis des années, chez ce jeune gars inoffensif, de la brute passionnée qui avait tué. Perchot payait le crime d'un ancêtre.

33. Les innocents.

Cellule 4. Horta.

Cet octogénaire avait du poil plein le visage et cela faisait une tête pâle, hirsute, hérissée, aux mâchoires amollies, très lourdes, tombant sur le cou flasque. Il penchait la tête de côté et regardait du coin de l'œil en fermant l'œil gauche qu'il avait plus faible. Ainsi, paraissant borgne, mais pourvu d'un œil énorme, bleu, froid, métallique, il dévisageait les gens avec haine. Depuis huit ans la prison le tenait, acharné à survivre, déroutant par son endurance les médecins, les gardiens, les infirmiers, à qui venait enfin, de cet œil obstiné, une sorte de terreur. Remarié à soixante-dix ans après une existence de corsaire ballottée entre les palaces de la Riviera et les cellules de la maison de force de Milan, la légende le montrait pareil à quelque vieux Borgia, versant dans le thé de sa jeune femme un flacon de poison. Le crime commis avec une habileté d'artiste demeurerait contestable. À la barre des accusés, Horta secouait sa crinière blanche, invectivait les juges, raillait amèrement l'accusateur, tendait vers la foule une robuste main de prophète et criait avec une emphase tragique : « Malheur à vous ! Que mon sang retombe sur vous ! Je suis innocent ! innocent ! innocent ! »

Les années de prison tombant sur ce vieillard accablé d'une condamnation perpétuelle, le cachot, la faim, la maladie même qui le clouait dans ce lit depuis quarante mois, rien n'avait fait taire cette voix vengeresse. À tous ceux qui l'approchaient, son œil métallique jetait le même éclair de couteau, sa voix exaspérée devenue rauque, jetait la même protestation furieuse. (Et cependant tout au fond de cet œil froid il y avait quelque chose de trouble comme un aveu.) Toute l'infirmierie l'appelait « l'Empoisonneur ».

– Je n'ai plus de papier, dit-il à Ribotte. Demandez-en au chef, aujourd'hui même. J'ai encore trente pages à écrire.

Sa main découvrit, sous les draps, une liasse de manuscrits abondamment raturés.

– Bien, bien, disait Ribotte. Tout à l'heure. Ne vous fatiguez pas trop à écrire, hein ?

Horta m'aperçut dans l'entrebâillement de la porte. Un orgueil de vieux lion en cage souleva son grand corps lourd.

– Voilà huit ans que je ne me fatigue pas. Huit ans, dites ! Vous, le nouveau ! Quatre-vingt-seize mois, deux mille neuf cent quarante-cinq jours...

Ces mots, ces chiffres perdaient tout sens.

– Combien faites-vous ? Dix ans ? Moi, c'est toujours, vous entendez, toujours !... La tombe. Si je finis mon siècle ce sera la même chose, comprenez-vous ?

Rarement il parlait tant, lassé de revoir tous les jours les mêmes visages, de sentir ses cris se perdre dans l'indifférence et – pire que la mort – son impuissance à remuer l'âme d'autrui. Mais en me regardant son œil bleu devenait puissant, sa voix résonna, véhémence :

– Écoutez ! je ne sais pas qui vous êtes. N'importe. N'oubliez pas ce que vous avez vu, vous qui êtes jeune... J'ai soixante-dix-huit ans. On me torture depuis huit ans, et

je vis, je vis ! Et je *leur* crie encore tous les jours : Vous avez condamné un innocent ! ... Je suis innocent, moi ! Vous avez peut-être tué ou volé, vous ? Moi, je suis innocent ! innocent ! innocent !

– Taisez-vous, dit Ribotte. On va vous entendre.

Il parut s'oublier. Un grand effort l'assit tout à fait dans son lit. Ce mouvement lui fit faire une grimace, car, depuis trois ans, la maladie immobilisait ses deux genoux serrés dans des bandages :

– Me taire, moi ? qu'ils entendent, qu'ils entendent ! Assassins !

Le quai silencieux sous les grands peupliers verts, l'eau miroitante où tremblotait la silhouette des arbres dans des lambeaux de ciel, un sentier longeant la rive et, dans ce sentier, un enfant qui courait : ce calme de la vie, brusquement entrevu par la fenêtre, lui fit du bien.

– J'achève mon mémoire, dit-il. Encore trente pages. Cette fois je n'ai rien omis (l'œil bleu, de nouveau, étincela d'orgueil). Mon innocence est archi-prouvée.

Les manuscrits s'accumulaient sous sa main, parcourus de lignes serrées, bien lisibles, hachées de renvois et de points d'exclamation ironiques ou emphatiques. Les preuves de fait, discutées, analysées, réduites à d'irréfutables syllogismes, les analogies, les inductions exploitées avec art, les raisonnements captieux et souples où l'esprit surpris trébuche comme dans un filet, la dialectique la plus savante faisaient là un livre bizarre et fort ; et cet homme croyait peut-être vraiment à de certaines heures que ce livre – que personne ne lirait – pourrait détruire, détruirait la chose qu'il n'avait, sans doute, pas pu anéantir tout à fait en lui-même : le souvenir.

Peut-être arrivait-il encore qu'à l'instant même où, terrible ainsi qu'un vengeur, il se proclamait innocent, une image hantât son cerveau : ses mains débouchaient calmement un petit flacon polyèdre et versaient quelques gouttes incolores dans le thé qui fumait à côté d'un cendrier japonais. La jeune femme entraînait, un peu pareille aux oiseaux blancs qui volaient sur son kimono. Des cheveux dorés sur ses tempes,. Elle demandait distraitemment :

– *How are you, to-day, my dear ?*

Il la regardait boire à petits coups le thé ambré qui allait éteindre la lumière de ces yeux. La manche tombant du kimono révélait jusqu'à l'aisselle un fin bras nu.

Une mince cloison séparait Horta de l'abbé Nicot, petit homme amaigri, émasculé depuis longtemps par la chasteté, usé par une petite existence resserrée dans un presbytère de province, blanc à cinquante ans, la bouche aplatie en un pli sénile, sur des dents gâtées, le front bas, sillonné de trois rides profondes, les yeux gris de pluie, toujours un peu effarés, derrière les verres du lorgnon. Très propre, gardant une sorte de correction dans sa tenue de condamné, il était chétif et désarmé, atterré, soumis, humble, vaincu sans comprendre pourquoi.

Chaque matin, certain de n'être pas observé avant le lever de l'infirmier, l'abbé Nicot s'agenouillait sur le plancher, joignait ses petites mains soignées de vieille femme, fermait les yeux et, dans le silence de la cellule, seul au monde, priait. Ensuite, un soupir profond soulevait sa poitrine à retrouver le décor accoutumé : le ciel blanc devant les barreaux de la fenêtre, le paysage des grands peupliers, les livres sur leur planchette.

Quand il pensait à sa Bible latine du XVII^e siècle, reliée de cuir fauve et portant la signature de « Joseph Tommasi, Kauffmann, Dordrecht, Anno Domini, 1685 », à ses bréviaires conservés depuis l'adolescence, qui rappelaient la grande cour du séminaire, à son *Histoire de la Sainte Église* qu'il lisait depuis dix ans sans l'épuiser, l'abbé Nicot sentait ses yeux se mouiller. Il possédait une Bible jaunie par d'innombrables touchers inattentifs, une *Imitation de N.-S. Jésus-Christ* toute neuve et plus indigente encore par son cartonnage prétentieux et l'encadrement rouge de ses petites pages, des *Oraisons funèbres* de Bossuet venues à la prison d'une bibliothèque de couvent. Et nul ne pouvait savoir quelle fantasmagorie emplissait le soir sa cellule. Les saints, les justes, les martyrs, les morts bienheureux, les anges, Jésus nimbé d'argent, Dieu lui-même au sommet des éblouissements, l'Enfer d'où parvient sans fin le cri des suppliciés, le Diable noir et bestial, au front cornu, entouraient l'âme puérile de l'abbé Nicot d'un enchantement continu. C'était ce qui lui donnait l'air absent, comme si les choses pour lui n'eussent existé qu'à demi.

– Bonjour, l'abbé ! disait jovialement Ribotte. Le Diable ne vous a pas visité cette nuit, hein ? vieux frère ?

L'abbé rougit en répondant, l'air confus et pressé.

– Bonjour, monsieur Ribotte. Toujours de bonne humeur ?

Il n'aimait pas cette scabreuse plaisanterie sur le Diable. Tout le monde riait de sa foi naïve. Il répétait à son voisin Ollivier qui le visitait parfois en fin d'après-midi : « Ils se moquent du Diable et le Diable les guette. Pas un ne lui échappe, mon ami, pas un ! Je les plains. »

– Comment va Perchot ? demandait-il. A-t-il passé une bonne nuit ?

– Perchot, répondait Ribotte, vous ne savez donc pas qu'il est claqué ?

L'abbé se mordit les lèvres. Il avait prié cette nuit pour Perchot, il espérait. Mais il ne dit rien pour n'être pas ridicule.

L'infirmier parti, l'abbé ôta ses lunettes, les essuya d'un geste distrait, dans son gros mouchoir bleu de détenu, et les posa sur la Bible ouverte aux prophéties d'Isaïe. Il ferma doucement la porte vitrée et prêta un moment l'oreille : des pas s'éloignaient. Alors, tranquilisé, il s'assit sur le lit de manière à n'être point vu à travers la porte vitrée et joignit les mains. La blancheur du ciel entraînait dans ses yeux myopes. « Pauvre, pauvre Perchot ! »

Une apparition sardonique le tira de son recueillement. Madré surgit devant lui, cocasse, un plumeau à la main. « Faire les poussières » lui était un prétexte à flâner dans les corridors. Son masque olivâtre de vieux polichinelle rigolait silencieusement.

– Salut, sacré père Sainte Nitouche ! Ça va-t-y toujours bien, la petite santé ? On y pense encore, hein ? aux jolies petites filles ? Ça reviendra allez ! On les reverra les petons roses, les tétons roses, les petites fesses toutes jolies...

Était-il comique, avec sa mine désolée, ce petit vieux curé ! Madré riait de bon cœur.

Une colère sénile agitait les lèvres de l'abbé. Il fit « ff. fr. ff... » comme les chats en colère.

– Vous fâchez pas, dit Madré ! Ça serait un péché. Je ne voulais que vous dire un petit bonjour.

Autrefois, dans le jardin de son presbytère, l'abbé aimait accueillir les enfants. À peine s'il était plus grand que les plus élancées de ses fillettes ou certains garçonnets

aux longues jambes nues. Il prenait quelquefois dans ses mains, pour la bien contempler un instant, quelque jeune tête blonde ou brune entourée de boucles soyeuses ; et la caresse de ses vieilles mains, où persistait peut-être un peu de la chaleur d'une chair depuis longtemps vaincue, descendait doucement le long de ces corps graciles. Il s'était laissé condamner sans presque discuter, confondu par le scandale et l'inique, l'irréfutable accusation des enfants.

– C'est un bon vieux fou, disait Ribotte. C'qu'y doit tout d'même être cochon, au fond !

34. Les vivants parlent

Le soleil rassemble dans le jardinet de l'infirmerie tous ceux qui peuvent se traîner ou se faire traîner. La signification du mot jardin se réduit ici à sa plus simple expression réglementaire. Indigence d'un bassin circulaire, à sec de coutume. Quatre arbres chétifs formant un quadrilatère ; autant de buissons taillés, esquissant un losange ; autant de triangles de gazon découpant les allées semées de gravier fin, où nous ramassons des petits cailloux de quartz blanc, si veloutés, si doux au toucher, si doucement blancs qu'on se souvient, sans y penser, d'une foule de choses.

Ce pourrait être le square d'un coron de mineurs dans le Nord. Les rescapés qui sont ici pourraient être ceux du grisou. Les asphyxies se valent, après tout. Nous marchons dans ces allées à notre gré. Divine liberté des membres ! Nous nous rencontrons, nous parlons, divines libertés de l'être. Les arbres ne forment plus le décor immobile et comme abstrait de la ronde : ce sont de vrais arbres accessibles, dont nous nous plaisons à toucher l'écorce, sur lesquels nous regardons monter les fourmis.

On a mis à l'écart, dans une vieille chaise longue raccommodée avec des cordes, un jeune tuberculeux squelettique, enfoui sous ses couvertures. Son crâne recouvert d'une peau très mince sourit au dernier soleil de la vie. Non loin de lui un vieillard cassé, accroupi sur le sol, lève une face craquelée, édentée, aux paupières rougies. Il est là comme un débris. Tonnelier dit Chemin-des-Dames lui fait vis-à-vis. De savants médecins ont raccommodé, à l'aide d'un triangle d'argent, son crâne troué au Chemin-des-Dames par un éclat d'obus. Mais les trois quarts de son intelligence ont fui par ce trou. C'est un hébété. Quoi qu'on lui demande, sa réponse pâteuse commence toujours par « Chemin-des-Dames ».

Madré, assis devant une porte sur une marche de pierre, aspire l'air tiédi. Il ressemble à un magot chinois²⁴. Ses joues se déforment alternativement, car il a pris l'habitude de chiquer des feuilles de tisane. – Petit Georges, le menton pointu, est fluet comme une apprentie anémiée par l'atelier. Il donne le bras au petit Antoine des Tailleurs – Toinette, la tête bandée, qui a, dans un visage potelé, de belles lèvres charnues et de longs yeux veloutés de Kabyle. Un homme lui a balaféré le front à coups de ciseaux. L'homme est au cachot ; Toinette-Antoine « a un cafard monstre ». Petit Georges et Antoine cheminent en se parlant tout bas, d'un ton confidentiel : on dirait deux amies.

L'abbé Nicot voudrait lire. Dans l'étroite allée du jardinet que le soleil et l'ombre coupent d'un trait dur, le pas de deux hommes fait crier le gravier. Laurent à la face tatouée, le cou bandé, soutient Filot l'aveugle qui marche d'un pas raide en tâtant le sol de sa canne. Filot a un singulier visage immobile couvert, semble-t-il, d'une fine taie mate. Sa tête se meut tout d'une pièce ; elle est grosse, rouge aux joues et autour de la bouche. Une moustache rousse met, sous le nez fiché en coin de bois dans deux rides profondes, un accent circonflexe. Les yeux sont de verre. Filot est aveugle depuis deux ans ; il l'est devenu ici. Voué à la paralysie générale, il perd parfois les jambes. Il est libérable dans deux mois.

²⁴ Singe sans queue du genre macaque. (N.d.S.)

– J’sais pas c’que j’vais devenir, dit-il. J’vas ramener à ma vieille une carcasse de paralytique. J’voudrais bien, par moments, prendre une cuiller d’onze heures. Mais, par moments aussi, je m’dis qu’mes jambes vont déjà mieux et qu’y a p’t-être d’espoir...

– On joue au lézard, M’sieu l’curé ? demande poliment Laurent à l’abbé Nicot.

– Oui, oui, dit l’abbé souriant. On est vraiment comme des lézards... Asseyez-vous, Filot.

Filot s’assied. Ce n’est pas facile. Il faut que je l’aide, avec Laurent, tant sa cécité et la raideur de ses jambes le rendent gauche. Assis, Filot tourne ses yeux morts vers le soleil. Le soleil trône dans l’azur léger que pas un nuage ne traverse, et ces yeux éteints sont les seuls qui puissent l’affronter.

– On est bien, dit Filot.

J’admire, entre des pavés, le cheminement laborieux des fourmis.

Madré calcule à haute voix :

– Perchot n’est encore que le douzième cette année. L’année dernière, à cette époque-ci, y en avait déjà dix-sept.

Chacun comprend qu’il s’agit des morts. Juste au-dessus de nos têtes, derrière la fenêtre entrouverte, le 4627 est entré en agonie.

Quelqu’un dit :

– La prison est faite pour tuer.

Filot, qui, depuis que sont morts ses yeux, réfléchit toujours profondément, laisse tomber de lourdes paroles :

– On est fait pour mourir.

C’est sa manière de parler. Il n’emploie plus que des expressions générales. Il dit *on* comme s’il ne voulait plus s’abstraire de la foule dont il a fini par découvrir la souffrance unique, en ses longues méditations dans les ténèbres. Sa pensée, cherchant des vérités larges et sûres, se meut lourdement ainsi que des nuages plombés dans un ciel de novembre. Elle semble, quand il l’énonce, projeter des pans d’ombre et de lumière.

– Est-ce qu’on crève pas tous, tous les jours, du premier au dernier, un petit coup ?

Madré calcule :

– À six cents détenus, ça fait presque chaque jour deux ans de vie humaine ; en quinze jours, trente ans, une vie d’homme. Tous ensemble, j’ai compté que nous faisons quelque chose comme trois mille cinq cents ans.

Il éclate de rire :

– Qui veut faire le compte des jours ?

– Y en a des hommes et des jours, y en a ! dit Laurent. Rien qu’ici qu’est-ce qu’il n’y a pas ?

Son regard mobile, d’une mauvaise eau noire, parcourut notre groupe, heureux d’y retrouver des hommes de toutes les origines, de toutes les luttes, de toutes les peines. Filot leva la main. On attendit sa parole. Il déclara :

– Y a tous les hommes, ici. La prison est faite pour tous les hommes.

Il ajouta comme s'il avouait un secret :

– Je le sais, moi.

Et personne n'en sourit.

– Y a tous les hommes, et tous les crimes.

– D'abord les voleurs, dit Madré. Ceux qui volent dans la rue, à l'étalage, à la tire, les pickpockets, les rats d'hôtel. Les cambrioleurs : ceux de métier, ceux de hasard. Les agents d'affaires, les escrocs, les boursiers véreux, les gros messieurs qui font de belles faillites. Les faussaires, les gentlemen qui la font au mariage riche. Les crève-la-faim idiots qui démolissent un étalage. Les bandits de grandes routes, les chauffeurs qui « chauffent » les pieds des campagnards au magot bien caché. Y en a des voleurs, y en a !

– Vous voyez bien, dit quelqu'un, qu'il faut des prisons !

– Dommage, fit Laurent, qu't'oublies tous les voleurs qui n'seront jamais là, tous ceux qui n'ont pas l'air d'être des voleurs et qui sont les plus voleurs.

– Puis les meurtriers. Avec le sang qu'ils ont versé, on ferait un chemin d'ici Paris...

– Avec le sang que les autres ont versé, est-ce qu'on ne ferait pas le tour de la terre, dis, et plus d'une fois ?

– Les assassins : ceux qui tuent de vieux rentiers dans leur lit, ceux qui plantent leur couteau dans le dos du passant gras, le soir, pas loin des terrains vagues... Ceux qui attendent le garçon de recettes et l'assomment... Les passionnels, les jaloux, les fous d'amour, les sadiques qui étranglent des putains... Les avorteurs... Les braconniers, les contrebandiers qui « descendent » un gendarme. Les mineurs syndiqués qui veulent inonder la mine, comme toi, Thomas. Les grévistes qui tuent un jaune... Y en a, y en a ! – Les incendiaires. Les types dans ton genre, citoyen van Hoever ; ceux qui allument les boutiques avant l'inventaire... Ah ! là, là !

– Il faut des prisons, reprit quelqu'un. Il faut des prisons.

– Je n'ai pas fini, dit Madré. Y a tous ceux que j'oublie. Les souteneurs et ceux qui vivent de la traite des blanches, les vieux vicieux qui font des saletés aux petites filles, les ecclésiastiques – c'est bien comme ça qu'on dit, Monsieur l'abbé ? Nous avons même un avocat qui avait débauché un gosse de douze ans. Vrai, c'est beau l'humanité !

Il se tourna vers Thomas, le mineur syndicaliste :

– Et franchement, vous êtes bien bon, vous, de vous faire fourrer en prison pour je ne sais quoi, pour je ne sais qui, pour ce tas de brutes et de salauds qu'on appelle les hommes.

Et, comme l'aveugle tout à l'heure, il ajouta :

– Je les connais, moi. J'en suis !

Van Hoever, coulant vers Thomas un regard oblique, chuchotait à l'abbé Nicot :

– Y veulent le partage des biens. Faudrait être sans pitié pour eux. Ce ne serait pas assez que de les envoyer aux îles pour qu’y puissent pas s’échapper... faudrait...

– Vous avez raison, approuvait doucement l’abbé. Ils attaquent l’ordre social.

L’autre vieillard ne comprit rien à ces mots, mais leur gravité lui plut parce qu’il y devina une condamnation mieux motivée.

Laurent cria :

– Non, mais à la fin vous êtes trop bêtes. Vous n’avez donc rien appris, rien compris ? Vous parlez comme des journalistes, comme la crème d’honnêtes gens que vous êtes. Idiots ! Tas d’idiots ! Non, mais ! Les avez-vous regardés, les autres, ceux qui nous jugent, ceux qui nous gardent, et ceux qui font la noce à Paname ? Tous, tous, du premier au dernier ? Les avez-vous regardés ? Dites ?

Une réponse vint :

– Ça, c’est vrai. Les juges, j’en ai connu un...

– Non, mais regardez plutôt les gaffs...

L’aveugle se leva, le rayon de soleil s’étant déplacé. Il en désirait la chaleur et l’or. Il sentait que l’ombre venait de tomber sur lui. Son visage pétrifié cherchait la lumière. On voyait aussi, à je ne sais quoi de tendu en lui, que son esprit cherchait la vérité.

– C’est le malheur qui est coupable.

Le mineur répondit :

– Le malheur n’est que le nom de la misère. Et la misère est l’œuvre des riches.

J’entendis van Hoever maugréer :

– Partageux ! Vermine !...

– Pas d’espoir, cracha Laurent avec un long jet de salive qui alla engluer des fourmis.

– Y a rien à faire, dit Madré. Y a rien de plus vieux que les prisons.

L’infirmier Thiébaud traversait en courant le fond du jardin. Avant de disparaître, il nous jeta :

– Chose, au-dessus, vous savez ? L’est claqué.

– Pas d’espoir, répéta durement Laurent.

Le mineur paraissait sourire mais ne souriait pas. Il y eut d’abord comme une note de dureté dans sa parole :

– Que les morts enterrent leurs morts !

L’abbé Nicot tourna vivement la tête vers celui qui employait les mots de l’Évangile.

– Dis toujours, ça m’amuse ! fit Madré railleur.

– Les hommes ont vécu dans les cavernes. Il n’y a pas si longtemps qu’on brûlait les hérétiques. Tout passe. La prison passera aussi. Les hommes restent, les hommes montent. Toute la vieille charpente craque. Peut-être n’y a-t-il plus qu’à en mettre un bon coup pour que tout change. Ça vaut la peine de vivre et même de se faire tuer. Quand il y aura du pain pour tous, on ne volera plus. Quand la femme ne se vendra plus, quand la raison sera plus claire, il y aura moins de vices et moins de meurtres.

On détruira les prisons. Les gens viendront voir les pierres qui en resteront et ne pourront plus s'imaginer ce que nous voyons, ce que nous vivons. Ils ne concevront pas plus notre misère que nous ne concevons leur grandeur. On fera la vie large et libre. On fera...

Pensivement, son triste visage tourné vers la clarté fuyante, l'aveugle répondit :

– C'est loin. C'est peut-être encore si loin qu'on ne sait pas. Mais ça fait du bien d'y penser. On est comme au soleil.

– Ça peut commencer demain par la grève générale.

Chemin-des-Dames, le soldat hébété, au crâne troué, se dandinait au-dessus de notre groupe, fixant le mineur avec une sourde colère. Et lui qui ne parlait jamais se mit à crier :

– C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! J'les connais, tes boniments ! T'es un défaitiste. Y a la guerre. Les types comme toi, on les colle au poteau ! Au poteau, que j'te dis !

35. Les libérables.

Cela finit. Nous partons trois demain. Ma chevelure de trois mois me rend déjà plus d'individualité que le 6731 n'en devrait avoir. Latruffe m'a tout à l'heure ouvert les portes du quartier cellulaire pour l'isolement du dernier jour et de la dernière nuit. Dernière rencontre fortuite, à l'étage des cellules noires : Bernard-Coupé et Rouillon-Bain-de-Boue, libérables un jour après moi.

– Es-tu content ? ai-je demandé à Bernard.

– Oui. (Une pause.) Je n'en sais rien.

Nous nous connaissons de longue date. C'est un libertaire. Sous ses dehors médiocres, – ce front bas, ces yeux petits, ces traits mal ébauchés, – il cache une volonté malade, au service d'un esprit bizarrement clair mais débile. La précision de ses raisonnements me faisait penser à de fines dentelures découpées à la machine dans un papier de mauvaise qualité. Dans la geôle, un sentiment de respect, d'étonnement et de mépris secret environnait Bernard. Personne n'eût osé prononcer devant lui certains mots d'entre les plus banals. Reclus, Bernard avait souffert dans sa chair, non plus qu'un autre, mais autant que bien d'autres. Il s'était senti glisser lui aussi vers la folie. Les années étaient trop lentes, la chair trop forte, l'esprit trop désarmé. Bernard déroba à l'atelier des tailleurs une paire de ciseaux. La nuit, dans sa cellule du dortoir, il affûta laborieusement les deux lames. Ce pénible travail qu'il fallait faire sans bruit, sous les couvertures, en frottant l'acier contre de petits cailloux, fut une diversion à ses hallucinations charnelles. Les ciseaux prêts, Bernard confectionna – toujours à l'atelier – de la charpie et des bandages aseptisés au sublimé.

Puis on le vit, un matin, sortir des cabinets, très pâle, les deux mains rouges appuyant au bas de l'aine un bandage d'où le sang ruisselait. Je me suis fait une opération, dit-il au gardien, menez-moi vite à l'infirmerie. » Il tenta de marcher, mais on dut le maintenir sous les bras. Au seuil de l'infirmerie, Bernard n'avait pas encore perdu connaissance : apercevant un chat, il fit *psitt, psitt*, et lui jeta sur le pavé deux petits lambeaux de chair granuleuse. Le gardien Chou-Fleur ramassa cette pâture dans un mouchoir. Bernard n'avait plus, sous le membre viril, qu'une double plaie horrible qu'il fallait recoudre. On mit les dépouilles de sa virilité dans de l'alcool ; et Ribotte alla placer ce nouveau bocal au petit musée de l'infirmerie, à côté d'un autre bocal, vieux de quinze ans, où pendait un gros ver de chair grise.

– Nous avons le tout, maintenant ! dit le gardien de l'infirmerie qu'on appelait le Juteux.

Il y avait un sexe mâle, en effet, dans ces deux bocaux : un membre et deux glandes. Le pénis, un détenu, un coiffeur, se l'était tranché turgescent, quinze ans auparavant, d'un coup de rasoir mortel.

Nous attendons qu'on nous conduise à nos cellules des dernières heures. Bernard dit :

– Je crois que nous avons eu tort.

Nous nous comprenons. Il pense aux années, lui six, moi cinq, à la geôle, à l'empreinte dont nous restons marqués. Il achève :

– La vie ne vaut pas ça. Le plus raisonnable est de se faire tuer.

Bain-de-Boue jubile. Son muflle poilu de troglodyte des barrières est hilare. Je l'entends ronronner comme les chats, puis chantonner en dodelinant du chef :

... une moukère de Mers-el-Kébir,

... à Mas-ca-ra...

Nous avons eu une minute à nous. Bain-de-Boue m'a soufflé à l'oreille, avec son haleine chaude, sa joie sans bornes, prête à jaillir en rires tonnants, en cris, en gestes, en gambades :

– Ça s'est tiré, les six ans ! C'que j'les emmerde à présent ! Et c'est vive la vie ! t'entends :

... une moukère de Mers-el-Kébir,

... à Mas-ca-ra...

Je ne savais pas qu'une joie démesurée pût réduire la brute humaine à une sorte d'idiotie voisine de l'animalité. Bain-de-Boue ne trouve pas de mots pour exprimer l'allégresse répandue dans ses veines : il n'y a que ce refrain ramassé dans un bouge d'Algérie, au claquement des castagnettes, ce refrain sans doute associé dans ses yeux à la vision d'un ventre de femme rythmiquement tordu et labouré par la danse, ainsi que par d'invisibles possessions.

Une seconde, un éclair : Rouillon ouvre ses bras, se cambre, tous les muscles tendus par une aspiration formidable. J'ai entendu craquer ses os. N'ai-je pas senti la tension de ses jarrets ? Un magnétisme de chair puissante, électrisée, émane de lui. Quand Latruffe se retourne au bout de la galerie, Bain-de-Boue immobile rit silencieusement. Il souffle encore :

– C'est vive la vie, hein ?

Maintenant que le gardien, à deux pas, nous tourne le dos, Rouillon joue avec ses doigts de gorille, à les ouvrir et fermer (prendre, serrer, briser ; prendre, serrer, briser. C'est bon de vivre !).

Nous l'avons surnommé Bain-de-Boue parce qu'il a une âme sordide. On sortait d'une conversation avec lui comme d'une fosse de boue. Il ne racontait jamais que son affaire, en ressassant depuis des années les mêmes détails orduriers ; et cette affaire était infâme : sa « mère » invitait, en fin de saoulerie, une copine à coucher dans leur lit. Leurs frénésies se terminaient au petit jour par des vomissements, des prises de cheveux, un déchaînement de jalousie. « Ma mère lui a bien flanqué vingt coups de ciseaux dans l' corps. Elle savait plus c'qu'elle faisait. Moi j'ai rien fait. J'étais saoul, tu comprends. J'y disais seulement : Laisse-la, garce, tu vois qu'elle a son compte. Puis, j'ai pris l'autre par la tignasse et j'lai balancée en bas des escaliers. Parole ! je m'doutais seulement pas qu'elle était morte. Tu vois si j'suis innocent ? Et y m'ont flanqué six piges, les vaches ! » La survivante fait vingt ans. Mais c'est fini, fini. Des entrailles de cette brute monte un cri de triomphe :

– Vive la vie !

Bernard-Coupé et Bain-de-Boue rentrent dans la vie avec chacun deux cents francs et cinq ans d'interdiction de séjour : de quoi vivre six semaines et se faire reléguer à perpétuité.

36. L'intermonde.

Je passe cette dernière nuit en cellule, étendu sur une paille, à même le parquet, les yeux ouverts sur des ténèbres absolues. Je ne sais pas si j'ai dormi. Je suis atterré de n'avoir pas, sur ce seuil noir de la vie, l'immense joie que l'on croit attendre. Une sorte d'angoisse m'opprime. Je n'aperçois ma joie, comme une lumière fuyante au fond d'un puits, que grâce à une contre-épreuve. Si ce n'était pas vrai, si j'apprenais à l'instant qu'il me faudrait, demain, reprendre ma place dans la ronde, je me tuerais peut-être : ce que je me représente le mieux après ce *si*, en tout cas, c'est le garde-fou tentateur des troisièmes galeries du dortoir et le dallage tournoyant du rez-de-chaussée : je suis bercé par une chute vertigineuse. Rien n'est plus décevant que l'exaucement d'une longue attente : car la réalité est trop concrète et veut qu'on l'affronte avec calme. L'exaltation dont on vécut s'éteint, laissant après elle un grand vide où les choses ne sont plus que ce qu'elles sont.

Je flotte entre cette déception du réel – qui n'est encore que ces ténèbres accoutumées – et la bizarre impossibilité d'admettre autre chose. Je serai libre dans quelques heures. *Libre*. Le mot énorme s'inscrit devant moi en lettres flamboyantes. Mais est-ce tout ? Je ne vois rien après. Je ne sais pas ce qui sera. Je ne puis pas me figurer que ce soit vrai. Est-ce que je ne crois plus au monde ? L'extérieur est irréel. Je vais entrer dans l'irréel. Ainsi le dormeur qui rêve s'il se dit : « Je vais me réveiller » ne se croit pas. Je pense aux dernières heures des condamnés à mort : ils ne peuvent pas se figurer la mort. Je ne peux plus me figurer la vie.

Je commence à aimer cette obscurité où rien n'arrête mon regard inutile, où rien ne me permet de mesurer les heures les plus infinies peut-être de ma vie. Je descends le cours du temps dans un intermonde. Je laisse derrière moi la Meule, où chaque pierre m'est connue. Je m'arrache à cette réalité si profondément entrée en moi que je la sens inoubliable. La ronde passe devant moi. La ronde m'attire. Serrement de cœur à revoir ce coin d'atelier et tels visages. Je pars, ils restent. Éternité de la Meule. Trois hommes, trois grains mal broyés, en tombent cette nuit, par un clapet : rien ne change, rien ne changera jamais.

... C'est cela, je sens trop profonde en moi la marque de la geôle. Ce n'est plus l'empreinte du fer rouge, à l'épaule, c'est une oblitération intérieure qui va se révéler demain. Des années durant j'ai été un automate pensant, dont la pensée et les gestes évoluaient sur deux plans incompatibles. Il va falloir à toutes les minutes, prendre ces innombrables petites décisions de l'homme vivant que j'ai désappries. J'éprouve l'angoisse du nageur qui n'a pas nagé depuis dix ans et qui doit plonger. Il ne sait plus le goût de l'eau amère et salée qui lave les souillures, qui guérit les blessures, qui tonifie l'être entier.

Je surmonterai cela. Je ne veux emporter d'ici aucune défaite. La Meule ne m'a point usé. J'en sors la raison intacte, plus fort d'avoir survécu, trempé par la pensée. Je n'ai pas perdu les années qu'elle m'a prises. Nous avons commis de grandes fautes, mes camarades. Nous voulions être des révolutionnaires, nous n'avons été que des révoltés. Il faut être des termites obstinés, innombrables, infiniment patients et creuser, creuser toute sa vie : à la fin, la digue s'effondrera.

Le gardien est entré avec une chandelle et une valise : mes effets.

– Habillez-vous.

Je n'ai pas demandé de la lumière. Pourquoi parlerai-je encore à cet homme qui n'a d'un homme que l'apparence ? Il fait partie des murs ; ce n'est qu'un petit rouage de la machine. Il y a longtemps que j'ai appris à confondre certains hommes avec les choses.

Une faible lueur grise envahit la cellule. L'aube poind. L'instant des exécutions capitales. Mon complet de cheviotte bleue est étrangement léger. Je retrouve des poches et cette attitude de vivant : les mains dans les poches du pantalon, avec une assurance inattendue. Je souris de ce geste et de la grave satisfaction qu'il me procure. Me voici vêtu, voici mon vieux feutre noir, acheté à Belleville. Cette défroque brune à mes pieds, c'est celle du 6731. Ses plis arrondis gardent la chaleur et la courbe de mes mouvements. Je vois dans ce droquet de réclusionnaire une dépouille de moi-même.

L'aube monte. Je suis debout dans cette cellule, un homme dont tous les liens sont tombés. Mon impuissance de condamné est toute dans ces loques brunes que je repousse du pied. Les verrous sont encore tirés mais déjà je me sens libre, sûr de moi-même ; il y a quelque part, en moi, une haine très calme comme une mer étale. J'en ferai de la force.

Simplicité matérielle des gestes. Signatures au greffe. Voici le clapet de la Meule : une petite porte, dans le grand portail. Les clefs tournent (à peine si je vois les hommes-choses qui font tourner ces clefs), j'enjambe une traverse et la rivière me souffle au visage sa fraîcheur. Il fait encore presque nuit, sous le ciel pâlisant. Les peupliers murmurent sur l'autre rive, la rivière est là, noire qui fuit avec un vague sifflement ; le gazon paraît de cendre, sur les berges. Je longe d'un pas allègre la muraille où de loin en loin s'élèvent des tourelles, abritant un homme et un fusil. Jamais je n'ai vu, jamais je ne reverrai ce paysage d'intermonde, tout en tons noirs, en ombres dures, en pâleurs baignées de nuit.

Le jour paraît en reflets blancs sur l'eau noire, sous l'arche d'un vieux pont. Il faut franchir ce pont, à droite, pour aller vers la ville. Une forme grise s'y détache à ma rencontre de l'obscurité, maintenant bleuâtre.

Ce premier homme vivant transforme soudain en réalité le paysage irréel où je vais. Il en émerge devant moi, très grand et très singulier, pareil à un barbare, dans sa capote couleur de pénombre ceinturée de cuir, barrée en x sur le torse par les courroies de lourdes musettes qui battent ses hanches. Une face osseuse, où luisent dans leurs creux d'ombre des prunelles perçantes de guetteur, m'apparaît un instant sous le casque bosselé qui porte, gris sur gris, une grenade flambante. Nos pas sonores se confondent. Le premier homme que j'aperçois au seuil du monde est l'homme des tranchées.